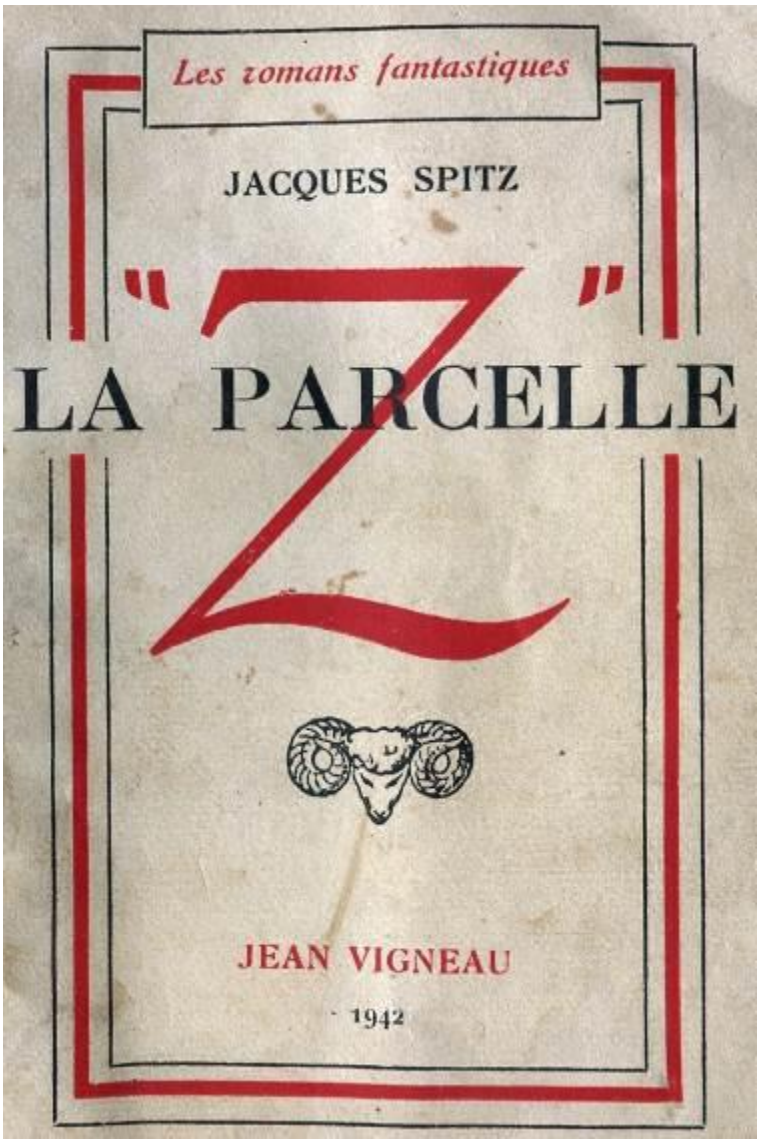
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Jacques Spitz

LA PARCELLE « Z »

1942

Table des matières

I 3
II 15
III 28
IV 39
V 48
VI 60
VII 71
VIII 81
IX 92
X 102
XI 112
XII 122
XIII 127
XIV 139
XV 151
À propos de cette édition électronique 164

I

— Monsieur Desmaisons, le patron voudrait vous voir le plus tôt possible, jeta le jeune stagiaire par la porte entrebâillée.

Desmaisons qui feuilletait un cahier d'observations, se leva lentement, ferma l'interrupteur électrique des autoclaves, remit en ordre quelques ballons qui traînaient sur l'évier du laboratoire, puis, sans enlever sa blouse, prit le chemin du bureau patronal.

Pourquoi le vieux le demandait-il ? Ce n'était pas dans sa manière. À l'ordinaire, il venait lui-même dans les laboratoires. Cécile lui aurait-elle déjà parlé ? Pourtant, d'un commun accord, ils avaient estimé préférable que ce fût lui qui annonçât le premier la nouvelle au patron. L'avait-il apprise par une autre voie, ou par des racontars ? Comment alors avait-il réagi ? Pas mal, évidemment, mais enfin on ne sait jamais.

Au lieu de traverser la grande salle des services administratifs, où Cécile devait se trouver en compagnie d'autres employées, il préféra faire un détour et prendre le couloir prévu pour le cas d'incendie. Il épargnerait ainsi à Cécile les réflexions qu'eussent peut-être faites ses collègues en le voyant passer. Pour lui, qui ne s'était jamais confié à personne, la seule pensée que d'autres pussent s'occuper de ses affaires, et surtout de ses affaires intimes, lui était insupportable. Et Dieu sait si on entendait des ragots dans la maison ! Avec le développement des services, ces *Laboratoires de Recherches Blandin* avaient pris l'importance

d'un petit ministère. Il était loin le temps où l'on travaillait dans deux pièces de l'appartement même du patron ! Depuis, le succès était venu : avec la poudre vitaminée, d'abord ; puis, coup sur coup, deux trouvailles : l'argénium, le métal vivant, et la synthèse électrique des chromosomes dans les cellules végétales. L'ascension avait été foudroyante et avait abouti à cette installation modèle à Neuilly, dans des locaux immenses et luxueux, dignes de l'Amérique. Il avait du flair, le vieux, et un incontestable génie pour tirer parti de ses découvertes. Méritant sa réussite, du reste. Au début, il n'avait pas hésité à miser toute la fortune de sa seconde femme sur ses succès futurs, alors qu'il était seul, critiqué, sans appui. Maintenant, devenu gros personnage, grand maître de la bioélectricité, chaires, académies, honneurs, rien ne lui manquait, pas même les envieux qui disaient que, plus que l'Edison qu'il croyait être, il était le Félix-Potin de la pharmaco-biologie. Au reste, s'il s'amusait à pontifier parfois avec les imbéciles, il était sans morgue avec les anciens collaborateurs.

— Vous m'avez demandé patron ? dit Desmaisons en se plantant familièrement devant le bureau, les poings aux hanches.

Il reconnut sur la table les feuillets du grand manuscrit : *La Vie, syndrome électrique,* que le patron était en train de corriger. Blandin, posant son stylo, commença en relevant la tête :

— Voici, mon cher Desmaisons… Tiens, vous portez des lunettes ?

Desmaisons eut de la main un geste gauche qui s'acheva vers ses lunettes.

— Vous excuserez cette remarque directe. J'étais si habitué à votre lorgnon depuis vingt ans…

— Un peu de coquetterie, expliqua Desmaisons en rougissant.

— Tout à fait légitime. Ma réflexion n'a aucune importance, croyez-le bien…

Il toussa pour s'éclaircir la voix, et avec l'accent désinvolte qu'il prenait pour traiter les affaires sérieuses, reprit :

— Voici : notre affaire marche très bien. Le compte rendu fourni à la suite de l'expérience de contrôle à laquelle on nous a soumis, les a enfin convaincus. Pas une erreur en huit jours de déplacements. La Sûreté nationale n'en est pas revenue et s'est décidée à nous confier trois ou quatre individus à surveiller ; l'affaire est conclue avec l'Intérieur. Nous passons donc du laboratoire à l'exploitation industrielle, si je puis dire. Comme vous êtes le plus qualifié, et le plus capable, c'est vous que je vais charger de diriger la suite des opérations. Quatre parcelles, peut-être davantage, à contrôler, voilà toute une installation à entreprendre. Nous réussirons, j'en suis sûr, mais il faut soigner nos débuts. De toutes nos petites inventions, celle-ci sera peut-être la plus révolutionnaire. Introduisons-la doucement dans la pratique. Il faut que je vous fasse avant tout une recommandation : tous ces gens de la police n'ont qu'un mot à la bouche : « secret ». Peut-être est-ce leur déformation professionnelle, mais, à les entendre, on ne s'entourerait jamais assez de précautions. Vous êtes prévenu, vous serez très prudent. Une collaboration avec la Sûreté ne vous fait pas peur, j'espère, vous n'avez jamais tué personne ?

Desmaisons, par diplomatie, fit écho par son rire au sourire du patron.

— Autre chose. Il vous sera impossible de vous installer ici à cause des allées et venues. J'ai pensé pour vous à l'appartement de nos débuts, au quai de l'Horloge.

— Le coin est en effet tranquille, dit Desmaisons, et voisin de la Tour-Pointue.

— Ce serait plutôt un inconvénient, car nous devons rester dans l'ombre. Mais les pièces de l'appartement sont déjà équipées. L'installation électrique sera toute prête à fonctionner. Vous pourrez disposer aisément les cadres dans la grande salle. Commandez-en six, ou même huit. On ne sait jamais, et l'affaire ne peut que se développer. Un fonctionnaire des laboratoires de l'identité judiciaire, il s'appelle, attendez…

Le patron agita quelques paperasses, chercha dans le fouillis de notes éparses sur son bureau :

— C'est bien dommage de n'avoir plus la mémoire des noms propres… Ah ! Praslier, Maurice Praslier, il vous assistera spécialement. Vous aurez à le mettre au courant. L'installation doit être entreprise aussitôt que possible, puisque nous pouvons commencer d'un jour à l'autre. Je reviens sur la question du secret. Pour éviter les suppositions dangereuses, il serait bon de trouver un prétexte qui justifierait aux yeux du personnel votre absence pendant quelque temps…

Desmaisons saisit la balle au bond.

— Le prétexte est trouvé, patron… Voilà, je vais me marier…

— Vous marier ? fit Blandin sans dissimuler sa surprise.

Sa petite barbe carrée s'était relevée, interrogative, et ses sourcils, brusquement haussés, avaient fait naître d'un coup cinq rangées de rides sur son front. Il ressemblait un peu à Victor Hugo, en plus malin, disait-il.

— Voilà une nouvelle reprit-il sur un ton plus uni, vous aurez mis le temps à vous décider mon cher Desmaisons. Je vous croyais à l'abri des tentations. Enfin, il n'est jamais trop tard pour… dirai-je : bien ou mal faire ? Vous avez quel âge ?

— Quarante-deux ans, avoua Desmaisons avec un sourire un peu pénible.

— Le fatal retour d'âge !… Je comprends maintenant ces lunettes. Allons, cher ami, je plaisante, vous le voyez bien… Vous pouvez faire un très bon mari, si vous tombez bien. Et qui épousez-vous ?

— Je tenais précisément à ce que vous soyez prévenu le premier : M^{lle} Morhange.

— Quoi ? Cécile ? La dactylo ? fit Blandin dont la bouche resta ouverte d'étonnement au milieu des poils gris de sa barbe.

— Oui, confirma Desmaisons hypnotisé par cette fente noire que son monosyllabe eut cependant le don de refermer.

Blandin s'était levé. Passant de l'autre côté du bureau, il s'y accosta face à son interlocuteur.

— Écoutez-moi, mon cher Desmaisons, vous êtes un vieil ami et assez grand pour savoir ce que vous faites. Cécile est jolie fille. Elle est sérieuse, très dévouée. Elle n'aurait pas

été si longtemps la gouvernante de mes enfants si je ne lui avais reconnu de grandes qualités. Je la trouve aussi très courageuse. Sa volonté d'apprendre la sténo pour pouvoir continuer à travailler avec nous quand, à la suite d'incidents domestiques sur lesquels je ne reviendrai pas, ma femme a voulu se séparer d'elle, est très méritoire…

Il parle d'elle comme s'il lui donnait un certificat, pensa Desmaisons.

— Mais depuis trois mois qu'elle est ici, continuait le patron, je ne me doutais pas qu'en si peu de temps elle me ravirait le cœur du plus ancien de mes collaborateurs. Je vous aime bien tous les deux, et je me sens assez gêné… Je ne voudrais pas avoir l'air de faire des objections bourgeoises… mais enfin, vous savez que c'est une enfant de l'Assistance publique ?

— Je le sais, cela m'est complètement égal, répondit fermement Desmaisons.

— Soit. Je lui ai moi-même fait confiance, et je n'ai eu qu'à me louer d'elle dans ma famille… Pourtant, il y a dans ce projet…

— Il ne s'agit pas d'un projet, interrompit Desmaisons, mais d'une décision bien arrêtée.

Blandin marqua un temps d'arrêt pour le dévisager. Était-ce là le docile Desmaisons qu'il avait toujours connu ? Sa voix se fit plus grave, pour prendre plus d'autorité :

— Mon âge et mon amitié pour vous m'obligent néanmoins à vous faire les paternelles observations d'usage, reprit-il. Je sais qu'elles ne serviront à rien, mais je les fais, disons par fidélité à mon rôle si vous voulez… Vous savez

que sa santé n'est pas fameuse, elle a de l'insuffisance mitrale.

— Précisément, elle a surtout besoin qu'on s'occupe d'elle. Depuis qu'elle a quitté votre maison, elle vit seule dans une petite chambre au mois.

Il cherchait maladroitement des arguments, et ne trouvant rien, ajouta :

— Avec ça, l'autre jour, elle a perdu son chien…

— Elle a perdu son chien ! répéta ironiquement Blandin. Et vous aspirez à le remplacer…

Puis, touché malgré tout par la naïveté de cet amoureux quadragénaire, il reprit avec plus d'indulgence :

— Mais n'avez-vous pas peur de commencer une expérience qui ne ressemble pas du tout à toutes celles que nous avons faites ensemble ? Les femmes ne sont pas des éprouvettes.

Desmaisons hocha la tête.

— Je l'aime dit-il.

— Eh bien ! Il ne me reste qu'à vous féliciter, fit le patron en avançant sa main aux doigts courts et peaussus, sa patte de lézard comme il disait. Traitez-la bien, comme elle le mérite… Seulement, cela bouleverse un peu mes projets. Vous n'aurez plus le goût, ni le loisir de vous occuper du travail que je voulais vous confier.

— Mais pourquoi ? fit Desmaisons, cela ne change rien…

— Vous allez vouloir un congé, quelques semaines de tranquillité, et c'est incompatible avec la tâche de surveillance qui vous incomberait.

— Je n'ai pas besoin de congé. Et Cécile sera la première à comprendre que je poursuive mes travaux comme avant. Le laboratoire me verra aussi régulièrement que par le passé. Au lieu d'être seul chez moi, le soir, j'y retrouverai ma femme, ce sera la seule différence, déclara Desmaisons avec une belle confiance.

— Vous avez réponse à tout, mais…

La sonnerie du téléphone retentit, le patron prit l'appareil.

— Oui, donnez-la-moi, fit-il.

L'écouteur à l'oreille, il retourna s'asseoir de l'autre côté du bureau et, attendant la communication annoncée, caressa le fil du microphone d'un geste machinal qui lui était habituel. Il leva les yeux vers Desmaisons, ouvrit la bouche comme pour poursuivre la conversation ; mais, visiblement préoccupé par le téléphone, ne put trouver ses mots.

— Ah ! C'est toi, enfin… fit-il dans l'appareil… Mais, pour te voir, ma petite Jacqueline… C'est le notaire qui me demande ton adresse… Je n'arrive pas à comprendre ton obstination… Où ça ?… Dans un bar, encore… Allo ! Allo !

Il raccrocha. « Ayez donc des enfants ! » grommela-t-il à part lui.

— C'est ma fille aînée, expliqua-t-il. Ah ! Mon pauvre ami, si l'on savait d'avance toutes les suites, on ne se marierait jamais !… Enfin, ces réflexions ne sont pas de saison. Que vous disais-je ?…

— J'annoncerai à mes collègues que je m'absente pour me marier, enchaîna Desmaisons, et je disposerai de tout mon temps pour aménager le laboratoire au quai de l'Horloge.

— Entendu, fit Blandin.

Il voulut continuer, mais le coup de téléphone parut avoir coupé le fil de ses idées.

— Vous voilà tout rajeuni par vos perspectives de bonheur, fit-il, en dévisageant son vieux collaborateur. Quelle puissance d'aveuglement met en nous la nature aux moments propices à ses desseins !… Des jouets, de pauvres jouets, nous ne sommes rien autre… Ah ! Il est plus difficile de réussir son bonheur que de réussir dans la vie !

Desmaisons était accoutumé à ces sorties. On disait alors, dans les laboratoires, que le vieux déraillait philo ; c'était de son âge. En vieux rationaliste, il ne faisait confiance qu'au raisonnement scientifique. Pour tout le reste, il n'avait que mépris et se laissait aller en propos désabusés, faisant le dégoûté comme tous les gens arrivés qui peuvent s'offrir le luxe de mépriser les objets atteints. Mais ici le ton affectueux démentait l'amertume des réflexions. Desmaisons ne s'y trompait pas. Tout comme il avait consulté le patron sur un problème de laboratoire, il demanda crûment :

— Que voyez-vous donc d'inquiétant dans ce mariage ?

— On ne sait jamais. Un facteur nouveau s'introduit dans un équilibre déjà assis, qui n'a peut-être plus l'élasticité voulue pour s'adapter, répondit énigmatiquement Blandin faisant à dessein usage de leurs expressions techniques coutumières. Et puis, je parle comme une vieille bête qui ne peut plus comprendre qu'on fasse allègrement des sottises

alors qu'il n'y a peut-être que ça de drôle dans la vie ! jeta-t-il brusquement. Allez, dites à Cécile que je vous donne à tous deux ma bénédiction, et mettez-vous à l'œuvre au quai de l'Horloge aussitôt que possible, pour que tout soit prêt à fonctionner à la première demande.

Desmaisons se retrouve dans le couloir. Tout s'était bien passé en somme. Il aurait aimé pouvoir l'annoncer tout de suite à Cécile, mais il lui faudrait attendre la sortie des bureaux. À moins que, par un heureux hasard, elle n'ait une course à faire, comme la première fois où il l'avait vue entrer dans son laboratoire…

Leur intrigue avait commencé comme au cinéma. Il travaillait, la porte s'était ouverte sur une grande fille brune cherchant le bureau du chef magasinier. Lui qui ne plaisantait jamais, pour jouer un tour d'étudiant à cette nouvelle venue, avait prétendu être le magasinier. Et laissant en plan les préparations qui cuisaient au bain-marie, il l'avait accompagnée au bout du bâtiment, tenant à la main son bon de commande pour trois blouses bises. Avec son regard noir et net, son profil sans superfluités, son corsage montant qui lui donnait un air d'institutrice, elle semblait si peu chargée de féminité qu'il n'avait pas souffert avec elle de sa timidité ordinaire. Il avait posé des questions, elle avait répondu d'une voix calme et grave, un peu indifférente. Quand il s'était effacé pour qu'elle passât la première dans l'escalier de fer du magasin, son regard s'était arrêté sur les cheveux châtain foncé, coupés net sur la nuque blanche et bien creusée. Pour la première fois, il avait regardé comme un objet de tentation une nuque féminine, et son trouble le surprit d'autant plus qu'il n'eût pas cru que c'était là son type de femme.

Mais comme l'impression produite lors d'une première rencontre peut être trompeuse ! Par la suite, Cécile s'était révélée bien différente de ce qu'elle paraissait être : douce et émue par les attentions qu'on lui témoignait, faible devant les difficultés de l'existence, désireuse d'affection et souhaitant être protégée… Sa sécheresse d'allure et de maintien n'était qu'un voile jeté, par pudeur peut-être, sur un tempérament trop sensible. Et ce contraste n'avait fait que le retenir davantage. Peu à peu, il s'était laissé gagner au plaisir, nouveau pour lui, de s'occuper d'un autre être, de l'aider, le conseiller, et de voir que, petit à petit, on commence à compter dans une autre pensée. Le regard noir de Cécile prenait parfois des colorations noisette plus chaudes, plus tendres. La confiance qu'elle lui témoignait, la discrétion qu'elle apportait dans leurs rencontres avaient achevé de le conquérir. Il avait fallu beaucoup insister pour qu'elle acceptât l'offre d'un grille-toast électrique destiné à simplifier son déjeuner matinal dans sa petite chambre. Près d'elle, il oubliait son âge et la solitude dans laquelle il avait toujours vécu. Tout ce chemin fait sans qu'il s'en aperçût lui laissait un souvenir merveilleux. Et quand il lui avait parlé pour la première fois de l'épouser, il avait tremblé qu'elle n'acceptât pas.

— Je vous crois très bon… avait-elle répondu en abandonnant sa longue main fine entre ses mains marquées par les acides du laboratoire.

Désormais, avec l'assentiment du patron, les choses allaient pouvoir se précipiter. Dans trois semaines, ils seraient mariés… Les pans de sa blouse relevés, les mains dans les poches de son pantalon, comme un potache qui sort de chez le censeur, il fredonnait dans les couloirs, exagérant

ce léger balancement des épaules qui faisait dire de lui aux collègues : « L'ours noir est de bonne humeur… »

II

Ils avaient décidé de s'installer dans son appartement de garçon, rue de Vaugirard : quatre pièce au cinquième, avec un balcon d'où l'on voyait les toits de Montrouge jusqu'aux arbres du parc Montsouris flanqués des bâtiments de la Cité universitaire.

— Rien ne doit être changé à votre vie, avait dit Cécile.

— Quelque chose tout de même, avait-il répliqué tandis qu'un éclair de tendresse s'allumait dans son regard de myope.

Et c'était ce quelque chose, changeant peu à peu, qui, tout doucement, l'enchantait. De sa propre initiative, il avait jugé convenable de faire repeindre la salle de bains. Mais les modifications ne s'arrêtèrent pas là. Une cuisinière électrique remplaça le vieux réchaud à gaz. Après quoi, il avait fallu changer de femme de ménage, l'ancienne ayant grogné quand Cécile avait voulu la commander. D'un commun accord ils décidèrent que le papier de la salle à manger était trop triste. On fit recouvrir à nouveau les murs, et on en profita pour repeindre le plafond. Par la même occasion, le buffet à colonnes qu'il avait hérité de son père fût remplacé par une desserte de style moderne, en bois clair. Puis, peu à peu, les ampoules électriques quittèrent les plafonds pour venir se loger sous des lampes à pied aux abat-jour multicolores donnant ; une lumière tamisée plus agréable, et le tapis du salon, désormais baptisé studio, fut remplacé par un tapis neuf, avec un divan, des étagères et de grandes coupes plates, en verre épais, que Cécile emplissait

d'anémones, comme faisait à Neuilly, dans son salon, M^me^ Blandin.

Au bout du mois de congé qu'elle avait obtenu. Desmaisons déclara qu'il ne voulait plus la voir travailler dans les bureaux.

— Pourquoi ? demanda-t-elle avec surprise.

— Je n'aimerais pas te sentir là-bas, seule au milieu de tous ces gens. Maintenant tu es à moi, à moi seul, continua-t-il en la prenant aux épaules de ses deux grandes mains et l'attirant contre lui.

C'était pour lui une surprise merveilleuse et toujours renouvelée que d'avoir près de lui, à toute heure, ce beau visage attentif et docile, de pouvoir caresser ces cheveux fins et souples qui laissaient à ses paumes un peu de leur parfum vivant, tandis qu'un regard noir, à la fois confiant et anxieux, se relevait vers lui pour interroger son propre visage.

— Ma femme ne doit plus avoir besoin de gagner sa vie, reprit-il. Je sais tellement toutes les plaisanteries, les gestes mêmes, auxquels sont exposées les femmes travaillant dans les bureaux…

— Oh ! Mais je sais très bien remettre les gens à leur place.

— Je n'en doute pas, mais cette nécessité a déjà quelque chose d'avilissant. Je veux que ma Cécile soit libre. Du reste, le patron comprendra très bien ma manière de voir.

Cécile n'insista pas et fut tout entière à ses nouvelles fonctions de maîtresse de maison. Elle engagea une bonne, fit poser des stores neufs, refaire le vestibule, qui fut décoré de petites plantes grasses et, comme le printemps

s'annonçait, le balcon se fleurit de géraniums. Le vieil appartement devenait méconnaissable. Gagné par cette petite folie mobilière, Desmaisons perfectionnait de son côté équipement du laboratoire au quai de l'Horloge. Blandin lui ayant donné carte blanche, il en profitait largement. Une cloison abattue avait agrandi encore la pièce centrale dans laquelle étaient déjà montés, sur leurs pieds massifs à isolateurs de caoutchouc, trois grands cadres nickelés portant chacun horizontalement leurs deux lames de verre superposées. Pour éviter les indiscrétions, les fenêtres donnant sur le quai pouvaient être voilées de grands écrans en toile épaisse. Au-dessus de chaque cadre, une lampe à diffuseur, réglée à bonne hauteur, dispensait la forte lumière nécessaire à l'exactitude des observations. La chambre des autoclaves était en émail blanc. L'installation électrique eût fait l'orgueil d'une centrale. Il avait voulu que ce laboratoire, où l'appelleraient de nombreuses heures de service, fût un endroit aussi plaisant à l'œil que son appartement régénéré par la présence de Cécile. Et, bien qu'elle ne dût jamais venir en ces lieux où les consignes de secret s'opposaient à toute visite, tout y était digne de sa venue et des pensées qu'il ne cessait de lui adresser quand il était loin d'elle.

— Oh ! Oh ! ne put s'empêcher de remarquer ironiquement Blandin venu inspecter les lieux, on voit ce que c'est un endroit où l'on ne travaille pas encore. Mais notre affaire est maintenant en route. Demain matin, je dois faire les prélèvements. Les parcelles vous seront aussitôt apportées par le jeune Praslier qui habitera ici. Vous commencerez immédiatement les montages et le mettrez au courant pour la surveillance.

La pensée d'être bientôt repris par ses occupations coutumières laissa Desmaisons quelque peu mélancolique.

Son point de vue était devenu moins exclusif que par le passé, et les murs d'un laboratoire ne bornaient plus son univers. Néanmoins, il se mit avec fièvre à parachever ses préparatifs, et le lendemain tout était prêt quand Praslier se présenta porteur d'une petite sacoche.

— Voici ce que le professeur Blandin m'a chargé de vous remettre, dit le jeune homme.

Desmaisons s'empara aussitôt de la sacoche.

— Suivez-moi, dit-il. Vous savez quelle tâche vous attend ?

— En gros, répondit Praslier.

— Eh bien ! Je vais tout de suite vous initier aux détails et opérer devant vous.

Ils passèrent dans la pièce des autoclaves. Desmaisons ouvrit la sacoche et en retira trois flacons portant les étiquettes C. 120, C. 88, A. 37.

Ce sont les numéros des agents secrets, expliqua Praslier.

— Nous allons commencer par C. 120. Pendant ce temps, les deux autres attendront dans l'autoclave à 37°, dit Desmaisons en enfermant les deux derniers flacons. Prenez cette blouse.

Ils regagnèrent la grande salle des cadres.

— Vous êtes sans doute au courant de l'essentiel du procédé imaginé par M. Blandin ? commença Desmaisons. Chacun des flacons que vous avez apportés renferme, enrobé dans une goutte de glycérine teintée, un amas de cellules

vivantes prélevées dans certaines conditions sur le sujet à étudier. La découverte de M. Blandin porte sur le fait que cet amas de cellules, polarisé au moment du prélèvement en même temps que les autres cellules de l'organisme, restera par la suite dans le même état électrique que l'organisme lui-même. C'est une conséquence de nos recherches sur l'unité des individualités vivantes en liaison avec l'électricité qui se développe lors de tous les processus organiques. Cela étant, l'organisme du sujet qui continue à évoluer à la surface du globe éprouve, du fait de son déplacement dans le champ magnétique terrestre, des variations dans son état électrique. Ces variations se retrouvent identiquement dans la parcelle, par suite de la parenté biologique qui l'unit à l'organisme sur lequel elle a été prélevée. Dès lors, si nous plaçons la parcelle d'une part dans un milieu qui la maintient vivante, d'autre part dans un petit champ magnétique reproduisant à échelle réduite le champ magnétique terrestre, cette parcelle prendra dans ce champ réduit une position correspondant à la position du sujet dans le champ terrestre, c'est-à-dire à la surface du globe. Autrement dit, la parcelle suivra à échelle réduite les déplacements du sujet dans l'espace. M'avez-vous compris ?

— À peu près, répondit Praslier.

— Parfait. Au reste, toutes ces explications n'importent que dans la mesure où il est bon que vous sachiez le pourquoi des opérations que nous allons entreprendre et surveiller ensemble. Notre tâche est plus modeste, mais plus délicate peut-être. Chaque parcelle doit être mise dans une couche liquide, mince et parfaitement horizontale, de sérum physiologique qui la maintient vivante. Les couches liquides sont contenues entre les deux lames de verre des cadres que vous voyez ici. Il importe que la couche liquide soit toujours

maintenue à la température du corps humain, et il faut surveiller fréquemment les thermomètres placés de chaque côté du cadre. Ces résistances électriques permettent de régler la température. Et voilà pour le milieu vivant.

« Reste la question du champ magnétique. Autour de chaque cadre, les bobines que vous voyez assurent dans la direction nord-sud la constitution du champ réduit qui reproduit à petite échelle le champ magnétique terrestre. Les variations diurnes ou autres des deux champs doivent être maintenues en concordance, ce qui est assuré par la manipulation de ces boutons et la coïncidence de ces aiguilles aimantées, point essentiel à surveiller. On règle ensuite l'intensité du champ réduit en fonction de l'échelle d'une carte déployée sur le cadre de verre. D'après ce qui m'a été dit, seuls les déplacements en Europe nous intéressent. Aussi, voyez-vous, placée au-dessous de la vitre de chaque cadre, une carte d'Europe, parfaitement tendue.

« Tout étant prêt, la parcelle teintée doit alors être introduite dans la lame liquide de sérum physiologique.

Et Desmaisons qui, tout en parlant, avait procédé aux opérations nécessaires de mise en état du premier cadre, déboucha le flacon marqué C. 120. À l'aide d'une pipette, il préleva en même temps qu'un peu du liquide la parcelle semblable à une petite lentille noirâtre, vaguement transparente. Après quoi, il l'injecta sous le cadre dans la couche mince de sérum contenue entre les lames de verre.

— Au début de chaque mise en fonctionnement d'un cadre, continua-t-il, un point très important consiste à placer la parcelle à l'endroit convenable sur la carte. Vous comprenez sans peine que l'origine des déplacements de la parcelle doit être l'endroit même où se trouve à ce moment

le corps du sujet, et cela afin que les déplacements dans l'espace du corps et de la parcelle soient concordants. Le prélèvement venant d'être effectué, nos trois sujets sont encore à Paris, et c'est donc sur Paris que nous devons placer les parcelles, en perdant le moins de temps possible. Et voilà qui est fait pour C. 120.

Praslier se pencha sur le cadre. À travers la couche liquide transparente, on pouvait très aisément lire la grande carte d'Europe aux deux millionièmes glissée sous le cadre, et, sur cette carte, une petite tache noire, la parcelle C. 120, était immobilisée à l'emplacement de Paris.

— Le dispositif est maintenant en ordre de marche. Tous les déplacements de monsieur C. 120 en Europe seront suivis fidèlement par la parcelle, et sa position à tout instant nous sera révélée par la position de la parcelle sur la carte. La tâche qui vous incombera consistera à surveiller les appareils à relever périodiquement les positions des parcelles que vous noterez sur ces fiches. Vous porterez ensuite à la connaissance de vos chefs le bulletin des déplacements journaliers.

— Excessivement curieux, déclara Praslier, et autrement plus sûr et plus économique que toute filature…

Desmaisons mettait en place dans le second cadre la parcelle C. 88. À initier ce collaborateur novice, il éprouvait une légère surexcitation qui se muait en besoin de discourir :

— Tout cela paraît simple quand tout est au point. Mais il nous a fallu, à mon patron et moi, bien des mois avant d'arriver à obtenir un dispositif expérimental sans reproches. Des quantités de problèmes se sont posés. Il faut que les cadres soient parfaitement horizontaux pour ne pas fausser

les déplacements de la parcelle, et leur position doit être vérifiée chaque jour avec ces niveaux. Pour éviter la transmission des vibrations à la lame liquide, nous avons dû monter les cadres sur des pieds spéciaux. Mais, surtout, il faut que le chauffage à 37° du liquide ne provoque pas de mouvements de convection qui entraîneraient la parcelle et fausseraient tous les résultats. Un à un tous les obstacles ont été levés, et je puis assurer que nous avons maintenant un appareillage qui nous met à l'abri de toutes les erreurs.

En une heure, les trois parcelles furent en place dans leurs cadres respectifs. Tout en préparant les étiquettes C. 120, C. 88, A. 37, qu'il allait coller sur chacun des cadres, Desmaisons demanda :

— Quels sont ces gens dont nous étudions les déplacements ?

— À leur désignation, ce sont visiblement, comme je vous l'ai dit, des agents secrets dont on veut contrôler les allées et venues. Comme vous le savez, la plupart de ces individus sont des agents doubles, et le meilleur moyen de savoir s'ils nous trompent est de connaître leurs déplacements clandestins. Du reste, je n'en sais pas beaucoup plus que vous là-dessus. On m'a recommandé le secret, sous peine de haute trahison, ajouta-t-il avec un sourire. Il me semble pourtant que les agents pourraient se méfier après l'opération à laquelle on a dû les soumettre pour le prélèvement de la parcelle.

— Quant à ça, non ! s'écria Desmaisons. Je ne vous donnerai pas de détails, mais le prélèvement peut se faire presque à l'insu du sujet… Et voilà qui est fait, dit-il en collant la dernière étiquette. La petite lampe de contrôle allumée sur le tableau de bord de chaque cadre indique que

tout est en ordre. La pendule murale vous donne l'heure de l'Observatoire. Nous notons : 10 avril, 10 h 30, C. 120, C. 88, A. 37 : Paris. Il faut maintenant que nous nous entendions pour la surveillance… D'après ce qui a été convenu, vous allez vivre et coucher ici. Je viendrai vous relayer pendant une dizaine d'heures chaque jour, autant pour la vérification technique des appareils que pour vous laisser le loisir de vous reposer. Nous prendrons le quart à tour de rôle. La tâche est ingrate…

— Mais préférable à des heures de bureau, rétorqua Praslier, sans compter que, si tout va bien, on m'a laissé entendre que ma nomination de sous-chef en dépendait…

Desmaisons ne releva pas cet appétit de gloire, il passait en revue les parcelles.

— Voyez-vous, poursuivit-il, il est particulièrement intéressant de pouvoir noter l'heure du début des déplacements. Quand vous aurez un peu d'expérience, vous verrez qu'on pressent très bien les itinéraires des parcelles. Les hommes sont si routiniers ! Il suffit d'être au courant des habitudes du personnage : certains préfèrent voyager la nuit, d'autre le jour… Attention, dit-il, regardez.

La petite parcelle C. 120 commençait à se déplacer dans son cadre. 10 h 57, nota Desmaisons. Praslier se penchait pour mieux voir.

— Ne vous approchez pas trop, recommanda Desmaisons, vous pourriez troubler le champ ou la température. Ces mécanismes sont très délicats.

Ils restèrent silencieux pendant cinq minutes durant lesquelles la parcelle avança de quelques millimètres.

— Elle va bien lentement, ne put s'empêcher de remarquer Praslier.

— Détrompez-vous. C. 120 va vite au contraire. À l'échelle de la carte la marche paraît lente, mais je puis vous garantir que le sujet est en chemin de fer. Cette régularité de marche ne me trompe pas. Vous voyez, la parcelle suit sur la carte la voie ferrée de Paris à Creil. Et, à cette vitesse, il ne s'agit pas d'un train de banlieue. Elle fait au moins du quatre-vingt-dix à l'heure. C. 120 est vraisemblablement en route pour Bruxelles. Du reste, nous serons fixés dans le courant de la journée.

— Très amusant, fit Praslier fiévreux comme un garçon qui, pour la première fois, voit marcher son train mécanique.

Desmaisons remit en ordre les accessoires dont il s'était servi. Vers midi, il annonça qu'il allait rentrer chez lui pour déjeuner.

— Et vous me laissez seul ! s'écria Praslier. Écoutez, c'est un peu stupide, mais je suis surpris par ces appareils nouveaux. Je ne sais pas si, vous absent, je vais savoir m'en tirer. Je m'excuse de vous le demander, mais si vous pouviez rester près de moi pendant toute cette première journée pour achever de me mettre au courant…

Desmaisons qui ne l'avait pas encore regardé, le dévisagea : c'était un jeune homme maigre, au front boutonneux, d'aspect timide et inoffensif ; il portait lunettes et, derrière ses verres, son regard se faisait implorant.

— Allons, pour vous rendre service, consentit Desmaisons.

Il passa dans le petit bureau qu'il s'était réservé dans l'appartement et décrocha le téléphone pour prévenir Cécile. Depuis leur mariage, ce serait le premier repas qu'il ne prendrait pas avec elle.

— Retenu au laboratoire ?… fit la voix lointaine de Cécile.

Desmaisons n'avait encore jamais entendu cette voix au téléphone. La même voix, évidemment, mais l'appareil, renforçant certaines intonations, la faisait plus grave et y introduisait comme une profondeur nouvelle qui pouvait surprendre.

— Je comprends très bien, disait la voix. Ton travail doit passer avant tout.

Desmaisons eût aimé entendre quelques mots de regret. La présence de Praslier dans la pièce voisine l'empêchait de faire usage des petites appellations tendres dont il avait pris l'habitude de ponctuer leurs conversations. Il raccrocha, vaguement contrarié.

— Vous êtes marié ? demanda Praslier.

Agacé, il répondit :

— Oui, pourquoi ? Ça vous étonne ?

— Pas du tout. Je disais ça au hasard, pour dire quelque chose, répliqua l'autre en toute innocence.

Desmaisons hésita, puis, craignant de paraître ridicule, se refusa à expliquer qu'il n'était marié que depuis un mois.

— Filez vite, dit-il. Allez chercher vos affaires pour vous installer ici et ramenez-moi deux sandwiches. Nous continuerons votre apprentissage cet après-midi.

Praslier parti, Desmaisons eut la tentation de retéléphoner à Cécile pour lui donner quelques explications supplémentaires, mais il y résista. « Il faut bien qu'elle s'habitue », se dit-il.

En fait, c'était surtout à lui de s'habituer à ne plus la voir désormais aussi librement que pendant ces dernières semaines.

Durant l'après-midi, il laissa Praslier effectuer devant lui les réglages et monter sous les cadres le dispositif de secours fonctionnant au gaz butane en cas de panne d'électricité.

— Il importe surtout de ne pas laisser mourir les parcelles, fit-il observer à Praslier. Ces êtres-là sont plus délicats que des poissons rouges.

Vers six heures du soir, ce fut au tour de C. 88 de se mettre en route, Praslier avait noté l'heure exacte du déplacement. Mais il n'avait pas observé l'instant où C. 120 s'était immobilisé à Bruxelles.

— Je peux retrouver l'heure facilement en me reportant à l'annuaire des chemins, de fer, dit-il en habitué des déductions policières.

Desmaisons protesta :

— Nous ne devons donner que les résultats d'observations réellement faites, sans aucun mélange d'interprétations qui pourraient être fausses. C'est une question de probité scientifique. Notez simplement :

« 18 h 10, C. 120 immobile à Bruxelles depuis quelque temps ».

A. 37 ne quittait pas Paris.

— Allons, je vous confie la maison et l'installation, dit enfin Desmaisons. Vous en savez maintenant assez pour vous débrouiller tout seul quant aux observations. Demain matin, je serai là à huit heures pour la relève.

Fait sans précédent, il quittait le laboratoire avec plaisir. Pour gagner du temps, il prit même un taxi. La pensée de Cécile, l'attendant seule au coin du feu de bois qui remplaçait le calorifère arrêté, lui communiqua un petit accès de tendresse solitaire. Pour compenser sa longue absence par une attention, lui qui à l'ordinaire se souciait peu de fleurs fit arrêter la voiture devant une fleuriste.

Le bouquet, sagement posé à côté de lui sur la banquette, semblait le symbole de son bonheur présent. Jadis, rentrant de Neuilly en métro, las et indifférent, il lisait un morne journal du soir, aucune force autre que l'habitude ne le ramenait chez lui où l'attendait le dîner froid préparé par la femme de ménage. Maintenant, tout était changé, il rentrait avec des fleurs ! Le bouquet à la main, il fut un peu embarrassé pour payer le taxi. Il pinça aussi les fleurs entre les portes de l'ascenseur. Mais il planait bien au-dessus de ces menus désagréments.

III

Desmaisons partagea son temps assez régulièrement entre le quai de l'Horloge et la rue de Vaugirard. Tout allait sans incidents dans la salle des cadres, où les heures de garde lui laissaient bien des loisirs pour songer. Il ne s'en serait pas plaint si ses pensées n'avaient pris là un tour pénible qu'il ne s'expliquait pas : c'était une sorte de malaise, une anxiété qui venait parfois l'assaillir au sujet de Cécile. On ne passe pas quarante années replié sur soi-même, clos, inattaquable, sans être un peu perturbé quand, dans ce rempart d'égoïsme, l'amour a enfin ouvert une brèche. Mais par cette brèche, s'épanchait son nouveau besoin de tendresse, s'infiltraient aussi des motifs d'inquiétude contre lesquels sa vie passée ne l'avait pas préparé à réagir. Que faisait Cécile quand elle était loin de lui ? Ne courait-elle pas de dangers ? Un accident, un taxi renversé, une fuite de gaz, un incendie, toutes ces possibilités plus ou moins saugrenues lui venaient à l'esprit quand il était dans cet état de crainte vague. Et il s'irritait de se trouver vulnérable, exposé sans défense aux embûches du sort, dans cette part de lui-même qui lui était devenue la plus essentielle : celle qui aimait.

Quand il rentrait, il avait conservé cette habitude de célibataire de commencer par aller se laver les mains dans la salle de bains. Cécile venait parfois l'y rejoindre.

— Tu ne viens pas me dire bonsoir ? demandait-elle affectueusement.

Il la prenait par jeu entre ses bras, tout en continuant à s'essuyer les mains derrière elle dans la serviette éponge.

— Tu ne t'es pas ennuyée ? demandait-il.

Elle ne s'était pas ennuyée, et protestait contre ce soupçon. Elle avait travaillé aux rideaux du studio, était passée chez la teinturière, avait changé son livre au cabinet de lecture, ou encore avait rendu visite à la femme du patron, qu'à l'image de son mari elle appelait la patronne, ne pouvant se résoudre à dire M^me^ Blandin de celle qu'elle avait si longtemps appelée madame, tout court.

Ces explications, qu'il écoutait tout en piquant au hasard des baisers sur le visage détendu et souriant qu'elle lui offrait, chassaient parfois les pensées inquiètes de l'après-midi, mais point toujours. Et ce fut avec surprise qu'il constata que, près d'elle, la tenant contre lui, l'anxiété de son esprit ne cessait pas, comme si son inquiétude avait tenu à quelque motif plus profond que les dangers fantaisistes dont il la voyait menacée dans la solitude.

Le courrier arrivait pendant le repas du soir. Cécile ne recevait guère que des catalogues ou des journaux de modes. Malgré lui, Desmaisons lançait un regard inquisiteur vers le plateau où la bonne présentait les lettres de madame. Que voulaient donc à sa femme des gens qui n'étaient pas lui ? Pour échapper à cette cause secrète d'irritation, il s'approchait, prenait tendrement les mains de Cécile, et l'interrogeait sur son passé dont jusqu'alors il n'avait été guère curieux. Elle contait sans gêne sa très simple histoire. À quinze ans, l'Assistance l'avait placée à la campagne chez des fermiers. M. Blandin qui, pendant les vacances, se trouvait au château, comme on disait là-bas, l'avait remarquée et l'avait prise à son service. Elle avait alors passé neuf ans dans la famille, devenant peu à peu la personne de confiance de la maison qu'elle n'avait quittée qu'à la suite

d'une histoire entre la patronne et sa belle-fille Jacqueline, la fille aînée, du premier lit. Entre les deux femmes, les choses n'avaient jamais très bien marché, et la jeune Jacqueline avait un caractère difficile. En essayant de s'interposer, d'arranger les choses, elle avait mécontenté tout le monde, et avait fini par comprendre qu'il valait mieux…

— Personne ne t'a jamais manqué de respect, j'espère, dans la maison du patron.

— Voyons, Bernard ! protesta-t-elle, tout le monde a toujours été très convenable.

Il s'excusa disant qu'il pensait à autre chose : il avait seulement pensé tout haut.

Sous prétexte de divers cambriolages qui avaient eu lieu dans le quartier, il déclara un beau jour qu'il faudrait faire poser une chaîne de sûreté à la porte d'entrée.

— On ne sait jamais qui peut sonner quand tu es seule dans la maison. Il y a des individus qui repèrent les appartements occupés par des femmes seules…

Elle protesta. Une chaîne ferait un effet affreux dans le joli vestibule. Et puis, ça ne se faisait plus. Du reste, n'avait-elle pas été seule une bonne partie de sa vie ? Mais il insista, avec tant de conviction, qu'elle finit par céder et fit poser la chaîne, bien décidée à ne jamais s'en servir.

Un soir, en rentrant, quoiqu'il eût la clé, il sonna. Elle vint ouvrir elle-même, le saluant d'une exclamation joyeuse.

— Et la chaîne ? fit-il.

Elle le dévisagea avec surprise. Qu'il se fût livré à cette comédie pour la surprendre, lui donna un coup. Elle mentit :

— J'ai reconnu ton coup de sonnette. D'habitude, je mets la chaîne…

Il se sentit honteux, et lui demanda pardon. Elle pensa que ses travaux devaient lui donner des soucis et le mettre dans un état de nervosité pour lequel il fallait avoir de l'indulgence.

Pourtant, ce n'étaient pas ses occupations qui étaient en cause. Les relevés des parcelles s'effectuaient avec régularité et sans à-coups. La parcelle C. 120 se déplaçait en mer, le long de la côte balte. L'agent devait se trouver à bord d'un navire de guerre, un torpilleur à en juger par la vitesse de quarante nœuds qu'il atteignait à certains jours. Praslier, qui avait du goût pour les interprétations policières, laissait volontiers aller son imagination à propos des allées et venues des parcelles.

— N'inventons rien, rappelait sèchement Desmaisons dont, au laboratoire plus encore que chez lui l'humeur s'assombrissait, je vous ai déjà dit que notre tâche est d'observer, un point c'est tout.

— Si on ne pouvait chercher à deviner un peu ce qui se passe, le métier serait bien monotone, maintenait Praslier qui prenait goût à l'indépendance depuis qu'il avait abandonné ses fonctions administratives.

C. 88 avait d'autres habitudes. Il se déplaçait en automobile, généralement le jour, et en apparence au hasard sur les routes de l'Europe centrale. Puis, régulièrement, il revenait le dimanche toucher barre à Lausanne.

— Il est bien maladroit, son horaire est trop réglé pour un agent secret, disait Praslier. Il doit y avoir une femme là-dessous, il va se faire prendre.

— Que m'importe, à moi ! jetait Desmaisons. Je ne suis pas policier mais physicien.

Ces suggestions du genre détective l'agaçaient. Si, suivant le mauvais exemple, il cédait parfois à la tentation de donner vie et figure à ces petites taches noires interminablement balancées dans les quelques décimètres carrés de la pellicule d'eau, il s'en tenait à des réflexions générales et désabusée, dictées par la maussaderie de son humeur :

— À quoi se réduit la vie des humains ? soupirait-il. Voyez ce vol de moucheron dans un mouchoir de poche, la voilà donc cette activité dont ils sont si fiers ! La voilà résumée, et aussi pleine de signification, ou dénuée de signification, que dans la réalité.

Praslier, peu sensible à la philosophie, laissait alors tomber la conversation.

Leur troisième cliente, la parcelle A. 37, ne donnait pas, elle, matière à réflexions : elle refusait de bouger. Tous les matins, dans le rapport que Praslier emportait à la Sûreté, la situation d'A. 37 ne comportait qu'une phrase : « Ne quitte pas Paris. »

— Êtes-vous sûr que quelque chose ne cloche pas dans l'appareillage ? suggéra Praslier.

Par acquit de conscience, Desmaisons vérifia les organes du cadre d'A. 37, s'assura de la vitalité de la parcelle, la changea de cadre : A. 37 ne bougea pas.

— C'est un homme dans mon genre, conclut-il, il préfère le rêve à l'action.

Mais trop rêver n'était précisément pas recommandable dans la monotonie des observations journalières et sous l'influence des suggestions auxquelles s'abandonnait l'imagination de Praslier. Les rêveries de Desmaisons s'attachaient, il est vrai, moins aux parcelles qu'à Cécile dont il était tout le jour séparé. Il prit l'habitude de lui téléphoner régulièrement dans l'après-midi, pour rien, pour le plaisir de l'entendre, lui demandant ce qu'elle lisait, le menu du dîner, ou si le soleil ne mangeait trop les rideaux… Peu importait le prétexte, il s'assurait seulement qu'elle était là, chez elle. Quand, par hasard, il ne la trouvait pas, et qu'à l'autre bout du fil le timbre d'appel lançait dans le vide la série de ses décharges sonores, l'inquiétude sourde qui le minait prenait brusquement corps et son cœur se serrait sur le rythme même de la sonnerie. Il croyait s'être trompé, recomposait le numéro. Et comme on ne répondait toujours pas, de demi-heure en demi-heure, après les relevés effectués sur les cadres, il poursuivait sa ronde jusqu'au téléphone, redemandait Cécile, jusqu'à ce qu'enfin sa voix lui répondit. Il n'avouait pas avoir téléphoné trois ou quatre fois en son absence. Le soir, en rentrant, il demandait incidemment ce qu'elle avait fait dans la journée.

— Je suis allée visiter l'exposition des décorateurs au Grand Palais, il y avait beaucoup de monde…

Mais pourquoi n'avait-elle pas attendu un jour où il aurait été libre de l'accompagner ?

— Je n'aime pas te savoir seule au milieu de ces cohues, avec tous ces gens qui vous pressent, avouait-il.

— L'air n'y est pas plus irrespirable que dans un bureau, déclarait-elle en se refusant à comprendre.

— Mais tu sais bien que tu dois prendre des précautions, rétorquait-il, heureux de cette diversion.

— Quoi ? À cause de mon cœur ? Je ne me suis jamais mieux portée que depuis que je suis près de toi, remarquait-elle calmement.

Et profitant de cette assurance qu'elle venait de donner, elle prenait une cigarette dans le coffret ouvert sur la table. Lui, ne fumant pas, se contentait d'apporter du feu, murmurant :

— Es-tu bien sûre que ça ne te fait pas mal ?

Mais il aimait la voir fumer auprès de lui, comme s'il avait alors eu l'impression rassurante d'être en face d'un être de même sexe que lui, plus facile à comprendre et dont on devine mieux les intentions.

Un soir où, sans penser à mal, elle raconta que dans l'après-midi elle était entrée dans un thé et avait eu envie de danser, elle fut surprise de le voir brusquement changer de visage. Ce fut presque le début d'une première scène de ménage. Mais un coup de téléphone inattendu de Blandin l'interrompit. Le patron demandait à Desmaisons de venir le voir immédiatement. Il partit très agité pour Neuilly.

— Il m'arrive une fâcheuse aventure, dit le vieux dès son entrée dans la grande bibliothèque, j'ai été cambriolé cet après-midi. Une négligence de ma part ; j'avais oublié de brouiller le chiffre du coffre avant de quitter le bureau. On a soustrait des dossiers, dont celui des parcelles détectrices, les comptes rendus d'expérience, le mémoire en préparation. Les fiches des agents secrets que m'avait confiées exceptionnellement la Sûreté ont disparu aussi. La divulgation possible de mes travaux, encore qu'elle me

contrarierait, me préoccupe moins que la disparition de ces fiches. Il y a là trois ou quatre personnages, peu intéressants je le concède, mais qui, à cause de mon étourderie, peuvent finir sous la hache. Je ne voudrais pas que leurs fantômes vinssent hanter mes nuits…

Il marchait de long en large, ayant perdu son calme ordinaire et torturant les revers de sa robe de chambre. Desmaisons ne l'avait jamais vu dans cet état.

— Évidemment, j'ai bon nombre d'ennemis. Mais, pour moi, le vol doit être en rapport avec l'étude des parcelles que nous avons entreprise. Cette tourbe d'indicateurs, d'espions, d'agents doubles est un véritable panier de crabes. Les opérations de prélèvement, si discrètes qu'elles soient, ont-elles attiré l'attention d'un des sujets ? L'un d'eux m'a-t-il reconnu, ce qui aurait été suffisant pour lui donner l'éveil et l'envie d'en savoir davantage ? Je ne sais. J'ai averti la Sûreté et l'enquête est commencée. Le vol n'a pu être commis que par un familier des lieux. Vous qui avez si longtemps travaillé ici, auriez-vous un soupçon quelconque ?

Desmaisons, pris au dépourvu, écarta les bras dans un geste d'impuissance.

— Les laboratoires emploient un nombreux personnel subalterne…

— Je suis sûr de tous mes collaborateurs immédiats, trancha le patron. Ah ! Voyez-vous, mon vieux, poux la première fois de ma vie, je me blâme ; je regrette de m'être acoquiné avec la police. Il était tentant, je le reconnais, de passer aux applications de notre procédé. Mais nous autres, ne sommes pas faits pour des besognes de ce genre… Enfin, il est trop tard maintenant pour reculer. Je suis décidé à tout

faire pour rentrer en possession des documents. Je reverrai demain les enquêteurs. En attendant, pas un mot à personne. Je n'ai prévenu que vous pour que, de votre côté, vous puissiez redoubler de précautions. Au quai de l'Horloge, n'avez-vous rien remarqué ?

— Praslier et moi pénétrons seuls dans l'appartement. Il y a doubles portes, doubles verrous. Les rideaux de la salle des cadres sont toujours tirés. Praslier occupe la maison toute la nuit. La concierge est un agent de la Préfecture, et jamais je n'ai entendu un coup de sonnette suspect…

— À propos, quel effet vous fait Praslier ?

— Un brave garçon, un peu vulgaire. Mais nous parlons assez peu. Mais je ne pense que…

— Moi non plus. Du reste, la Sûreté doit connaître les gens qu'elle emploie.

Le patron resta pensif et, ses soucis le faisant plus humain, se laissa aller à ajouter :

— Dans ce genre d'histoires, on en vient à suspecter tout le monde, c'est précisément ce qu'elles ont d'odieux. Ah ! Les hommes sont de bien vilains animaux ! Moins on les approche, mieux ça vaut. Car, à leur contact, on devient comme eux : méfiant, soupçonneux… Et il ne fait bon vivre que dans une atmosphère de confiance…

Desmaisons se sentit rougir, comme s'il avait été visé par ces derniers mots. Non qu'il s'agît du vol, mais pour d'autres raisons, n'était-il pas lui-même devenu méfiant, soupçonneux…

Cette atmosphère de confiance dont parlait le patron, régnait-elle entre Cécile et lui ? Et par quelle faute, sinon par la sienne. Tout à l'heure encore…

Rentré chez lui, il s'appliqua à être tendre.

— Pourquoi t'appelait-il si tard ? demanda Cécile.

— Des renseignements à propos d'expériences que nous faisons, répondit-il évasivement.

— Mais tu as l'air préoccupé. Dis-moi, Bernard, tu n'as pas d'ennuis graves ? Depuis quelque temps, il me semble que tu deviens mystérieux, lointain… J'ai presque peur.

Il l'attira à lui, appliqua la chère tête contre son épaule et, tout en jouant à ramener derrière l'oreille les mèches de ses cheveux, murmura :

— Moi aussi, j'ai peur, mais à cause de toi. Comment te dire ?… À cause de toi, je peux souffrir, être inquiet… Quand je suis loin de toi, j'ai peur de ce qui peut t'arriver… Plus bas encore, il ajouta :… de ce que tu peux faire.

— Bernard ! Voyons ! protesta-t-elle. Et, levant la main pour caresser à son tour sa joue : Pourquoi tout cela, puisque je t'aime.

Il la regarda longuement, scrutant l'expression de son visage.

— C'est plus fort que moi, déclara-t-il. J'aurais peut-être mieux fait de ne pas te le dire, mais dans le fond de moi-même… Il hésita, puis reprenant les mots du patron : « … je reste inquiet soupçonneux… Peut-être est-ce une maladie ? » suggéra-t-il.

— Non, je ne crois pas, fit-elle. Ce sont des soucis que tu as pour d'autres causes, pour tes recherches, et tu leur donnes inconsciemment cette forme.

Croyant chasser plus sûrement le mal en le nommant par son nom, il soupira avec un pauvre sourire :

— C'est bête d'être jaloux !

— Grand sot ! fit-elle tendrement en se redressant face à lui. Jamais, tu entends, jamais, je ne te donnerai motif à douter de moi.

Elle lui enleva lentement ses lunettes, les glissa dans la petite poche du veston, puis, prenant cette bonne grosse tête entre ses mains fraîches, elle l'embrassa longuement avec une touchante application.

IV

Le surlendemain, Desmaisons était seul dans la salle des cadres quand le patron fit son entrée, visiblement soucieux et plus ridé que jamais.

— Je viens pour cette malheureuse affaire. L'enquête piétine. La police a-t-elle jamais été bonne à quelque chose ? On suspecte, plus ou moins directement, deux personnes parmi l'entourage de nos collaborateurs. On pourrait en suspecter dix. Enfin, quoi qu'il en soit, l'inspecteur qui dirige les recherches estime que si nous pouvions connaître exactement les allées et venues de ces deux personnages, nous serions conduits à des résultats intéressants. J'ai songé à notre procédé, j'ai effectué des prélèvements sur les personnes suspectes. Puisque nous sommes embringués dans cette histoire, il fallait bien aller jusqu'au bout. Mais les soupçons n'étant que très vagues, je ne veux pas prononcer les noms. Du reste, vous ne devez pas les connaître ; et puis, instruit par l'expérience, je désire que tout cela reste anonyme. Bref, voici deux parcelles, X et Y, dont je vous propose d'étudier systématiquement les déplacements sur un plan de Paris.

— Dans Paris ! fit Desmaisons en se rengorgeant de surprise, la tentative est audacieuse, et nous n'avons jamais opéré à si grande échelle…

Il réfléchit un instant, avant de poursuivre :

— Pourtant, en réglant convenablement le champ magnétique du cadre et en amplifiant les déplacements de

l'aiguille, on peut peut-être obtenir une sensibilité suffisante… C'est un essai à tenter. S'il réussit, il fournira en tout cas un critère indiscutable de la valeur du procédé…

Mais son front se barra d'un pli.

— Ah ! Il y a la question du point originel auquel il faudra poser la parcelle. Dans Paris les gens se déplacent très fréquemment. Et il risque d'être impossible de mettre la parcelle à l'endroit exact où se trouve la personne quand l'expérience commence.

— Voilà l'objection même que je me faisais en venant, reprit Blandin. À vrai dire, je ne sais où séjournent en temps ordinaire cet X et cet Y que, par prudence et pour ne pas éveiller leurs soupçons on n'a pas interrogés selon les règles policières. Mais l'obstacle peut être tourné. Vous observez les déplacements de la parcelle dans le cadre. Ces déplacements doivent obligatoirement s'effectuer suivant les directions des rues figurées sur le plan de Paris, puisque la personne en question ne traverse pas les murs et les pâtés de maisons. Il faudra donc que, par approximations successives, vous décaliez le plan sous le cadre jusqu'à obtenir des allées et venues concordant avec les rues de la ville. C'est un petit problème de patience qui ne paraît pas insoluble, et vous avez déjà levé des difficultés plus grandes, mon vieux Desmaisons.

— La solution est originale, on peut essayer concéda Desmaisons.

Repris par sa fièvre de vieux préparateur bricoleur, il commença séance tenante à monter deux nouveaux cadres. Quand Praslier rentra, il l'envoya acheter « trois ou quatre

plans de Paris au vingt millième, aussi soignés que possible. »

Puis il se mit à l'œuvre en commençant par la parcelle X, moins pour suivre l'ordre alphabétique que parce qu'elle s'agitait plus fréquemment que l'autre dans la lame liquide. Pour découvrir le sens de ces mouvements, aussi dépourvus de signification apparente que le langage d'un message chiffré, il fallait déplacer le plan à la manière d'une grille cryptographique. La tâche lui parut d'abord presque impossible.

— Autant vouloir donner un sens à la danse d'un moustique dans un rayon de soleil ! grommelait-il tandis que les heures passaient.

Il avait d'abord tenté de procéder méthodiquement. Relevant sur du papier transparent un trajet-de la parcelle, il essayait de le faire coïncider avec les rues des arrondissements successifs. Mais, durant le temps où il procédait à ces essais, la parcelle se déplaçait encore, et d'autres trajets posaient un nouveau problème. Il passa alors à l'empirisme, et, vers quatre heures de l'après-midi, observant un long déplacement en ligne droite orienté est-ouest, il pensa à l'avenue des Champs-Élysées. Il fit coïncider le double trait figurant l'avenue avec le trajet en cours de la parcelle. Malheureusement, le point noir tourna vers le sud de façon à couper la Seine entre deux ponts. Il ne tenait pas encore la solution. Pourtant, un quart d'heure plus tard, un trajet rectiligne en sens inverse, ouest-est, lui permit d'essayer la rue de Rivoli et, quand la parcelle tourna au nord, elle s'engagea assez exactement dans la rue Royale. Il entrevit la réussite. En effet, après quelques légères rectifications, le parcours de X se trouva coïncider

exactement avec les rues du plan. L'accrochage était obtenu. Première victoire.

Restait Y qui ne se déplaçant pas dans son cadre, rendait la tâche impossible. Il allait être sept heures du soir ; Y, resté immobile pendant le jour, devait être noctambule et, en l'étudiant de nuit, le travail serait sans doute plus facile. L'idée de passer la nuit au quai de l'Horloge ne lui souriait guère. Mais, désireux de pouvoir annoncer au patron un double succès, sa décision fut bientôt prise. Il s'accorderait un peu de repos et reviendrait travailler au laboratoire. Pour gagner du temps, il téléphona à Cécile de venir le rejoindre à huit heures dans un café du Palais-Royal, d'où ils iraient dîner ensemble dans un restaurant du voisinage.

— Je serai de retour avant neuf heures et demie, dit-il à Praslier. En attendant, faites les relevés de X sur le plan de Paris, au même titre que ceux des autres parcelles que vous surveillez déjà.

Satisfait de son succès, il traversa la Seine, humant avec plaisir l'air frais du soir, se laissant aller à la détente après l'effort. Quand il entra au café, eut la surprise d'y trouver Cécile assez désinvolte, déjà assise devant un porto. De la voir, seule en pareil endroit, environnée d'hommes bruyants, lui porta un coup. Il se reprocha son retard et, voulut la soustraire au plus tôt à cette horrible ambiance, il refusa de s'asseoir :

— Allons dîner, dit-il brusquement.

Cécile, qui se réjouissait naïvement de cette sortie inattendue, avait arboré une petite robe printanière dans laquelle elle se sentait pleine de confiance en elle-même. La soirée était tiède, les passants circulaient nombreux.

Desmaisons remarqua que bien des hommes, des femmes même parfois, arrêtaient sur eux leur regard. La satisfaction candide de Cécile animait son visage. Il se tourna vers elle, la trouva provocante. Était-elle donc ainsi quand elle était dehors ?

— Tu te mets trop de poudre, dit-il.

— Mais je n'en ai pas, répondit-elle avec surprise en touchant ses joues de l'envers de sa main.

Silencieux et morose, il marchait à grands pas d'homme seul qu'elle suivait de son mieux. Le pire est qu'il ne savait où aller, ignorant les restaurants des environs. Son manque d'expérience et sa maladresse pour sortir avec une femme – fût-ce la sienne – l'irritaient encore contre lui-même.

Elle le sentit dans ces mauvais jours et lui prit le bras pour le calmer, autant que pour ralentir un peu sa marche. Il en eut presque un geste d'impatience. Pour faire cesser cette situation pénible, il entra dans le premier restaurant venu qui se trouva être assez élégant. Les tables étaient encore à peu près inoccupées. À la sentir à l'abri des regards de la rue, il s'apaisa un peu, et la pria de faire leur menu. Par malheur, le garçon distrait avait fait suivre les ordres d'un « Bien, mademoiselle, » un nouveau pli vint barrer le front de Desmaisons.

— Tu vois, j'ai l'air d'être ton père, observa-t-il à voix basse.

Elle protesta d'un léger mouvement d'épaules, et d'une caresse légère effleura sa main sur la nappe. Elle restait tenue à une certaine réserve de gestes que ne connaissaient pas leurs dîners en tête à tête rue de Vaugirard.

— Des soucis de métier ? se risqua-t-elle à demander.

Il secoua la tête :

— Laissons cela, dit-il sèchement.

Elle choisit alors de rester muette et s'appliqua à se faire oublier. Peu à peu les dîneurs se faisaient plus nombreux. Les nouveaux venus dévisageaient les couples déjà assis. Desmaisons, vieux solitaire, souffrait en silence de s'offrir en spectacle en compagnie de celle qu'il aimait. Une étrange pudeur l'empêchait d'affirmer par son attitude cette prise de possession qui fait un seul bloc de deux êtres, et il lui semblait voir Cécile, seule, exposée à tous, alors que lui, comme dans un cauchemar, ne pouvait qu'assister impuissant à la montée des désirs vagues qu'il sentait rôder autour d'elle. De temps à autre, avec un grand effort, il prononçait quelques paroles banales, mais cela même sonnait faux, et Cécile ne pouvait s'y tromper. Avant la fin du dîner, il ne put s'empêcher de bougonner :

— Si cet individu, là-bas, continue à te regarder comme ça…

— Laisse donc, protesta-t-elle.

Désemparée, ne sachant par quel moyen détourner l'irritabilité dont il faisait preuve, elle n'osait lever les yeux de son assiette. Lui-même se trouvait odieux, mais restait incapable de prendre sur lui pour se dominer.

Quand ils sortirent, il faisait nuit, et l'obscurité refit autour d'eux un peu d'intimité. Il lui prit le bras, s'excusa de son humeur qu'il mit sur le compte de la contrariété éprouvée devant la perspective de travailler encore une bonne part de la nuit.

— C'est de ma faute, déclara-t-elle. J'aurais dû refuser de venir, et ne pas couper ainsi ton travail.

Il fut touché de la voir prendre ainsi par gentillesse sa part de responsabilité.

— Je n'ai guère l'habitude de sortir, avoua-t-il, et me sens gauche au milieu de tous ces gens. C'est une impression pénible à mon âge. Tu ne m'en veux pas ?

— Pourquoi t'en voudrais-je ? fit-elle avec douceur.

Mais quand il l'eut mise dans un taxi, il éprouva une impression exquise de soulagement à se retrouver seul sur le trottoir. Maintenant, le monde extérieur lui était redevenu indifférent, comme il lui avait toujours été. Hommes et femmes autour de lui ne comptaient pas plus que des lampadaires ou des devantures vivantes, panorama mouvant qu'on pouvait ne pas regarder. Quel repos ! Il entra dans un café Biard et commanda un demi qu'il but avec volupté. Pendant cet atroce dîner, il avait été si torturé qu'il en avait oublié sa soif.

À mesure que la crise s'éloignait, il s'en expliquait moins la nature. Avait-il été mécontent, au début de la soirée, de surprendre Cécile seule, à l'aise dans ce café ? Était-ce la fatigue consécutive à une journée de travail trop chargée ? Il lui parut impossible que Cécile ne lui en voulût pas. De retour au laboratoire il lui téléphona :

— Tu es bien rentrée, ma chérie ?

— Sans histoire, répondit-elle. Je suis déjà au lit, je vais m'endormir en t'attendant.

Il pensa qu'elle ne parlait ainsi que pour l'apaiser. Et le ton doucereux d'infirmière qu'elle prenait avec lui,

l'indisposa à nouveau. Il aurait mieux aimé entendre des reproches, subir une scène en règle. Pour en agir avec lui comme elle faisait, il fallait qu'elle le crût bien malade. Il raccrocha brusquement, annonçant qu'il rentrerait le plus tôt possible. Puis il retourna vers ses cadres pour s'attaquer à la parcelle Y.

Elle ne commença à s'agiter quelque peu que vers onze heures du soir. Instruit par l'expérience, il renonça à des investigations méthodiques. Mieux valait faire appel à la psychologie probable du sujet, et supputer hardiment le lieu possible des déplacements. Ces parcelles n'étaient pas des grains de limaille commandés par un champ aimanté, mais des cellules vivantes obéissant aux tribulations d'un être pensant, animé de désirs personnels, régi par des habitudes. Il avait été long à vouloir reconnaître que le monde extérieur était tout pénétré, remodelé par la fantaisie humaine. Il s'était trop défié de sa propre imagination. Il fallait interpréter, laisser jouer l'intuition. Praslier, le policier, avait raison contre lui. Ainsi, cet Y, qu'était-il ? Un noctambule. Les petits soubresauts de la parcelle depuis onze heures du soir correspondaient à une tournée dans les boîtes de nuit. Or, où trouve-t-on des boîtes de nuit ? À Montmartre ou à Montparnasse. C'était dans ces quartiers-là qu'il fallait chercher de préférence…

Pourtant, si minimes étaient les déplacements que leur concordance avec les rues d'un quartier, même déterminé, restait presque impossible. Il tâtonnait sans succès. La nuit s'avançait. Faisant appel à ses souvenirs, confidences de camarades, il songea qu'une nuit de fête se termine souvent par un souper aux Halles. S'il enregistrait un déplacement de Y plus prolongé que les autres, ce déplacement correspondrait à un trajet de Montmartre, ou de

Montparnasse, vers les Halles. Dans le premier cas, le trajet serait sensiblement nord-sud ; dans le second, sud-nord ; et, durant le déplacement, il serait possible d'obtenir la coïncidence.

Il attendit jusqu'à quatre heures du matin, silencieusement penché sur le plan de Paris. Peu à peu, sa pensée était hypnotisée par ce grand œil tout veiné de lignes du métropolitain. Ah ! Cet Y, en voilà un qui savait s'amuser ! Qui connaissait la vie ! Il devait sortir avec une femme, celui-là ! Si Cécile avait eu envie de connaître les boîtes de nuit, aurait-il été capable, lui, le pauvre rat de laboratoire, de l'y conduire ? Dans toute sa vie, il n'était allé qu'une fois à Tabarin, avec des collègues, à l'issue d'un banquet corporatif ! Ah ! Non ! Il n'était pas amusant !

La parcelle Y se mit en mouvement : un déplacement sud-nord. Elle était donc à Montparnasse. Il avait repéré d'avance les trajets possibles de Montparnasse aux Halles, et du premier coup obtint la coïncidence avec la rue Guynemer. « J'y suis, j'y suis », murmura-t-il, en voyant la tache noire filer, en taxi probablement, dans la rue Dauphine. Enfin elle s'arrêta très exactement dans une petite rue voisine des Halles. Un sourire vainqueur aux lèvres il immobilisa le plan dans sa position définitive. Y était accroché à son tour.

Ainsi, la preuve était faite : on pouvait suivre sans difficultés les déplacements d'un sujet quelconque dans Paris. Le procédé permettait désormais tous les contrôles, toutes les surveillances, même à grande échelle, et cela pouvait être riche en applications variées…

Il y songeait encore en arrivant chez lui. Cécile dormait. Il ne l'éveilla pas.

V

À quel moment exact prit-il sa décision ? Il ne le sut pas lui-même.

Sous prétexte que la réussite du procédé dans Paris lui vaudrait bientôt l'ordre d'étudier sur le plan de la capitale la parcelle A. 37, il avait préparé un nouveau cadre. Pourtant, il avait effectué ce montage, non dans la salle ordinaire, mais dans le petit bureau attenant qu'il s'était réservé. Et, au lieu de provoquer des instructions touchant A. 37 comme le demandait Praslier, il avait conservé le cadre en réserve, comme pour une autre étude.

Il hésitait encore, se faisait des objections : Avait-il le droit de mêler ses soucis personnels aux travaux dont il était chargé ? De se servir d'un matériel qui ne lui appartenait pas ? Puis, à quoi rimait cette défiance systématique que rien ne justifiait ?

Mais aurais-je donc peur d'apprendre quelque chose ? se dit-il. S'il n'y a rien, je saurais qu'il n'y a rien, et le calme reviendra.

Ainsi fuient levées ses dernières résistances. Un jour, après le déjeuner, il se risqua.

— Je voudrais avoir une bonne photo de toi, dit-il à Cécile, une photo qui me tiendrait compagnie au laboratoire.

Sa gorge était un peu serrée : il ne lui avait encore jamais menti.

— Je ne sais si j'en vaux la peine, dit-elle avec un petit sourire.

— Une photo que je prendrais moi-même, non pas une photo stupide de professionnel. Une photo de ma petite Cécile, de toi dans notre intérieur. ».

— Comme tu voudras, répondit-elle docilement.

— Alors, tout de suite, déclara-t-il avec la décision du chirurgien qui va procéder à une intervention. Je vais chercher mes appareils.

— Et moi, je vais me donner un coup de peigne » fit-elle.

Pendant qu'elle était dans la chambre, il disposa les projecteurs d'éclairage autour du divan où il voulait la prendre. C'était parmi ces appareils qu'était dissimulée la bobine de polarisation. Il introduisit la plaque métallique sous la housse du divan et brancha le transformateur sur le courant de force. Le dispositif était la simplicité même, et rappelait la chaise d'électrocution. L'appareil photographique n'était mis sur pied que pour la vraisemblance : il n'y avait pas même de plaque, mais elle ne s'en apercevrait pas.

Elle revint fraîchement coiffée, amusée par la mise en scène.

— Mais c'est pire que chez un photographe ! s'écria-t-elle devant le luxe de projecteurs et de fils qui couraient sur le tapis.

— Je veux faire une photo en couleurs naturelles, dit-il en guise d'explication. Il faut faire bien les choses ou ne pas s'en mêler, ajouta-t-il, étonné lui-même de trouver des mensonges en telle abondance.

— Tu ne m'avais pas dit que tu faisais de la photo, observa-t-elle.

— Il y a bien des choses qu'on ne dit pas, répondit-il en achevant la mise en place des appareils. Assieds-toi, mets ta main là, dit-il en désignant l'appuie-bras sous lequel était le conducteur électrique.

Il passa derrière le divan, approcha la main de la chère tête, et l'inclinant légèrement :

— Regarde là-bas, dans le coin du phonographe, dit-il.

Il était derrière elle, elle ne pouvait le voir. Le moment était venu. Sur la nuque blanche, gonflait la masse sombre des cheveux qui avait retenu son regard lors de leur première rencontre. De la main, avec émotion, il caressait doucement cette chevelure.

— Ne me dépeigne pas, recommanda-t-elle, tout en conservant la pose, frappée déjà de la sorte de catalepsie du modèle devant le peintre.

S'inclinant un peu, il repéra à contre-jour un des cheveux fous qui s'enlevaient au-dessus de la mèche centrale, un de ces fins cheveux, à l'ondulation douce. Il le prit entre le pouce et l'index et, d'un coup sec, tira.

— Aie ! fit-elle. Qu'est-ce que tu fais donc ?

— Rien, ne bouge pas.

Il s'était retourné et glissait précipitamment la racine du cheveu dans le petit flacon de sérum préparé derrière le divan.

— Et nous voilà prêts ! ricana-t-il.

Il eut l'hypocrisie de disparaître sous le voile noir et de simuler une prise de vue.

— Tu n'en prends qu'une ? demanda-t-elle.

— Oh ! C'est suffisant. Je te rends ta liberté.

Disant ces mots, qui prenaient maintenant un sens machiavélique, il ne put s'empêcher de sourire. Les choses s'étaient passées plus simplement encore qu'il ne l'avait espéré. Rapidement il gagna le cabinet où il enfermait ses appareils pour traiter la racine de cheveu et l'enrober de glycérine. Puis il revint débarrasser le salon des projecteurs. Distraitement, elle lissait sa chevelure devant la glace.

— Avec ça, fit-il en affectant la gaieté, j'aurai toujours ma petite femme avec moi.

Elle lui sourit avec complaisance, heureuse de le voir d'humeur détendue.

— Tu aimes cette robe ? demanda-t-elle en montrant la robe passée pour la cérémonie.

— Énormément, répondit-il sans chercher à dissimuler son indifférence. Il avait hâte de filer au laboratoire avec son précieux butin enfermé dans la sacoche de transport à température constante.

Au quai de l'Horloge, il s'enferma dans son bureau, glissa la parcelle dans le cadre préparé. Il eut tôt fait de l'amener sur le plan de Paris au 262 de la rue de Vaugirard. « Au moins, là, je n'ai pas de mal pour le point d'origine » grommela-t-il. L'ensemble du dispositif était prêt à fonctionner, le piège était désormais tendu. À tout hasard, et au cas où Praslier serait entré, il étiqueta « Z » le cadre de Cécile. Sous le couvert de cet anonymat il pourrait même, au

besoin, faire entreprendre les observations par son collaborateur. Il ne lui restait plus qu'à attendre. Il s'assit à côté du cadre.

Tombée la fièvre de tous ces préparatifs, il se trouva en face de ses propres pensées. Quel jugement pouvait-il porter sur sa conduite ? En inversant les rôles, en supposant que Cécile eût tendu autour de ses agissements à lui un moyen d'espionnage comparable à celui auquel il allait la soumettre, quel amour, quelle estime aurait-il pu lui garder ? La confiance entre eux ne devait-elle pas être réciproque ? Il avait introduit le premier la suspicion dans leurs rapports. Aurait-il le droit de lui en vouloir, s'il se révélait qu'elle lui dissimulait quelque chose ? Vraiment, ce qu'il faisait était bas, et indigne. La plus élémentaire correction lui commandait d'aller ouvrir la petite purge nickelée, de vider le cadre, de tâcher d'oublier ce triste épisode de sa jalousie. Mais il n'en fit rien.

Force lui était de constater que depuis que la parcelle Z était en place, il se sentait plus calme. Aucune question torturante ne se poserait plus désormais. Il n'aurait plus besoin de téléphoner tout le jour. Un coup d'œil, et il saurait. Puis n'était-ce pas l'amour qui le poussait à vouloir accompagner en tous lieux, à chaque instant, la chère image ? L'aimant moins, eût-il agi comme il avait fait ?… Il sentait bien là une mauvaise excuse. Mais, tout compte fait, et dût-il le payer du sentiment de sa propre dignité, il préférait connaître la vérité.

À trois heures dix, celle qui était désormais la parcelle Z se mit en marche. Il se leva, et, le cœur battant, vint se pencher sur le cadre. Bien qu'il fût habitué à suivre les déplacements des globules dans le bain liquide, il tremblait

comme lors d'une première expérience. C'est qu'ici, pour la première fois, un personnage vivant, une silhouette familière se superposait pour lui à l'anonymat de la parcelle. Elle descendait la rue de Vaugirard. C'était Cécile, il la voyait presque, vive d'allure, le sac à main serré sous l'avant-bras, avançant avec cette immobilité, cette raideur des épaules qui donnait à sa démarche on ne sait quelle allure virginale. Avait-elle gardé la robe neuve mise pour la pseudo-photographie ? Les hommes se retournaient-ils à son passage, comme l'autre soir, avenue de l'Opéra ? La folie de laisser une femme errer seule dans Paris le frappa… Elle s'arrêta, qu'était-ce à dire ? Ah ! un arrêt, pour prendre l'autobus sans doute, car la voilà qui repart. Elle descend le boulevard Raspail, longe la Seine, le pont Alexandre. Les temps d'arrêt sont ceux de l'autobus. Est-elle imprudemment restée sur la plate-forme, dans la foule irrespectueuse des voyageurs, ou s'est-elle assise ? Il faudra lui recommander de prendre des premières, il n'y avait pas pensé avant ce jour. Voici le rond-point des Champs-Élysées, sa marche ralentit : c'est qu'elle est descendue pour s'engager à pied dans la rue La Boétie. Mais que va-t-elle faire dans ce quartier ? Elle s'arrête, de-ci de-là, quelques minutes. Que fait-elle donc ? Ah ! Ce sont probablement les vitrines des marchands de tableaux qui la retiennent. Elle a toujours aimé la peinture. La promenade se poursuit. Mieux vaut la voir en marche qu'immobile. Au moindre arrêt, le cœur inquiet se demande si quelque suiveur ne l'aborde pas. Place Saint-Augustin, pourquoi s'arrête-t-elle ainsi ? Elle doit attendre le moment favorable pour traverser, la circulation est toujours si intense à cet endroit. Si elle s'immobilisait trop longtemps sur le terre-plein central, on pourrait craindre un accident. Bon Dieu ! à suivre ainsi celle qu'on aime que d'occasions d'émotion !

Elle s'engage maintenant sur le boulevard Haussmann. Pourquoi donc ? Ah ! Il se souvient, il l'a chargée d'une course, de lui acheter une ceinture. Elle va aux Galeries Lafayette, la chère enfant ! Elle est dans le bon chemin. Tiens, elle entre rue Gluck, derrière l'Opéra. Et la voilà qui s'arrête. On dirait qu'elle est entrée dans l'immeuble qui fait le coin de la rue et du boulevard. Les Galeries Lafayette ne sont pas là, mais de l'autre côté du boulevard. Voilà cinq minutes qu'elle est arrêtée. Dix minutes. Est-ce un magasin ? Une course à faire pour elle ? Pourtant, avec sa décision coutumière, elle choisirait plus rapidement. Voilà un quart d'heure que dure cet arrêt, c'est insensé !… Elle repart, enfin ! entre cette fois aux Galeries. Cinq minutes d'immobilité relative, explicables ici. Mais que voulait dire ce quart d'heure de la rue Gluck ? Un essayage ? Bien improbable, elle en aurait parlé. La voilà qui ressort, pas loin. Ah ! Elle a pris le métro. La parcelle suit la ligne noire sur le plan. Pour rentrer, elle doit changer à la Madeleine. C'est bien ce qu'elle fait, elle rentre…

Il releva son buste, passa la main sur ses reins fatigués. La promenade avait duré deux heures dix pendant lesquelles il était resté penché sur le cadre. Un seul point l'irritait : cet arrêt d'un quart d'heure rue Gluck. Une rencontre ? Une personne amie qui l'avait immobilisée ? Pourtant, la halte avait eu lieu à l'intérieur d'un immeuble. Sans doute ne pouvait-on ajouter foi à la largeur des rues, légèrement exagérée sur le plan, mais un crochet significatif vers l'intérieur de quelque chose avait précédé l'arrêt. De cela, en vieux praticien de l'étude des parcelles il était sûr. Cela se passait au coin de la rue Gluck, – ô ironie ! – et du boulevard Haussmann…

Dès que Praslier fut levé pour le service de nuit, il lui confia la surveillance, et sautant dans un taxi se fit conduire rue Gluck. Il voulait en avoir le cœur net. Au rez-de-chaussée de l'immeuble qui faisait coin de la rue, il trouva un bureau de poste.

— C'était donc ça ! fit-il en soupirant de soulagement, elle est tout simplement passée à la poste.

Donnant l'adresse de la rue de Vaugirard ! Au chauffeur, il se laissa aller rasséréné dans le fond du taxi. Mais qu'était-elle allée faire dans ce bureau de poste si éloigné de son quartier ? Un quart d'heure ! Elle était restée un quart d'heure. Une idée se présenta subitement à son esprit : « Chercher des lettres poste restante ! » Parbleu ! Tout devenait clair. Voilà pourquoi elle prétextait toujours des courses à faire du côté de l'Opéra. Voilà pourquoi elle ne recevait jamais chez elle que des imprimés. Elle s'était méfiée du coup d'œil qu'il jetait sur le courrier. En y réfléchissant, avec cette manie de s'écrire qu'ont les femmes, il était inadmissible qu'elle n'ait pas de temps à autre une lettre d'une amie. Ce courrier toujours anodin, toujours insignifiant qui arrivait rue de Vaugirard était la meilleure preuve qu'elle recevait ailleurs sa correspondance. Comment n'y avait-il pas songé plus tôt ?

Mais prenait-elle ces précautions pour ne pas irriter une susceptibilité dont il n'avait fait que trop montre, ou parce qu'elle avait réellement quelque chose à cacher ?… De toute façon, il ne fallait pas donner l'éveil par des questions précises.

Il entra dans le petit salon, dissimulant son trouble, avec une aisance qui le surprit. Le mal avait fait des progrès. Naguère encore, il n'aurait pu jouer ainsi la comédie vis-à-vis

de Cécile. Maintenant, la confiance était déjà entamée, la ruse devenait naturelle.

— Bonne journée ? demanda-t-il.

— J'ai pensé à toi, dit-elle gaiement en posant son fume-cigarette. Je suis allée aux Galeries Lafayette pour t'acheter une ceinture comme tu me l'avais demandé.

— Comme c'est gentil ! s'écria-t-il en feignant la surprise.

Il se pencha sur elle, par habitude, comme pour l'embrasser, mais il se retint. Il défit le paquet, essaya la ceinture : elle était trop courte.

— Un homme de mon âge, remarqua-t-il, commence à s'épaissir. Ce sont les longues ceintures qui lui conviennent, et non pas une petite courroie pour gigolo à ventre-plat.

— Je ne savais pas qu'il y avait plusieurs tailles, fit Cécile attristée, c'est la première fois que j'achète une ceinture d'homme. J'irai la changer demain.

Elle se mit à parler des tableaux modernes qu'elle avait vus rue La Boétie. Il l'écoutait avec attention, tout en simulant la distraction pour ne pas donner l'éveil. Les incidents de l'après-midi défilèrent à nouveau, contés par la voix même de celle qui les avait vécus.

— Il y avait un de ces embouteillages sur la place Saint-Augustin !

« On me raconte tout, mais on ne me parle pas de la poste restante », pensait-il. Cette idée l'occupa toute la soirée, et le tint éveillé une bonne part de la nuit. Au matin, il avait dressé un plan machiavélique : il se présenterait au

bureau de la rue Gluck, demanderait à la poste restante des lettres à son nom et, à l'hésitation de l'employé passant en revue les lettres, saurait si du courrier attendait là Cécile.

Il prit place dans la queue des gens qui attendaient devant le guichet. Quand son tour vint, une peur horrible d'apprendre la vérité le paralysa soudainement.

— Avez-vous des lettres à mon nom ? s'entendit-il proférer d'une voix qu'il n'aurait pas cru être la sienne.

— Quel nom ? demanda l'employé en levant la tête.

C'était une tête morne, aux cheveux crasseux. Il lui manquait la moitié d'une oreille. Une cravate en ficelle, remontant dans l'entrebâillement d'un sweater gris maculé d'encre, complétait le portrait. Desmaisons ne put se résoudre à entendre tomber de cette bouche l'arrêt qui condamnerait Cécile. Ce fut plus fort que lui, il répondit :

— Praslier.

— Pièces d'identité ? grogna l'autre.

Il n'en avait naturellement pas, et fut congédié par un :

— Alors, je ne peux rien vous remettre.

Délivré de la vision de cette tête qui l'avait paralysé, un regret brusque lui fit jeter :

— Et au nom de Desmaisons ?

Mais il avait parlé si bas que l'employé n'entendit pas, et le client suivant s'était déjà emparé du guichet.

Il se retrouva sur le trottoir, furieux de son échec, et de la situation dans laquelle il s'était mis. Était-ce là une

conduite digne d'un homme de son âge ? Courir les guichets de la poste quand il avait à exercer d'importantes surveillances !… Il se comportait, comme un gamin. Et qu'il s'agît d'aller au restaurant ou de retirer des lettres, il se montrait décidément incapable de mener à bien quoi que ce fût… Fait pour observer, pour savoir, mais inapte à l'action… La passion le paralysait.

Et ce qui l'irritait le plus était l'importance que ces soucis sentimentaux prenaient malgré lui dans sa vie, en disproportion si exagérée avec la pauvre valeur qu'il était disposé à leur reconnaître ! Après avoir si souvent haussé les épaules de pitié devant toutes ces histoires d'amour et d'adultère, qui remplissent romans et théâtres de leur vide et de leur insignifiance, voilà qu'à son tour il s'était laissé empoigner par des sottises de ce genre au point d'en perdre la raison ! Dans le métro qui l'emportait, il eut un accès de rage contre les femmes environnantes. Jeunes ou vieilles, il les trouvait toutes odieuses, bêtes, trompeuses, envahissantes, prétentieuses, greffées comme des cancers sur la sexualité masculine, ramenant toutes les intelligences au niveau de leur stupidité animale… Voilà, c'était à cela qu'elle l'avait ravalé… Et en ce moment, songeait-il encore, que fait-elle pendant que je ne la surveille pas ?… Il avait presque hâte de se retrouver au bureau pour pouvoir suivre encore la parcelle.

— Cela ne peut pas durer, se dit-il dans un accès de lucidité, ce soir je lui dis tout.

Il ne dit rien. Dès qu'il se trouva en présence de Cécile, il retrouva son personnage et fut comme les autres jours. On apporta une lettre au courrier pour madame. Il observa ses gestes, en faisant semblant de manger son potage. Le naturel

avec lequel il la vit décacheter l'enveloppe, lui fit mal : « Elle joue bien son rôle, mieux que moi », pensa-t-il.

— La vie que je te fais mener en ce moment n'est pas, bien drôle, ma chérie, commença-t-il d'un ton doucereux au bout d'un moment. Dès que nos travaux en cours seront terminés, je demanderai au patron un mois de congé, et nous irons ensemble quelque part.

À son ordinaire, Cécile protesta qu'elle ne voulait en rien le détourner de ses recherches, le voir modifier ses plans à cause d'elle.

« Parbleu Madame a des compensations », pensa-t-il. « Nous saurons bien ».

Et chaque après-midi, le visage toujours plus sombre, il restait penché sur le cadre Z.

VI

Il n'eut plus très longtemps à attendre. Un jour, entre quatre heures et cinq heures et demie, la parcelle Z resta immobile dans une maison de la rue Daru.

Il avait d'abord été intrigué de la voir prendre le chemin du parc Monceau où, à sa connaissance, rien ne l'appelait. Puis, durant les premières minutes de l'arrêt, s'était interrogé, comme à l'ordinaire, sur les motifs de cette halte. Un autre bureau de poste ? À mesure que le temps d'arrêt se prolongeait, il devenait plus nerveux, plus agité.

— Qu'est-ce qu'elle fiche ? Mon Dieu, que peut-elle faire ? répétait-il à voix haute, frappant du doigt le bord nickelé du cadre, comme on fait d'un baromètre dont on veut ramener l'aiguille sur le beau.

La parcelle, bien rivée au bord de la rue, ne bougeait pas. Était-elle allée voir son médecin ? Ces derniers temps, elle s'était un peu plainte de ne pouvoir respirer aussi aisément que d'habitude. Il ignorait où habitait ce médecin et, à cette occasion, constata que, dans son inconscient égoïsme, il ne s'était jamais soucié des détails matériels la vie de sa femme… Ou encore, une attente chez le dentiste ?… Au bout d'une heure et demi, il songea à un concert ou à un cinéma. Elle lui avait confié qu'elle allait parfois au cinéma dans l'après-midi. Mais pourquoi si loin de chez elle ? La parcelle se remit en marche. Il repéra avec soin l'endroit de l'arrêt : côté sud de la rue Daru, à trente mètres de la rue de Courcelles. Saisissant son chapeau, il se

précipita sur le quai pour arrêter un taxi. Il commençait à prendre l'habitude de ce genre de poursuite à retard.

— Rue Daru, jeta-t-il au chauffeur, à l'angle de la rue de Courcelles.

Quand le taxi s'arrêta, son agitation était telle qu'il dut s'y prendre à trois reprises pour payer le chauffeur. Avant d'entrer dans la rue, il mit ses lunettes. « Cinéma ou concert ? » disait en lui la voix de l'espérance. Du premier coup d'œil, prenant la rue d'enfilade, il constata qu'aucune enseigne de cinéma ne dépassait l'alignement des façades. Ce fut un premier choc.

Comptant ses pas, il calcula la distance de trente mètres et, se trouvant devant un immeuble à six étages portant le n° 41, murmura : Si c'est ici, ça y est. » Dix mètres plus loin, il y avait une boutique de teinturier. Cécile était-elle entrée chez le teinturier ? Mais on ne reste pas deux heures chez un fournisseur. Il recompta ses pas. Il ne pouvait y avoir d'erreur, il s'agissait bien de la maison portant le n° 41.

Il traversa la rue pour considérer l'ensemble de la façade. Aucune enseigne de dentiste, de fournisseur, rien, des appartements bourgeois. Des lettres poste restante, un séjour d'une heure et demie dans une maison inconnue, le doute n'était plus possible.

Que faire ? Planté sur le trottoir, il fut bousculé par deux ou trois passants. Machinalement, il se remit en marche. Que faire ? Tout quitter, sans explications ? Ou provoquer une scène ? Mais s'il posait des questions, ne lui répondrait-on pas par un mensonge, par des mensonges ?

Il faillit se faire écraser en traversant le boulevard de Courcelles et, se retrouvant au parc Monceau, se crut un

instant à la campagne. Tout, autour de lui, semblait appartenir à un monde étrange. Enfin il arrêta une ligne de conduite : il rentrerait, ne poserait aucune question ; en racontant sa journée, elle parlerait peut-être de sa visite rue Daru ; c'était le dernier espoir.

L'attitude de Cécile lui sembla légèrement différente de son attitude ordinaire, mais peut-être s'abusait-il ? Il n'avait guère l'habitude des observations psychologiques et se méfiait de lui-même. Les observations scientifiques, hélas ! lui étaient plus familières et lui donnaient d'autres certitudes.

Cécile se plaignit d'une légère douleur dans la poitrine. Il lui tendit la perche et parla d'aller voir le médecin.

— Oh ! Ce n'est pas à ce point-là, répondit-elle. Je vais prendre mes gouttes.

Quand il la vit presser des doigts le capuchon de caoutchouc, en même temps qu'un léger mouvement de sa lèvre trahissait le décompte muet des gouttes, un mouvement de tendresse le porta vers ce profil appliqué sagement à sa tâche. Mais le souvenir de la sinistre façade l'immobilisa sur place. Cécile s'allongea sur le divan.

— C'est la première fois que je te vois un peu patraque, observa-t-il.

— Je t'en demande pardon. C'est un moment à passer. J'ai fait trop de courses à droite et à gauche cet après-midi…

Il resta muet, attendant les explications. Mais elle ne dit rien de plus. Repris d'un seul coup par l'angoisse, il se laissa tomber dans un fauteuil et déploya un journal entre elle et lui.

— Voilà une atmosphère bien conjugale, observa-t-elle au bout de quelque temps de silence, d'une voix doucement ironique.

— Celle qui nous convient, après tout.

— Je ne te le reproche pas, reprit-elle. C'est de ma faute, je me sens moins à mon aise, mais cela va passer.

Dans l'ambiance pénible de cette soirée, son malaise physique ne se dissipait pas. Il faisait la tête, c'était certain. N'y tenant plus, elle dit :

— Je respire si mal que je ne peux pas soutenir une conversation. Je vais aller me coucher. Ce sont des vertiges d'estomac. Demain, tout ira bien.

Passant près de lui, elle ajouta :

— Tu ne m'en veux pas de ne pas savoir te distraire ?

Ah ! oui, elle s'entendait à le distraire ! Il se raidit pour répondre :

— Non, il faut te soigner d'abord.

Elle continua son chemin, lentement, comme à regret vers la porte du salon. Elle allait sortir sans avoir parlé, sans avoir fourni l'explication souhaitée. Sa main était déjà sur la poignée.

— Cécile ! appela-t-il.

Elle se retourna. La lampe basse éclairait durement par en dessous son visage auquel les traits tirés donnaient cette expression de lassitude qu'il avait si souvent contemplée avec amour à deux doigts de son propre visage. L'autre,

aussi, devait l'avoir vue ainsi… Cette pensée arrêta net l'explication qu'il allait provoquer. Il dit au hasard :

— Veux-tu que je t'aide en quelque chose ?

Elle eut un geste de dénégation et quitta la pièce. Machinalement, il reprit son journal pour s'abriter. L'expérience était faite : elle n'avait rien dit. « Qu'elle porte donc ce secret, et s'il lui pèse sur la poitrine, tant pis ! » pensa-t-il.

Elle dormait encore quand il partit le lendemain matin pour le laboratoire, où il se livra machinalement aux observations imposées par la routine ordinaire. Il avait la tête lourde, l'esprit fatigué, le cœur accablé… Il parcourait les relevés nocturnes, rédigés par Praslier dont le travail se poursuivait ponctuellement selon les instructions données, quand, soudain, il sursauta. Son œil avait rencontré les mots : rue Daru. Il se frotta les paupières, assura ses lunettes, reprit la lecture en rassemblait ses esprits. Il s'agissait de la parcelle X : de onze heures du soir à une heure du matin » elle s'était arrêtée rue Daru, avant de repartir boulevard Jourdan, près de la porte de Versailles (trajet en automobile, précisait la note). La coïncidence était pour le moins curieuse. Le relevé de Praslier n'était pas très précis, il avait noté la rue sans spécifier l'emplacement. Le temps de l'arrêt, de onze heures du soir à une heure, pouvait donner à supposer qu'il s'agissait d'une halte dans un des cafés de la rue.

Le coup de fouet de la surprise passé, Desmaisons se prit à réfléchir. Ne se trouvait-il en présence que d'une simple coïncidence ? De cet X il ne savait rien, si ce n'est, d'après les déclarations de Blandin, qu'il appartenait à

l'entourage du personnel et qu'on avait pu le suspecter du vol. Ce pouvait être ou avoir été un des employés du laboratoire, et Cécile pouvait l'avoir connu durant les trois mois où elle avait travaillé chez le patron. Toutes les intrigues qui s'étaient nouées entre membres du personnel, toutes les histoires de dactylos qui alimentaient les racontars de la maison depuis vingt ans, revinrent à son esprit. Il réentendait les plaisanteries échangées dans les couloirs, revoyait les gestes, les regards surpris malgré lui. Toute cette triste et misérable fange, dans laquelle s'ébattent les pauvres échantillons humains prisonniers d'un labeur entre quatre murs, semblait refluer sur lui pour l'ensevelir. Pourquoi Cécile eût-elle été différente des autres ?

Il fit effort pour s'arracher à ces pensées, une idée lui vint. Il en supputa les chances de réussite. À la réflexion, rien ne devait s'opposer à sa réalisation : on pouvait placer dans un seul et même cadre la parcelle X et celle de Cécile pour observer leurs déplacements conjugués.

Aussitôt, avec les précautions d'usage, il alla prélever la parcelle Z dans son cadre et l'introduisit dans la lame liquide où X sommeillait encore près de la porte de Versailles. Très soigneusement, il régla les divers appareils magnétiques et thermiques, puis, par goût de l'ordre, posa les deux écriteaux X et Z sur le cadre commun. Ainsi Praslier ne serait pas surpris de trouver là deux parcelles. Restait à situer Z au 262 de la rue de Vaugirard où Cécile devait encore se trouver. Pour s'en assurer, il prit soin de lui téléphoner. D'avoir perfectionné son piège lui communiquait un calme singulier.

— Comment va-t-on ce matin ? demanda-t-il affectueusement. Je suis parti plus tôt que d'habitude, et n'ai pas voulu t'éveiller.

Cécile assura qu'elle allait mieux.

— Je voulais encore te dire, continua-t-il ; je dois surveiller une expérience importante, et je ne pourrai probablement pas rentrer avant la nuit.

Elle hésita avant de répondre :

— Tu sais que je ne veux pas me plaindre et te gêner, pourtant j'aurais bien aimé te voir.

— Ce soir, fit-il, ce soir. Repose-toi bien.

Il raccrocha, et sûr désormais qu'elle était chez elle, amena la parcelle à l'endroit voulu. Il ne lui restait plus maintenant qu'à attendre.

Les heures furent longues et les songeries devant le cadre particulièrement pénibles. Dans la matinée, Z fit deux courses dans le quartier. « Elle n'est donc pas si malade que ça », pensa-t-il. Il l'évoqua chez les fournisseurs, faisant honnêtement son marché. Une certaine douceur venait amollir sa rancœur. Peut-être s'était-il trompé.

Vers trois heures, l'autre parcelle, la parcelle X, s'ébranla dans le cadre. X circulait en automobile. Après un tour au bois de Boulogne, il s'arrêta un instant près de l'Étoile. « Monsieur a la vie facile », grogna Desmaisons. Il commença à pâlir quand il vit la parcelle prendre le chemin du parc Monceau. Elle s'engagea rue Daru, s'arrêta sur le côté droit à la hauteur qui correspondait au n° 41. Dès cet instant, il ne douta plus. Il évoqua l'immeuble, la façade qu'il avait contemplée la veille. Avait-il encore besoin d'une confirmation ?

À quatre heure dix, – il nota l'heure par habitude, – Cécile quitta la rue de Vaugirard, alla prendre le métro à

Falguière. « On fait quand même des économies, même quand on va retrouver son amant », ironisa-t-il pour se donner le change à lui-même. Irait-elle ou n'irait-elle pas ? Il se penchait sur le cadre comme fait l'amateur sur les billes de ces jeux de hasard qu'on trouve, dans les bars. Mais ici l'appareil était plus savant, et la torture plus raffinée.

À ce moment, Praslier qui s'éveillait vint le rejoindre dans la salle des cadres. Ce contretemps le fit grimacer, mais il se maîtrisa.

— Du nouveau ? demanda Praslier.

— J'étudie une nouvelle parcelle, la parcelle Z, dans ses rapports avec X.

— Deux parcelles dans le même cadre ? fit Praslier. Ça c'est nouveau. Et ça peut marcher ?

— Laissez-moi faire, fit-il sèchement en écartant Praslier qui voulait s'approcher.

Il attendait suivant des yeux le trajet de la parcelle Z. Le métro l'emportait vers Pigalle. Là, Z s'arrêta pour le changement de ligne. Si elle prend à droite, vers Jean-Jaurès, pensa-t-il, je suis sauvé ; si elle prend la direction de Villiers, tout est consommé. Étrange chose qu'un destin ! Il se lit dans les lignes du métro bien plus que dans les étoiles… Z prit la direction de Villiers. Desmaisons ruisselait de sueur, il s'épongea. Que faire ? Rien, attendre ; attendre toujours, et regarder… Cécile descendit à Courcelles, marcha vers la rue Daru. À l'instant où elle rejoignit la parcelle X, il ne put réprimer un cri.

— Qu'y a-t-il ? demanda Praslier en se rapprochant.

Hébété, Desmaisons contemplait le cadre, ne songeant plus à écarter le collaborateur indiscret.

— Ah ! Ça c'est rigolo, fit Praslier. Pour une rencontre, c'est une rencontre ! Vous avez eu du nez. Z et X se connaissent, et se connaissent bien.

Il alla chercher une grosse loupe et se mit à observer les parcelles.

— Aussi jointives que possible ! Mon cher, continua Praslier. Je parie qu'il s'agit d'un homme et d'une femme, qu'ils sont dans les bras l'un de l'autre ! Ma foi, c'est la première fois que j'assiste en spectateur à une scène de ce genre, et dans de pareilles conditions. Je me demandais, à en juger par ses évolutions, quel était le sexe de cet X, maintenant mon opinion est faite. Votre Z me fixe sans erreur possible. Cinq à sept, l'heure classique du rendez-vous. Tout y est. Dites donc, mon vieux, c'est bien dommage que vous ne puissiez pas compléter votre truc par la télévision, nous nous amuserions un peu…

— La télévision, fit Desmaisons d'une voix caverneuse.

— Qu'est-ce que vous avez ? demanda Praslier en se retournant. Ça vous émeut cette rencontre ? Que voulez-vous ? Les agents secrets sont des hommes ou des femmes comme les autres. Ils font l'amour aussi. Peut-être même est-ce chez eux obligation professionnelle. Et ils ne se quittent pas, continua-t-il en reprenant sa loupe. Voilà déjà un bon quart d'heure que ça dure.

— Assez ! jeta brusquement Desmaisons arrachant la loupe des mains.

— Qu'est-ce qui vous prend ? fit Praslier. Un accès de pudibonderie ? Vous savez, pour ce qu'on voit : deux petits points noirs qui se touchent. Ça ne vaut pas les photos de *Paris-Magazine !* C'est ce qu'on imagine qui est le plus drôle…

— Taisez-vous, rugit Desmaisons. Espèce d'imbécile, vous ne comprenez donc pas ? C'est ma femme ! Ma femme !

Praslier resta bouche bée, une bonne minute avant de comprendre.

— Ah ! Alors ! finit-il par proférer. Écoutez, je ne voulais pas…

De grosses larmes coulaient sur les joues de Desmaisons qui ne cherchait pas à les dissimuler.

— Mon vieux, ce sont des choses de toujours, commença maladroitement Praslier. Enfin, on ne sait jamais… Ne croyez-vous pas qu'en mettant deux parcelles dans le même cadre, elles peuvent s'attirer l'une l'autre ?… Par capillarité, que sais-je ?

— Elles n'ont pas besoin de la capillarité pour s'attirer, fit la voix brisée de Desmaisons.

Et, repris malgré tout par l'habitude, il ajouta pour réfuter cette suprême hypothèse :

— Si elles s'attiraient par capillarité elles ne se seraient pas rencontrées au point même où, précisément, elles se rendent quand elles sont chacune dans leur cadre.

D'une voix sourde de ressentiment métaphysique, il dit encore :

— Ce n'est pas parce qu'elles sont dans le même cadre qu'elles s'attirent, mais bien parce, qu'elles sont dans le même monde…

Sous le coup, il restait dans une immobilité de statue, dressé au milieu de la pièce. Praslier n'osait plus le regarder, ne savait que faire.

— C'est un truc trop dangereux que vous avez imaginé là, finit-il par dire. Je vais la remettre seule dans son cadre, celui de votre bureau, Hein ? Qu'en pensez-vous ?

Desmaisons, sans l'entendre, se dirigea vers la porte et sortit.

VII

Il marcha quelque temps le long des quais, un goût de nausée dans la bouche, la tête envahie d'images de Cécile dévêtue, serrée dans d'autres bras, riant avec un autre, prononçant les mêmes mots, toutes visions torturantes qu'il subissait comme dans un cauchemar. Lui, il restait seul, soustrait au monde, seul avec d'atroces souvenirs. Il descendit le long de la berge, continua son chemin sur des pavés anguleux et regarda l'eau du fleuve qui coulait devant lui comme un miroir qui ne reflétait rien et eût apporté une compagnie apaisante, attirante, prometteuse de repos.

Machinalement, il se laissa aller par lassitude sur un petit mur de pierre, enleva ses lunettes, épongea son front. Il voulut faire effort pour prendre une décision. Où aller ? Rien ne le sollicitait. Tout lui faisait horreur dans les endroits familiers. Il ne restait rien. Deux clochards passèrent lentement devant lui, il les suivit des yeux. Non loin, l'un des hommes tira de la poche de son manteau une bouteille de vin et but un coup. L'autre attendit, puis ils repartirent.

— « Qu'est-ce que je peux faire ? » murmura-t-il. La pierre sur laquelle il était assis était fraîche et lui gelait les fesses. Il enleva son veston, le plia et s'assit sur ce coussin. Mais un petit vent du soir qui soufflait le fit bientôt frissonner et l'obligea à se revêtir. Il se remit en marche, buta sur un pavé, retrouva son équilibre sans un mot pour protester contre l'hostilité des choses. Un escalier s'offrait, il monta, déboucha en face d'une station terminus d'autobus. Il prit place dans une des voitures, attendit. L'autobus ne partant

pas, il redescendit. Ses idées se cristallisaient maintenant autour de cette pensée : « Être au monde est une destinée vraiment étrange. »

Il poursuivait son chemin au hasard. Des bribes de phrases accompagnaient maintenant le rythme régulier de sa marche : Quand les choses avaient-elles commencé ?… Toujours, cela a toujours existé, dès le début, avant moi… J'ai été le pauvre imbécile, celui qui épouse… Du reste, à mon âge… Elle aurait pu me le dire, pourtant… Je ne devrais pas y attacher tant d'importance. D'elle, cependant, je ne me serais pas attendu à ça… Quelle force de dissimulation chez ces êtres frêles… Évidemment, c'est ma faute aussi… Pourquoi ai-je voulu savoir ? Mais doit-on regretter de savoir… ? La vérité est toujours bonne. Elle a toujours raison… Tout de même, le monde est bien dur…

Une femme s'approcha de lui, il la repoussa avec un geste d'horreur et continua à déambuler. Il regarda l'heure à sa montre et fut surpris de voir qu'il n'était encore que six heures et quart. Il s'en était passé des choses en une heure ! Tout son monde intérieur s'était écroulé, il n'en restait plus que des ruines. Il avait l'impression de marcher au milieu d'un tremblement de terre. Il s'arrêta, dit à voix haute : « Je ne rentrerai pas. »

Deux passant s'étant retournés, il se ressaisit et, boutonnant son veston, prit un pas plus rapide. Le contraste le surprit entre la rapidité de son allure et l'absence de but de sa course. Mais il continua à marcher bon train, trouvant un semblant d'apaisement dans cet exercice physique qui le faisait un peu haleter. Une légère souffrance corporelle était préférable à cette sensation d'angoisse, à ce vide qui l'habitait. Il suivait les courants de la foule, adoptant aux

carrefours la direction prise par ses plus proches voisins. Sans trop chercher à préciser la nature du spectacle, il voyait défiler à droite, à gauche, comme un cheval mal protégé par ses œillères, des façades, des piétons, des voitures. Tout cela remuait. Il participait à cette agitation. C'était, pour l'instant, sa seule tâche. Plus tard, il serait temps de voir. Son chemin passa dans une espèce de hall plein de vitrines lumineuses : c'était un des anciens passages voisins des grands boulevards. Il s'entendit interpeller :

— Desmaisons !

Il sursauta, reconnut vaguement un visage de camarade, sans pouvoir y mettre un nom, et machinalement s'écria :

— Ah ! Par exemple ! En serrant la main qu'on lui tendait.

— Je vois que vous avez l'air horriblement pressé. Excusez-moi : Êtes-vous toujours chez Blandin ?

— Toujours, toujours, fit-il, sans arriver à retrouver le nom de son interlocuteur.

Il devait l'avoir rencontré trois ou quatre ans plus tôt, mais dans quelles circonstances ?

— Passez-moi un coup de téléphone, continua-t-il à tout hasard, vous trouverez mon numéro dans l'annuaire. Et, tendant à nouveau la main, il se remit en marche.

Pourtant, il allait moins vite. Une question nouvelle le préoccupait. « Qui ça peut-il être ? Je l'ai certainement déjà vu, mais où ? » Il fallait trouver la solution de cette petite énigme. Le groupe de gens qui le précédait entrant dans un café il fit instinctivement comme eux, mais s'arrêta au bar. Pour se donner le loisir de réfléchir, il commanda un café.

— C'est tout de même extraordinaire de ne pouvoir mettre un nom sur…, fit-il à mi-voix.

— Monsieur désire ? demanda le garçon.

— Rien, rien, dit-il gêné.

Il paya, sortit, mais son pas se ralentissait. Brusquement, il s'arrêta : il avait trouvé. C'était un ancien camarade de l'école de physique et chimie, expert devant les tribunaux, qui était venu, deux ans auparavant, lui demander une analyse pour une affaire criminelle. Le nom lui échappait encore, mais le personnage était situé. Un nom qui commençait par un P ou un R. Satisfait de ce succès, il regarda l'heure, constata avec étonnement qu'il n'était pas encore sept heures. Il ne voulut pas le croire, mais une horloge pneumatique le lui confirma. « Comme le temps passe ! » murmura-t-il. C'était exactement le contraire de ce qu'il voulait dire, mais il se comprenait. Un temps infini semblait s'être écoulé depuis sa sortie du laboratoire. À ce moment, son regard tomba sut une vitrine de fleuriste où s'alignaient, dans leurs petits pots, toutes les variétés de plantes grasses. Il sursauta ; il s'était cru chez lui ! Devant la décoration du vestibule. Dieu merci ! Il était dans la rue. « Sept heures, je ne veux pas rentrer », dit-il.

Il regarda autour de lui pour situer l'endroit où il se trouvait : non loin de la place Clichy. La foule de la sortie des bureaux donnait à la rue une animation particulière. Il était difficile de méditer au milieu de cette agitation. Il entra délibérément dans un petit café, demanda un bock et machinalement ajouta :

— De quoi écrire.

« C'est cela, je vais lui écrire, pensa-t-il, pour lui expliquer que je ne rentrerai pas, et pourquoi je ne rentrerai plus. » Il ouvrit le buvard, essaya la plume sur le bord d'une feuille. Le papier était jaune, pelucheux. Il l'observa par transparence, et dans la glace qui lui faisait face entrevit du même coup sa silhouette. Pour se mieux voir, il remit ses lunettes, et, se reconnaissant, fut comme inondé par une bienfaisante douche intérieure. Il était là, c'était bien lui. Il se retrouvait, ayant encaissé le coup, après une absence qui avait duré deux heures, mais vivant et maître de ses facultés. Il croisa lentement les bras, vérifia que l'image lui obéissait, et, satisfait, ferma les yeux pour mieux réfléchir… Désormais, toute l'aventure de Cécile avait cessé d'appartenir au présent. Tout cela était relégué dans le passé, un passé lointain même, et se pouvait considérer avec plus de calme. Elle l'avait trompé : affaire entendue, classée, acceptée. Il ne restait, qu'à persévérer dans l'attitude adoptée depuis l'événement. Il ne l'aimait plus. Il pouvait repenser à elle sans souffrir. Repoussant son bock, il commanda une fine à l'eau pour fêter cette convalescence.

« Sept heures et quart ! » fit-il soudain, « je vais aller dîner ». Il se leva, passa dans la rue, levant la main, arrêta un taxi. Le chauffeur attendait l'adresse. Ne sachant que dire, il fit :

— Rue de Vaugirard.

Et, avant de s'en être clairement rendu compte, il se trouva rentré presque à l'heure habituelle.

Quand il fut en face de Cécile, un léger tic lui crispa le visage, mais ce fut très fugitif, et il put, d'un ton assez naturel, lancer son « bonsoir » ordinaire. Elle lisait sous la grande lampe rapprochée du divan. Elle renversa la tête,

pour lui tendre son front comme à l'ordinaire, mais il passa sans s'incliner et fut droit se laver les mains. Surprise, elle resta immobile, s'abstenant d'aller lui tendre la serviette. En dépit de ce bouleversement de leurs habitudes, il revint au salon, assez dégagé d'allure, mais son affectation d'indifférence était trop visible. Elle décida de ne pas l'aborder de front pour laisser à ses soucis le temps de se dissiper. Une conversation banale, entrecoupée d'assez longs silences, s'établit entre eux. La présence de la bonne pendant le dîner facilita un peu les choses.

Quand la table fut desservie, inquiète de le voir continuer à faire la tête. Cécile se coula doucement vers lui pour demander :

— Bernard, qu'as-tu ce soir ?

— Non, dit-il d'un ton sec, je t'en prie…

— Quoi ? fit-elle heurtée.

— Rien. Je n'aime pas la comédie.

— Moi non plus, rétorqua-t-elle. Et parce que je ne l'aime pas, je voudrais mettre fin à ce ton de ce soir entre nous. Depuis que tu es rentré…

— Depuis que je suis rentré ?… reprit-il ironiquement.

— Il me semble que tu n'es pas comme d'habitude. Est-ce que tu voudrais me faire une scène ?

— Grands Dieux, non ! dit-il vivement. Et ne parle pas comme ça tout le temps de moi, ça m'agace. On dirait que tu n'as qu'une chose à faire : m'observer, m'épier.

Jamais encore il ne lui avait parlé sur ce ton. Elle ouvrit de grands yeux, porta la main à sa poitrine, se laissa aller dans le fond du fauteuil.

Durant le silence, il prit le livre ouvert sous la lampe. Par un curieux dédoublement, il comprenait très bien ce qu'il lisait, s'y intéressait.

Enfin, elle dit :

— Bernard, quand tu as téléphoné ce matin, je voulais précisément te dire…

« L'aveu » pensa-t-il. Il l'interrompit :

— Non, c'est inutile.

— Mais tu ne sais pas ce que je veux te dire ? remarqua-t-elle timidement.

— De toute façon, je préfère qu'on me laisse tranquille. J'ai déjà assez de soucis comme ça.

— Comme tu voudras, reprit-elle vexée. Puis brusquement une pensée lui vint : Bernard, est-ce que tu croirais ?…

— Je ne crois rien, tu entends, rien, rien.

Il était manifestement intraitable. Elle soupira, se leva pour préparer sa drogue. Elle tremblait. Le compte-gouttes fit résonner le bord du verre.

— Souffrante ? demanda-t-il avec une indifférence calculée.

— Ça n'a pas d'importance, fit-elle sans répondre et en haussant pauvrement les épaules. Je vais aller me coucher annonça-t-elle.

Il soupira quand il fut seul. Il ne s'en était pas trop mal tiré, la chose était moins difficile qu'il ne l'eût cru. Il suffisait d'empêcher que, cédant à ce besoin féminin de confession, elle se laissât aller à l'aveu. Ce ton artificiel entre eux était évidemment un peu pénible, mais on devait pouvoir s'y faire à la longue.

Elle avait laissé son mouchoir, chiffonné dans le fond du fauteuil. Il restait là, seule trace de sa présence, comme une petite chose chaste et perdue. Dans le silence de la pièce, des images douloureuses revinrent assaillir Desmaisons. Chaque froissement du mouchoir semblait répondre à un froissement de son âme. La même main les avait étreints, et ils restaient seuls, meurtris, face à face. Il essaya de se raisonner. En quoi l'événement l'avait-il modifié, lui ? Il savait, c'était la seule différence… N'avait été détruite qu'une construction arbitraire et fausse : il avait cru qu'il pouvait aimer, faire place à une femme dans sa vie. Quelle folie d'attendre son bonheur d'un autre être, d'attendre même le bonheur ! Il fallait se replier sur soi-même, redevenir celui qui avait été : un homme fort et seul.

Du regard, il parcourait la pièce. Tout lui faisait horreur maintenant dans cette maison, où elle avait tout marqué de son passage. Il eût aimé retrouver son vieil appartement d'autrefois, avec ses meubles bêtes et laids qui n'accrochaient pas le regard. Il se leva pour aller jeter le mouchoir derrière le divan et ne plus le voir.

Le plus difficile restait encore à faire : il lui fallait regagner la chambre, et la retrouver, elle. Elle devait estimer

que rien n'était changé, qu'elle était là chez elle, comme avant. Il faudrait lui faire comprendre rapidement que toute confiance étant morte, elle n'était plus pour lui qu'une bulle de verre brisée, un petit tas de poussière.

Vers minuit, il quitta le salon pour passer dans la pièce voisine. La lampe, sur la table de chevet, brûlait encore. Les yeux fermés, Cécile semblait dormir. Il s'allongeait avec précaution quand elle ouvrit les yeux et demanda abruptement :

— Bernard, est-ce que tu m'aimes ?

Il se tourna légèrement vers elle. Les cheveux étaient épandus sur l'oreiller autour de son visage. Le bras nu sur le drap se creusait d'ombre à la saignée du coude. Du mélange des chairs et des lingeries se dégageait un parfum de souvenir et de tentation.

D'une voix ferme, il répondit :

— Non.

Elle eut un faible sursaut, porta la main à son cœur, et répéta dans son trouble :

— Tu ne m'aimes plus ?

Cette insistance l'irrita. Ainsi, non contente de l'avoir trompé, elle exigeait encore de lui des protestations de tendresse. C'était un comble ! Il dit durement, éteignant la lumière :

— J'ai dit non. Laisse-moi dormir.

Dans l'ombre, il la sentit secouée de quelques sanglots qu'elle faisait effort pour réprimer. Il se raidit contre tout

attendrissement et s'appliqua à rester immobile, à imiter la respiration lente et régulière du dormeur. Bientôt, à côté de lui, ce fût le silence. Durant une heure il s'efforça de trouver le sommeil sans y parvenir. Elle, parbleu ! La comédie jouée, pouvait dormir à l'aise ! À la longue, ce calme l'irrita. Brusquement, il alluma, se tourna vers elle. Son visage, aux yeux grands ouverts était parfaitement immobile, figé dans une absence d'expression qui lui fit peur.

— Cécile ! appela-t-il.

Elle ne bougea pas. Il se pencha, la prit par les épaules.

— Cécile ! cria-t-il encore.

Il crut à une syncope, courut au téléphone pour appeler un médecin. Elle était morte.

VIII

Trois jours durant il fut absorbé par les démarches et les formalités. Les deux coups successivement reçus le laissaient dans un état d'hébétude qui lui interdisait toute pensée suivie. Dans ses habits de veuf, il suivit le cercueil, comme un automate, jusqu'au cimetière Montparnasse. Au soir, il se retrouva seul dans l'appartement de la rue de Vaugirard. « Revenu au point de départ », murmura-t-il en se laissant tomber dans un fauteuil. On sonna. Il avait renvoyé la bonne et se garda d'aller ouvrir. Il voulut rester seul dans l'ombre naissante, désireux de rassembler un peu ses esprits, de comprendre ce qui était arrivé.

Deux fois de suite elle était morte pour lui : une première fois dans son cœur, une seconde fois sans espoir possible de résurrection. La première mort apaisait un peu le désespoir où l'eût jeté la seconde. Quand des larmes venaient malgré lui à ses yeux, il lui suffisait de penser aux deux points nous accolés dans le cadre de nickel pour qu'aussitôt son visage et son cœur se durcissent. « C'est à lui qu'elle a appartenu pour la dernière fois, songeait-il, elle n'était plus à moi, et déjà retranchée de ma vie quand elle a disparu ».

D'elle, il ne restait plus qu'un parfum vague qui rodait dans les pièces, et puis ces papiers neufs, ces meubles autour de lui. Pour ne plus les voir, il ferma les yeux jusqu'à la nuit faite. Maintenant, il allait retrouver sa liberté. Finis l'inquiétude torturante que causait la présence d'une femme dans sa vie, cet état d'alerte continuel, ces pincements de la

moelle parce qu'un homme la regardait. Tout cela avait disparu, s'était volatilisé dans le grand éclatement final. Il se retrouvait seul, seul comme un vieillard… L'avait-elle envahi tout de même ! En était-il donc venu au point d'aimer son mal et de la regretter ? Non, c'était impossible.

L'expérience avait manqué, bien manqué. Il fallait reprendre la vie, sa vie d'avant, au point où il l'avait laissée. L'impression désolante de ne plus avoir rien de valable à faire céderait peu à peu à la reprise de ses habitudes passées.

Il se leva, parcourut les pièces de la maison comme il eût fait, étranger, visitant un appartement à louer. Il alluma toutes les lampes pour se rendre compte des changements à faire. Les plantes grasses furent sans tarder jetées dans la boîte aux ordures. Il les avait toujours détestées, il s'en rendait compte maintenant. Les fleurs aussi, qui étaient mortes dans les vases du salon. Le dessus de lit, qu'elle avait choisi, il l'arracha d'un geste brusque et l'envoya dans un coin. La boîte à ouvrages, restée ouverte près de la bergère, fut enfermée dans un placard. Puis, cette besogne lui paraissant stupide, il haussa les épaules et revint s'asseoir au salon.

Croisant les jambes, son regard tomba sur son pantalon noir. Pourquoi porter le deuil d'une femme qui n'était plus la sienne ? N'était-ce pas ridicule ? Il repassa dans la chambre pour mettre son vieux complet rayé. Sur l'étagère du placard étaient rangés les flacons des drogues que prenait Cécile. Il regarda les étiquettes, hocha la tête. Elle avait toujours eu le cœur faible, Blandin le lui avait bien dit. Le cœur faible, et apte à se partager aussi, ce dont on avait oublié de le prévenir… « Est-ce que je la hais, ou est-ce que je la

pleure ? » se demanda-t-il enfin. Il pleura nerveusement sans se sentir soulagé.

Rien de plus obsédant qu'un souvenir qui vous laisse dans un état d'âme incertain. « Cette maison m'est insupportable », fit-il. Heureusement, il lui restait son travail. La besogne familière lui occuperait l'esprit. Il se leva, gagna le vestibule. La chaîne de sûreté pendait le long de la porte. Au souvenir de ses craintes anciennes, il ricana. Ce n'était pas une chaîne qu'il eût fallu. Il lança un coup de pied dans les maillons qui cliquetèrent. Puis, claquant la porte derrière lui il prit le chemin du laboratoire.

Au quai de l'Horloge, Praslier était absent. Il gagna son bureau, pendit sa veste, prit sa blouse. Comme il se retournait, il tressaillit : Praslier avait replacé l'écriteau Z sur le cadre qui avait contenu la parcelle de Cécile. Avec surprise il constata que les lampes de contrôle étaient allumées, signe que les appareils avaient été maintenus en ordre de marche. Il s'approcha du cadre. Du premier coup d'œil il distingua le point noir : la parcelle était immobile dans un coin du cimetière Montparnasse.

Une sensation bizarre l'étreignit. Était-ce la déformation professionnelle, l'émotion de l'homme de laboratoire secoué par la réussite d'une trop belle expérience ? Lui qui avait suivi le convoi funèbre sans une larme, qui avait tenté en vain de s'émouvoir devant les souvenirs laissés par la morte dans l'appartement où elle avait vécu ; quand, en blouse de travail, devant le cadre familier, il retrouva l'humble parcelle rivée sur son coin de cimetière, il lui sembla comprendre pour la première fois que Cécile était morte, définitivement morte. Et la fidélité à la disparue de ces dernières cellules, de cette seule chose d'elle qui fût encore vivante, fit venir à ses

yeux de vraies larmes de pitié et de tendresse. Quel était donc ce mécanisme implacable qui, par-delà la mort, liait cette particule noirâtre à celle qui n'était plus qu'un cadavre ? La morte pouvait reposer là-bas, seule sous la pierre nue, sans fleurs ni couronnes, pauvre fille aux parents inconnus, et que celui qui l'avait suivie jusqu'au lieu de son dernier sommeil reniait de toute sa force ; la parcelle, insensible mais plus attentive que quiconque, avait paisiblement suivi le funèbre cortège et veillait encore, étincelle de vie solitaire, sur la tombe délaissée. Voulait-elle amèrement prouver que nul n'est jamais plus fidèle à soi-même que soi-même ?…

Tout était calme et silencieux dans le laboratoire, une atmosphère de recueillement et de méditation régnait dans la salle des cadres où les faibles lueurs des filaments de contrôle mettaient un éclairage discret de chapelle. Pour la première fois depuis bien des heures, une impression de paix et sérénité s'empara de l'âme de Desmaisons. Là, dans ces pièces, témoins de son travail journalier, il trouvait enfin l'apaisement. Il n'était plus mêlé aux êtres, aux jeux stériles de l'agitation et de la vie. Il se retrouvait observateur impartial, se contentant d'enregistrer loin du bruit, loin de la foule, les allées et venues de ces fous de mortels sans partager leurs fièvres, ni se soucier du sens qu'ils leur prêtaient.

Il approcha un fauteuil du cadre Z comme il eût fait d'une Cécile idéale, de celle qu'il avait cru aimer. Maintenant qu'elle se trouvait réduite à cette dernière touche infime et immobile, vivant encore d'une vie artificielle certes, mais d'une vie qui avait tenu à la Cécile vivante, il lui semblait pouvoir entrer avec elle en plus parfaite communication. Sublimée, cette particule de Cécile, de la Cécile qui n'avait

pas encore péché, se prêtait à une rêverie dépouillée de souvenirs pénibles. Relique pure, presque aussi réduite que le premier germe d'avant la vie d'où s'était épanouie la Cécile qu'il avait aimée, elle subsistait encore au-delà de la mort pour fournir un dernier thème à la méditation funèbre. Méditation qui ne s'attachait plus aux pensées, aux agissements possibles de la créature mêlée au train boueux du monde, mais au mystère de sa seule existence…

Il rêvait, les yeux fixés sur le cadre. Le connaissait-il ce plan de Paris depuis que, durant des jours et des jours, il s'était penché sur lui pour des manipulations presque ininterrompues ! La ville avait pris pour lui un visage, un visage qu'il haïssait, car il avait lu dans ses traits trop de choses cruelles. Mais maintenant, sur ce visage, un seul point le retenait, l'émouvait comme un grain de beauté sur une joue aimée. Un point dont il n'avait plus aucune trahison à attendre, et que la mort clouait pour jamais dans un coin de cimetière.

Il sursauta. Était-ce possible ? Il crut à une hallucination. Il lui semblait avoir vu la parcelle s'agiter. Il se leva, se pencha, manipula les boutons. Non, la parcelle était immobile, ne pouvait plus jamais être qu'immobile… Mais ses yeux se dilatèrent, sa bouche s'ouvrit, et une brusque poussée de sueur lui glaça l'échine : la parcelle, il n'en pouvait douter, se déplaçait…

Lentement, comme accompagnant les pas légers d'un fantôme, le point noir allait parmi les allées, entre les petits rectangles porteurs de croix symboliques qui figuraient les tombes… Qu'était-ce à dire ?

Il passa la main sur ses yeux. « Non, non, protesta-t-il, je ne veux pas, je rêve… » Un tremblement nerveux le

secouait, ses dents claquèrent. « Je rêve dans la nuit, mon imagination se laisse envahir par de vieilles fables… » Il toucha le bord du cadre, la lame de verre. Il était bien éveillé, il n'en pouvait douter : tout autour, les objets étaient réels. Prudemment, la parcelle s'avançait vers la sortie du cimetière et s'engageait sur le boulevard Edgar-Quinet…

Il poussa un cri, mais il se ressaisit. L'aventure incroyable chercha dans son esprit quelque explication pour se rendre acceptable. Cécile n'était-elle pas morte ? Mais ce corps froid qu'il avait touché, cette bière de plomb, ce cercueil solidement vissé, tout cela qu'il avait vu il n'en pouvait douter : Cécile était morte, immobile, rendue à la terre… Et la parcelle se promenait encore sur le plan comme jadis quand elle accompagnait la Cécile vivante. S'était-elle attachée à un spectre, un fantôme ? La mort ne serait-elle pas la fin ? L'agitation se poursuivait-elle encore derrière la paix apparente des cimetières ? Que faisait le fantôme de Cécile, à cette heure, sur la place, devant la gare Montparnasse ? À quel rendez-vous nocturne, morte, se rendait-elle encore ?

Les deux mains crispées sur le bord de la table de verre où glissaient ses doigts trempés de sueur, le cœur battant à grands coups sourds qu'il entendait résonner dans sa tête comme les pas du fantôme, il ne quittait pas des yeux la parcelle vagabonde. Elle descendait la rue de Rennes. Bientôt, il n'en put douter. « Elle vient ici », constata-t-il à voix haute. La terreur l'empêchait de penser. Il se rua à son bureau, ouvrit un tiroir, prit un revolver. Et, durant un instant, il se tint, attentif au moindre craquement, l'arme braquée vers la porte d'entrée. Quelques minutes d'attente l'apaisèrent. « Je suis fou, fit-il en passant la main sur son front, une arme, à quoi bon ? »

Il revint au cadre. La parcelle s'engageait dans la rue Bonaparte. Elle, à cette heure, dans les rues ! Et dans quelle tenue ? La nuit était fraîche. Les morts, les pauvres morts… Ont-ils raison les poètes ? Non, il ne pouvait y croire. Des lueurs de raison lui interdisaient d'accepter le témoignage de ses yeux. La parcelle morte allait à la dérive. Il était victime de coïncidences, se laissait aller à des interprétations fausses… Mais avec une surprenante régularité, le point noir avançait toujours vers le quai de l'Horloge… « C'est vers moi qu'elle vient, qu'a-t-elle donc encore à me dire ?… Je ne veux pas la voir, je ne veux plus la voir », rugit-il. Il reprit son arme, et ses regards allèrent du cadre à la porte. Il s'attendait à la voir s'ouvrir sous une poussée mystérieuse. Rien ne vint. Parvenue sur le quai, à hauteur du laboratoire, la parcelle prit un léger mouvement de va-et-vient, semblant faire les cent pas devant la maison.

L'émotion était trop forte, il ne pouvait plus supporter la proximité de cette présence incroyable. Il se rua à la fenêtre, écarta les rideaux, se pencha sur le balcon dans la nuit. Une bouffée d'air frais le frappa au visage. Le quai était désert. Les lampadaires jetaient régulièrement leurs flaques de lumière sur le trottoir luisant encore d'une averse récente. Sous son moirage de reflets la Seine coulait lentement entre les troncs noirs des grands trembles qui montaient leur garde silencieuse. Nulle âme dans la rue, jusqu'aux grilles de la Conciergerie. Par deux fois il appela : « Cécile ! » Rien ne répondit qu'un léger bruissement dans le feuillage des arbres. La nuit des vivants était semblable à la nuit de chaque jour. De quelle hallucination n'avait-il pas été victime ?

Il refermait la fenêtre quand une sensation de présence derrière son dos le fit se retourner brusquement… Non, la

pièce était vide. Ce n'était là encore qu'une fausse impression de ses nerfs surexcités. Pourtant il n'avait pas rêvé. Le cadre ne pouvait avoir menti ; il n'avait jamais menti. Sous la plaque de verre la parcelle avait repris sa route, elle longeait maintenant la rive droite de la Seine, s'engageait le long de la colonnade du Louvre, prenait la rue de Rivoli. Il devina : « Elle a compris que je ne voulais plus la voir, que je la chassais, et c'est son amant qu'elle va maintenant retrouver. Perfide dans la mort, autant que dans la vie… Et bien non ! S'écria-t-il je ne veux pas qu'elle me trompe encore. Lui non plus ne la reverra pas, ne la reverra plus ! »

Glissant le revolver dans sa poche il se précipita dans l'escalier, traversa en courant le Pont-Neuf, arrêta la première voiture rencontrée.

— Rue Daru, cria-t-il au chauffeur. Vite. Cent francs pour vous.

— Ça presse, fit l'autre en abaissant son drapeau.

Il embraya si brusquement que Desmaisons fut projeté dans le fond de la voiture. Il y resta blotti, tremblant de fureur et d'excès de nervosité. Faisant coulisser la vitre de séparation, le chauffeur demanda sans se retourner :

— À l'église russe ?

— Quelle église russe ?

— Celle de la rue Daru.

— Non, au numéro 41, fit-il. Et il ajouta : Vite, plus vite que les morts.

Le chauffeur lui jeta un regard de surprise, mais ne ralentit pas. Quand la voiture s'arrêta, Desmaisons bondit sur le trottoir. Des deux côtés la rue était déserte, il arrivait le premier. Il poussa un soupir de satisfaction, paya. Dès que le taxi se fut éloigné, il alla s'embusquer sous un porche, vis-à-vis la façade du 41. « Si elle passe, je ne peux pas manquer de la voir, songea-t-il ». Mais pouvait-on voir un fantôme ? Et, privé du cadre révélateur, comment détecter sa présence ?

Le vent qui soufflait légèrement du Nord s'engouffrait entre les façades, amenant la senteur des arbres du boulevard voisin. Assez loin, se laissait voir de temps à autre la silhouette d'un agent. Quelques chats se poursuivaient entre les boîtes à ordures. Un passant, silhouette masculine, longea le trottoir d'en face, s'enfonçant dans la rue. Les minutes s'écoulaient, il eut le loisir de se calmer un peu et de songer à l'étrangeté de sa situation. À supposer qu'on l'interrogeât sur les raisons de sa situation, qu'eut-on pensé de cette réponse : « J'attends le passage du fantôme de ma femme ? » Pourtant, son raisonnement était impeccable ; son comportement, la suite logique de ce qu'il avait appris. Peu importait du reste ce qu'en pouvaient penser les vivants. Lui, il lui semblait déjà être à demi tourné vers un autre monde, celui où l'on poursuit les fantômes.

Un taxi toussotant s'annonça de loin dans la rue, le chauffeur ralentissait pour pouvoir lire les numéros. Il s'arrêta au numéro 41. L'occupant descendit de la voiture par la portière qui faisait face à l'immeuble et, quand le taxi repartit, la porte d'entrée retombait sans qu'il ait été possible à Desmaisons d'identifier la silhouette fugitive. Sorti de sa cachette, il s'avança vers la façade aux fenêtres closes. Que se passait-il là-dedans ? Le fantôme invisible s'était-il glissé à

l'intérieur derrière le retardataire en taxi ? Une fenêtre s'alluma au quatrième étage, sur la partie gauche de l'immeuble. Était-ce le signal mystérieux du rendez-vous auquel allait Cécile malgré la mort ?

Au point où il en était, qu'avait-il à perdre ? Il s'approcha, sonna. La porte s'ouvrit, il passa rapidement devant la loge et, à la lueur du lampadaire de la rue qui pénétrait par la porte d'entrée vitrée, s'engagea sans difficulté dans la cage sombre de l'escalier. Au premier étage, il trouva le bouton de la minuterie qu'il fit jouer. Armant son revolver, il poursuivit son chemin.

Tous ces gestes s'étaient accomplis avec une précision et une rapidité qu'ils n'eussent pas eues à être plus réfléchis. Mais maintenant, montant plus lentement les marches de l'escalier inconnu, sa tête se trouva de nouveau assaillie par des pensées confuses. Par un raisonnement de dément, il s'efforçait de lier une suite de faits juxtaposés : la marche du fantôme, l'arrivée du taxi, l'éclairage de la fenêtre, voulant à toutes forces y trouver un fil conducteur. Puis brusquement, une autre pensée l'envahit : Cécile avait fait ce chemin, un jour elle était montée, puis redescendue, marquée par les baisers d'un autre. Ces murs avaient été les premiers à la voir infidèle, sur cette rampe s'était posées sa main, elle avait foulé ces mêmes fleurs rouges entrelacées dans le dessin du tapis. Sombre piste qu'il suivait maintenant, tête baissée, semblant chercher la trace honteuse des pas de celle qui n'était plus.

Au quatrième, les boutons de sonnette ne portaient aucun nom. Les appartements de gauche sur la façade sont desservis par la porte de droite sur le palier, raisonna-t-il. Puis la pensée qu'il allait enfin connaître le visage de l'autre,

vint ajouter à sa fièvre une bizarre et torturante curiosité. Une autre idée s'empara alors de son esprit : Et si, spectre invisible, Cécile s'était glissée derrière lui pour pénétrer dans la maison ? Si, par la folle dérision, ç'allait être lui, le mari bafoué, qui allait favoriser ce rendez-vous d'outre-tombe ? Il battit l'air des deux bras pour s'assurer du vide de l'espace, se pencha pour inspecter sous lui la cage de l'escalier. Soudain, l'électricité s'éteignit. S'emparant de son revolver, il attendit dans l'ombre. Tout demeurant silencieux, il frotta une allumette. La lueur lui permit de repérer l'emplacement de la sonnette. S'effaçant contre le mur, il appuya sur le bouton.

IX

Il entendit la sonnette retentir à l'intérieur de l'appartement, puis un bruit de pas étouffé de l'autre côté de la porte, et ce fut le coulissement d'un verrou. La porte s'ouvrit, un rectangle de lumière fut projeté sur le palier. Dans l'encadrement apparut une silhouette féminine éclairée à contre-jour. Surprise de ne rien voir, elle demanda :

— Qu'y a-t-il ?

Desmaisons sortit de l'ombre, il n'avait préparé aucune explication. De se trouver en présence d'une femme acheva de le dérouter.

— Je vous demande pardon, madame, balbutia-t-il, j'ai dû me tromper. Qui habite ici ?

— Moi, dit la jeune femme avec un geste de surprise devant ce visage inconnu.

Grande, très brune, avec de larges yeux clairs, elle était drapée dans un peignoir élégant qui laissait voir des épaules blanches et arrondies. L'embarras de Desmaisons ne fit que croître.

— J'ai sonné chez monsieur qui ? demanda-t-il.

— J'habite seule, répondit-elle.

Il avait fait erreur, évidemment. Dans l'impossibilité de fournir une explication vraisemblable, il commença de balbutier des excuses et, pour ne pas passer pour un cambrioleur, ajouta :

— Je m'appelle Bernard Desmaisons…

— Desmaisons ? fit la dame étonnée.

— Vous me connaissez ? jeta-t-il.

— C'est-à-dire…

— Je suis le mari de Cécile, continua-t-il.

— Le mari de Cécile ! s'exclama la jeune personne qui eut un léger sursaut.

— Ah ! Je ne me trompe pas ! s'écria Desmaisons. Ma femme est ici, je le sais. Où est-il, lui ?

— Mais que voulez-vous dire ? Cécile est une de mes amies, mais que vient faire ?…

— Une amie ? reprit Desmaisons avec stupeur. Une amie ?…

Une vague et atroce lueur commençait à se faire jour dans son esprit.

— Je vous en prie, dites-moi, est-elle venue ici, chez vous, mardi dernier, à cinq heures ? demanda-t-il d'une voix entrecoupée par l'émotion.

— Mardi ? ce devait être mardi en effet. Cécile est une de mes très anciennes et très bonnes amies. Nous avons bavardé longuement ensemble.

Desmaisons chancela et dut s'appuyer à la rampe.

— C'est affreux, affreux murmura-t-il.

Devant lui, immobile dans son peignoir, son large visage figé par la surprise, la jeune femme se dressait avec la stature et le masque d'une figure du drame antique.

— La parcelle X, c'était donc vous ? souffla-t-il.

— Mais, m'expliquerez-vous enfin ? fit la grande bouche rouge, d'où venaient de sortir en toute simplicité les mots qui lui broyaient le cœur.

— Elle est morte, dit Desmaisons.

— Qui ? Morte ? Cécile est morte ?

Puis s'avisant que cette scène ne pouvait se poursuivre sur le palier :

— Entrez, je vous en prie… Il faut que vous m'expliquiez… Mais je ne parviens pas à comprendre…

La loque qu'était devenu Desmaisons se laissa pousser dans un petit salon. Il s'affala sur un pouf, tourna autour de lui des regards qui semblaient ne plus voir : des fleurs, des photographies, un guéridon avec un plateau, des verres, un flacon… Un parfum lourd régnait dans la pièce.

— Buvez, lui dit la jeune femme en lui tendant un verre.

— Où suis-je ? Qui êtes-vous ?

Devant ce visage désemparé, la jeune femme se fit maternelle.

— Il faut que l'un de nous commence, dit-elle, sans quoi nous n'en sortirons jamais. Je m'appelle Nane Vinclair. Ce n'est pas mon nom, mais enfin c'est sous ce nom-là qu'on me connaît. Cécile est ma plus ancienne amie. Quand elle s'est mariée, j'ai compris qu'avec mon genre d'existence, il

m'était difficile de conserver des relations trop suivies avec elle. Je vous dis ça en toute franchise. Mais quand on est de bonnes amies on ne rompt pas du jour au lendemain, à moins de s'être brouillées pour des motifs sérieux, vous comprenez, question d'homme ou d'argent. Ce n'était pas le genre de Cécile. Et j'avais à m'excuser vis-à-vis d'elle. Par ma faute, elle a perdu son chien. Alors je lui ai demandé de venir me revoir. Et vous me dites… Qu'est-il donc arrivé ?

Desmaisons, sans quitter le tapis du regard, dit d'une voix atone :

— Elle est morte, mercredi, d'un arrêt du cœur.

— Cécile ! Elle ! Quelle horrible chose ! s'exclama Nane. Ma pauvre Cécile ! Et je n'ai rien su, rien pu savoir. Elle ne voulait pas que je lui écrive chez elle. Comment avez-vous su mon adresse ?

— Je… Je l'ai suivie.

— Ah ! Vous l'avez suivie, fit Nane en hochant la tête. Les hommes, tous les mêmes. Jaloux, hein ? N'avez-vous pas honte ? Elle, Cécile, était bien la dernière à pouvoir tromper quelqu'un, un mari surtout. Si douce et timide, avec ses airs de garçon manqué. Je la connaissais bien, allez. Depuis le temps que nous avions été en pension ensemble.

— En pension ? fit Desmaisons.

Nane eut un petit sourire grimaçant, une façon d'avouer en mordant drôlement sa lèvre rouge.

— Euh, je dis en pension, je me laisse aller…

— Elle a été élevée par l'Assistance publique, dit Desmaisons.

— Moi aussi, mais je ne l'avoue pas… Puisque vous savez, ça n'a aucune importance. Cécile et moi, nous avons gardé les vaches ensemble, c'est le cas de le dire. Il y-a quinze ans de ça. Nos routes ont divergé. Moi, dès mes vingt et un ans, quand on m'a lâchée, je me suis débrouillée… elle était sage, mais si indulgente, qu'elle est toujours restée pour moi une amie fidèle. C'est moi qui, il y a quelque temps, la voyant seule et un peu triste, lui avais donné un chien, puis je l'ai reperdu… Ah ! C'est toute une histoire.

— Toute une histoire ! répéta Desmaisons, qui, la tête vide, se laissait-porter par le flot de paroles.

Il regardait maintenant, comme un animal d'une espèce inconnue, cette grande fille, trop fardée, à la voix chaude et qui, peu à peu, la surprise passée, s'épanouissait dans la tiède vulgarité de ses propres discours.

— Vous ne fumez pas ? demanda-t-elle en lui tendant un étui à cigarettes. Non, c'est vrai, quand on est en deuil. Moi, je ne peux pas m'arrêter, même la nuit, quand je me réveille, sans allumer la lampe, je vais chercher à tâtons mes « Camel » sur la tablette. Cécile fumait un peu, elle aussi. Elle n'aurait peut-être pas dû à cause de son cœur. Ah ! Quand je pense à ce que vous me dites, j'en suis toute chavirée. Elle avait eu tant de peine à la perte de son chien… Que voulez-vous ? Je ne pouvais pas savoir qu'elle lui était attachée comme ça à cette bête ! C'était un beau policier, il s'appelait Cerbère. Un ami me l'avait donné. Il faut vous dire que moi, j'aime les bêtes, mais je n'ai pas le temps de m'en occuper. Les chiens, il faut les sortir tout le temps. Une fois, j'avais eu un pékinois. Il restait des vingt-quatre heures tout seul, ici, dans mon appartement, et, comme il était très bien dressé, il n'osait pas faire ses besoins… Vous vous rendez

compte ?… je ne pouvais pas le garder, c'était inhumain. Quand Totoche, c'était mon ami, m'a donné le policier, je me suis dit : « Ça va être encore le même coup. » Alors j'en ai fait cadeau à Cécile qui le soignerait, j'en étais sûre. Puis, voilà qu'on annonce le concours de *la Belle et la Bête*, vous êtes peut-être au courant. Moi, pour ma publicité, je pense que ça peut être intéressant. Je me souviens de Cerbère, je le redemande à Cécile pour le garder un jour ou deux, qu'il se réhabitue à moi… Je parais, j'enlève le premier second grand prix, avec ma robe de Rochas. Tenez, regardez-moi sur la photo, elle a passé dans *Excelsior*.

Desmaisons regarda la photo où la jeune femme, le nez conquérant et la bouche largement fendue pour le rire de la victoire, tenait en laisse un grand chien aux oreilles dressées. En dépit de sa langue pendante, l'animal semblait avoir seul la charge de l'intelligence du couple.

— Ces messieurs du jury m'invitent à dîner, tous des comtes, des gens très bien, j'accepte naturellement. Mais je ne pouvais pas y aller avec le clebs. Alex, un bon ami, me propose de le ramener. Ce ballot-là le perd. Je l'aurais giflé. Depuis, je l'ai laissé tomber du reste. Il ne faisait que des bêtises. Gentil garçon, assez beau garçon, mais avec lui c'était pas très franc. Il y a encore eu l'histoire de mon porte-cigarettes avec incrustations. Je ne veux pas l'accuser, mais enfin. Heureusement, j'étais assurée et l'assurance a payé. Mais il a fallu que je fasse une déclaration à la police. On m'a interrogée. Alex avait disparu. Je ne l'ai jamais revu. Il était jaloux aussi, jaloux d'un ami à lui qu'il m'avait présenté : Siegfried, un baron balte. Il y avait de quoi être jaloux du reste, ce type était épatant. Tout ça, pour vous dire que, pour Cécile, j'aurais fait n'importe quoi. On a l'air d'avoir beaucoup d'amies, mais les vraies, ça se compte. Quand

même, cette pauvre Cécile, je ne peux pas arriver à le croire… Voyez-vous, quand vous m'avez parlé d'elle, je vous ai tout de suite dit d'entrer et je ne vous connaissais pas… Mais si j'avais pu penser que c'était pour m'annoncer ça ! Ça m'a coupé le sommeil.

Desmaisons était retombé dans une apparence d'abrutissement total. Il restait là effondré, désarticulé, écoutant ces discours où le nom de Cécile était le seul mot qu'il comprît encore. Nane alluma une nouvelle cigarette, serra la ceinture de son peignoir, paru songer un instant, un court instant, et reprit :

— Je ne peux pas parler de pressentiment, mais ce soir, justement, je pensais à elle, comme à ma seule véritable amie. Moi, sans me vanter, j'ai plutôt du cœur. Si je ne m'attache guère aux hommes, pour les amies il n'y a pas plus fidèle que moi… C'est bien ma chance de la perdre. Carola me l'avait prédit : un deuil cruel. Carola, une vieille amie de Liliane, qui tire les cartes, histoire de se faire un petit billet par-ci par-là. La semaine dernière, elle me l'avait dit. Je ne crois pas beaucoup à toutes ces histoires de cartes, de lignes de la main, mais c'est étrange tout de même cette coïncidence, ne trouvez-vous pas ?

Desmaisons hocha la tête.

— Excusez-moi, si je vous demande encore des détails. Je la savais souffrante. Elle ne se plaignait jamais, mais de temps en temps elle me paraissait bien essoufflée. Avec la vie que nous avons menée, nous autres, dans notre enfance. À la cambrouse, vous savez, c'est dur. À quatre heures du matin en été, aux champs avec les bêtes, allez oust ! Nous nous en étions tirées toutes les deux pourtant. Pas par les

mêmes moyens évidemment. Mais elle, elle était chez le docteur Blandin, quelqu'un de très bien, un savant, je crois…

— Oui, acquiesça Desmaisons.

— Elle était bien placée pour se faire soigner, alors. Mais voulait-elle se soigner ? Et à la voir, on ne l'aurait pas crue si malade… Si j'avais été prévenue, je serais allée à son enterrement. Où est-elle ?

— À Montparnasse, commença Desmaisons. Enfin, c'est à dire, oui… à Montparnasse, confirma-t-il sous le regard de Nane qui le dévisageait, surprise de cette hésitation. Et revenant à la pensée qui le torturait, il ne put s'empêcher de soupirer : Pourquoi ne m'a-t-elle jamais parlé de vous ?

— Elle non plus, ne me parlait pas de vous. Une femme mariée, vous comprenez, se fait des idées. Je ne lui en veux pas. Elle devait avoir un peu honte de moi. Mais elle m'aimait quand même. Que voulez-vous ? Chacun suit sa voie. Elle le comprenait. Au fond, c'est ce que j'aimais chez elle, elle n'était pas pareille aux autres. Elle était, comment dirais-je ? Propre, et je l'admirais d'être sage, tout en lui disant bien que je préférais profiter de la vie pendant que j'étais jeune. Et la voilà partie… Excusez-moi si je pleure.

Devant ces larmes qui semblaient couler aussi facilement que les paroles, Desmaisons se mit aussi à pleurer, misérablement.

— Écoutez-moi, je suis franche, je dis les choses comme je les pense. Ne vous vexez pas. Si je peux vous être utile, n'hésitez pas… Enfin, je veux dire que si vous avez eu des frais pour les obsèques, dites-le moi. Je vous…

Desmaisons eut un sursaut : il n'imaginait pas qu'il pût avoir l'air à ce point minable.

— J'ai compris, je vous demande pardon, reprit Nane. On ne sait pas, quand on voit les gens pour la première fois. Je suis sûre que vous êtes quelqu'un de bien. Cécile ne pouvait aimer que quelqu'un de bien, par le cœur, je veux dire. Vous voyez, c'est peut-être un manque de tact de penser tout haut comme ça, mais ça me soulage.

Desmaisons s'était levé péniblement. Il ramassa son chapeau qui avait roulé sur le tapis. Nane posa sa cigarette pour venir lui serrer les mains.

— Revenez me voir si vous êtes triste, nous parlerons d'elle. À cette heure-ci, vous me trouverez généralement, je préfère rentrer chez moi vers deux heures du matin. Et j'aime parler la nuit, je pense mieux. Vous avez du cœur, je vois ça et c'est si rare chez un homme, chez ceux que je rencontre en tout cas. Venez, en vieil ami. Et si je peux vous rendre service, j'ai pas mal de relations, forcément…

Desmaisons se retrouva dans la rue. L'aube commençait à paraître, annonçant un jour gris et lourd d'été. Comme il passait devant la glace du teinturier, il s'arrêta pour se considérer.

— L'assassin, le voilà, fit-il.

Il eût volontiers marché vers la guillotine. Le remords l'écrasait. La tête égarée, il erra longtemps. Dans le chaos qu'était devenue sa cervelle, une pensée, la plus douloureuse, surnageait : dans cette dernière démarche de la parcelle qui l'avait guidé chez Nane, pour entendre, de la bouche de l'amie, la discrète disculpation de la morte, il retrouvait toute la délicatesse de Cécile. Elle était encore là,

tout entière, présente, vivante, et un flot de tendresse qu'il eût voulu épancher lui gonflait le cœur à l'étouffer. Il voulait lui demander pardon. Était-il encore temps de lui demander pardon à genoux ?

La grille du cimetière Montparnasse venait à peine de s'ouvrir. Premier de tous les visiteurs matinaux, il gagna par les allées désertes l'emplacement de la tombe. Et puisque Cécile vivait encore de cette vie éthérée des fantômes, puisque elle pouvait peut-être l'entendre, à tout le moins le comprendre, il s'inclina sur la dalle, et la bouche au ras du sol implora longuement celle qui reposait de l'autre côté de la pierre. Une à une, il baisa les lettres du nom gravé sur la tombe, et y roulant de désespoir sa tête :

— M'entends-tu ? M'entends-tu ? supplia-t-il, espérant une réponse impossible.

Un bruit de pas le ramena à lui-même. Il recouvra le sentiment de la décence et quelques lueurs de raison. Péniblement, il se releva. Que faire ? Avant tout, il lui fallait avouer son crime. Il prit le chemin de Neuilly, de l'appartement du patron.

X

Blandin écouta sans l'interrompre la confession et quand Desmaisons, à bout de souffle et d'énergie, se tut, il comprit qu'avant tout il fallait apaiser la surexcitation dangereuse de cet esprit troublé. Il se garda de commencer par mettre en doute les interprétations divagantes du grand enfant qui venait de s'épancher, il fut simple et cordial :

— Coupables, nous le sommes tous, sans le savoir, ou coupables pour avoir voulu trop savoir. Le vrai responsable, c'est moi. J'aurais dû me montrer plus clairvoyant, pressentir Vos inquiétudes et vous dire quel était l'X que je vous donnais à surveiller. Cette petite Vinclair a des relations suspectes parmi lesquelles peut se trouver notre voleur. C'est parce qu'elle connaissait Cécile et pouvait par elle avoir accès aux laboratoires que nous l'avons soupçonnée. Mais comme Cécile, pour des raisons qui l'honorent, semblait vouloir garder le secret de ces relations, j'ai préféré – à tort j'en conviens – ne rien vous dire.

« Quant à avoir cédé à la tentation de mettre le procédé à l'épreuve sur votre femme, j'aurais mauvaise grâce à vous le reprocher, mon vieil ami, car j'ai moi-même succombé à cette tentation. Savez-vous qui est la parcelle Y ? C'est ma fille aînée, Jacqueline. J'ai annoncé aux amis qu'elle était en Angleterre. En fait, elle a seulement quitté la maison pour aller vivre je ne sais trop où. Cette petite est le poison de mes jours. Elle ne s'est jamais entendue avec sa belle-mère. Situation classique, je le concède. Mais Jacqueline est vraiment intraitable. Depuis cinq mois qu'elle s'est enfuie,

car elle s'est enfuie, je ne la voyais qu'à de rares intervalles, pour des demandes d'argent. J'ai fait subrepticement sur elle, lors d'une de ces rencontres, un prélèvement, non qu'elle soit mêlée au vol, mais pour pouvoir la surveiller à son insu, savoir au moins où elle habitait, connaître son genre de vie. Vous avez vu les rapports sur la parcelle Y, c'est affreux. Je crois que j'aurais préféré rester dans l'ignorance. Enfin, passons. Vous savez maintenant mon secret, comme je sais le vôtre.

Il se leva, alla poser les mains sur les épaules de Desmaisons toujours effondré, et reprit :

— Cécile était très fragile, et vous ne pouvez être responsable de la lésion qu'elle avait au cœur. Au contraire, vous êtes celui qui lui avez apporté la part de bonheur à laquelle elle avait droit… Quant à nous autres, nous devons être par-delà le bonheur et le malheur. La science est sans passions, et, dans la mesure du possible, ses serviteurs doivent être à son image. Puisque nous avons voulu voir clair, il faut aller jusqu'au bout. C'est là que je veux en venir ; dans tout ce que vous m'avez conté, je trouve des choses bien inattendues, bien extraordinaires…

En prononçant ces mots, il força la voix pour souligner l'effet de cet appel à la conscience professionnelle. Mais Desmaisons restait lointain et prostré. Alors, Blandin se fit plus précis.

— Je fais la part du trouble, bien excusable, où vous ont jeté ces événements, mais dans votre récit cette histoire de fantôme est bien étrange et difficilement acceptable. N'auriez-vous pas été victime d'une hallucination ? Les morts sont morts, hélas ! Et nous, savants, devons laisser les fantômes à l'imagination des petits enfants…

Desmaisons tressaillit. Il se redressa dans son fauteuil et, d'une voix précipitée où repassait un peu d'énergie, il jeta :

— La parcelle s'est déplacée, j'en suis sûr. Jamais je ne serais allé rue Daru, si elle ne m'en avait pas montré le chemin. C'est Cécile, c'est son âme qui m'a conduit là-bas, pour que je comprenne la folie de mes soupçons, pour qu'elle reste pure dans ma mémoire, autant qu'elle méritait de l'être… Je ne suis qu'un criminel.

— Calmez-vous. Essayons de discuter froidement entre gens de métier. Vous sentez bien qu'en ce concours vraiment extraordinaire de circonstances, nous tenons une expérience du plus haut intérêt, repris alors Blandin. Nous nous trouvons pour la première fois devant une parcelle qui survit au sujet. Jamais nous n'aurions imaginé ce cas s'il ne s'était présenté de lui-même. Les plus tristes causes ont ainsi des effets favorables. Il y a là une étude toute nouvelle à faire… Le fait que la parcelle vit encore n'a rien d'anormal : ongles, cheveux, poussent encore après la mort ; les cellules du prélèvement, maintenues en milieu nutritif, continuent tout naturellement à vivre. Ce qui est moins naturel et dont on peut douter, c'est que la parcelle se déplace encore de façon systématique.

— Je l'ai vue, affirma Desmaisons. Et, peut-être se déplacera-t-elle encore…

— Vous avez raison. Ne discutons pas dans l'abstrait, dit Blandin satisfait de l'amener doucement à ses fins. Je vais aller au quai de l'Horloge étudier cette parcelle et voir en personne ce qu'il en est.

— Pas sans moi, jeta Desmaisons. Elle est à moi, elle est la seule chose qui me rattache au monde…

Quand ils arrivèrent au laboratoire, la parcelle Z était immobile sur l'emplacement du cimetière Montparnasse.

Blandin se mit à l'œuvre, auscultant l'appareillage avec la gravité du médecin consultant appelé par un confrère au chevet d'un grand malade.

— Le prélèvement de la parcelle a-t-il été effectué avec les précautions d'usage ? demanda-t-il.

— Toutes les précautions : champ contrôlé, compensation des charges dues aux courants corticaux, mise à la terre du corps. Du reste, la parcelle a fonctionné normalement pendant toute la vie du sujet, dit Desmaisons.

Il n'a pas dit Cécile, la sérénité scientifique commence à faire sentir son influence, nota intérieurement Blandin.

— Je ne mets pas en doute votre parole, reprit-il, mais si nous n'avons qu'un exemple de déplacement nous n'en pouvons rien conclure.

Il se redressa pour rendre son diagnostic :

— La cellule est vivante. Sa polarisation est celle du corps, et elle ne peut subir que les déplacements du corps. Comme celui-ci n'est trop malheureusement qu'immobile, la cellule, tant qu'elle restera vivante, doit rester immobile… Voilà la vraie doctrine qui ne pourrait être mise en échec que par des observations répétées…

— Eh bien ! La voilà qui bouge encore ! s'écria Desmaisons. C'est à croire qu'elle nous entend et veut m'aider à vous convaincre…

Blandin fronça les sourcils et s'inclina : la parcelle quittait le cimetière. Il prit la loupe, étudia le trajet, l'allure, manipula les boutons. Doutant toujours, il suggéra :

— Des courants prennent peut-être naissance dans la lame liquide. Nous allons nous en assurer. Donnez-moi de la poudre de lycopode.

Une pincée de poudre fut injectée dans le liquide. Les légères particules s'étalèrent en surface, puis restèrent immobiles.

— Pas de courant de convection, pas de courants électriques parasites non plus. Nous pouvons nous trouver en présence d'un mouvement autonome de la parcelle. Étrange, étrange, murmura-t-il.

Mais, sans s'avouer vaincu, il lança à Desmaisons :

— En tout cas, l'hypothèse du fantôme ne tient pas debout. Un poète lui-même se refuserait à voir un fantôme à onze heures du matin !

— Qui sait ? fit Desmaisons.

Les résistances du patron l'irritaient sourdement et, pour la première fois, il prenait conscience d'une divergence de vues entre eux deux.

— Je ne crois plus à rien maintenant, déclara-t-il d'un air sombre, tout m'a trompé dans la vie, à commencer par moi-même qui me suis si cruellement mépris. Et voilà les certitudes scientifiques elles-mêmes qui sont mises en échec par ce qui se passe ici…

À travers ces généralités, Blandin sentit que son autorité était visée, et son amour-propre en fut fouetté.

— Le phénomène est à coup sûr surprenant, reconnut-il. N'abdiquons pas cependant, ne renonçons pas à toute tentative d'explication rationnelle. Réfléchissons ensemble.

Il se redressa, le poing à la hanche, songeur, dans cette attitude inconsciente de défi qu'il prenait au laboratoire pour se mesurer avec un problème ardu. C'est dans ces instants-là qu'il fournissait l'effort qui souvent l'avait mené à la réussite.

— Quelle était l'hypothèse par laquelle nous rendions compte jusqu'à présent des mouvements de la parcelle ? Nous admettions que la cellule, polarisée en même temps que le reste de l'organisme, se trouvait suivre électromécaniquement les déplacements du sujet. C'était l'hypothèse la plus vraisemblable, la parenté entre les cellules d'une seule et même individualité vivante se trouvant maintenue, en dépit de la séparation, entre la parcelle prélevée et l'organisme du sujet. Mais puisque nous assistons aux déplacements d'une parcelle, en dépit de l'immobilité du corps auquel elle a appartenu, il nous faut bien modifier cette manière de voir.

« Une particularité me frappe : nous n'avons jamais réussi nos expériences avec des êtres vivants inférieurs. Nous en avons conclu que, seul, un organisme vivant assez évolué présente un caractère d'unité, de personnalité qui se retrouve dans toutes ses cellules, et qui assure une parenté de propriétés biologiques entre la cellule prélevée et le reste de l'organisme. Cette parenté secrète entre toutes les cellules d'un même organisme n'est peut-être pas due, comme je le pensais, à une sorte de synthèse : bioélectrique faite par l'organisme. Il se peut qu'elle procède du système nerveux central dans lequel se condense en quelque sorte l'unité de l'individualité organique. En d'autres termes, ce serait par

l'intermédiaire de la pensée du sujet que la parcelle se déplacerait. Pour un sujet vivant, la pensée suit naturellement les déplacements du corps, et cela explique que nous puissions enregistrer ces derniers avec notre parcelle. Mais le corps ne serait pas directement indispensable aux déplacements de la parcelle, il n'interviendrait que comme véhicule de la pensée.

« Est-ce à dire que, pour la parcelle que nous avons sous les yeux nous devions croire que la pensée de la disparue subsiste encore et déplace la parcelle ? S'agirait-il d'une âme encore existante ? Il serait *a priori* bien insensé qu'une expérience de physique pût apporter la solution de cette énigme de la survie sur laquelle l'humanité épilogue depuis qu'elle existe… Non, ne vous en déplaise, et dussent vos sentiments en souffrir, je crois que les choses sont susceptibles d'une explication plus simple, mon cher Desmaisons.

Il tenait maintenant son idée, et, retrouvant pour l'exprimer une aisance de discoureur professionnel, de professeur à l'amphithéâtre, il allait de long en large, une main passée sous le pan de sa jaquette :

— La parcelle était mue par la pensée de la personne durant le vivant de celle-ci, je l'admets. Mais cette personne étant morte, toute manifestation de sa pensée a disparu. Il reste que voilà une parcelle vivante, habituée à se déplacer sous l'action de la pensée. Si elle se déplace après la mort, c'est qu'elle est mue par la pensée d'autres personnes vivantes et qui seront celles qui pensent à la disparue. Toutes ces actions de la pensée s'entrecroisent de tout temps comme les ondes radiophoniques dans l'éther ; mais, durant la vie du sujet, c'est naturellement la pensée de ce

sujet qui est prépondérante. Au contraire, lorsque cette influence prépondérante disparaît, les effets produits par la pensée des autres, et qui jusque-là étaient étouffés, viennent à se manifester, et la parcelle rejoint les gens qui se trouvent penser à l'individu.

« Réfléchissez. Vous m'avez dit qu'hier soir la parcelle est venue vers vous : vous pensiez à ce moment à votre femme. Ensuite, c'est une amie, la jeune Vinclair, qui a commencé de penser à elle, et la parcelle a pris le chemin de sa maison. Puis encore, c'est vous qui l'avez reprise et ramenée au cimetière. En ce moment, quelqu'un d'autre pense à Cécile, et la parcelle s'engage sur un nouveau chemin. Remarquez que l'expérience, si rudement que j'en rabatte la signification, est déjà prodigieuse : elle nous permettrait de découvrir les gens qui pensent à une personne déterminée. Elle donnerait enfin des clartés sur les possibilités d'annexer à la vraie science tout ce domaine des pseudo-sciences psychiques et de la télépathie qui passionnent tant de pauvres esprits…

Desmaisons, la tête baissée, avait écouté, comme jadis étudiant, la leçon du maître. Mais les temps étaient changés. Tout cela qui pouvait sembler ingénieux, lui paraissait de parti-pris, procédant d'une conception étriquée, ne faisant confiance qu'à une face de la réalité. Secoué comme il l'avait été par les événements de ces derniers jours, il lui semblait être venu au contact d'autre chose. Ce monde étrange dans la nuit duquel il avait erré, la tête fiévreuse, le cœur plein de sentiments contraires, lui avait laissé entrevoir derrière les choses réelles des possibilités plus secrètes, des présences mystérieuses… Mais comment l'exprimer quand tout cela n'était encore qu'à peine conscient en lui ?

— Ah ! soupira-t-il, hypothèse pour hypothèse, le fantôme est plus simple, et l'âme plus consolante. Je ne peux pas croire qu'elle soit morte, quand je la vois se conduire de façon si intelligente et si délicate. C'est elle qui, de l'endroit où elle est, et par le détour de ces instruments imparfaits, c'est elle qui me guide, m'indique ce que je dois faire… Hier, quand je marchais dans les rues, sans savoir, il me semble que j'étais environné, soutenu par l'aura d'un certain mystère… Le monde, les mondes, tout cela est bien grand… Il y avait des étoiles entre les cheminées, et l'odeur des feuilles dans le silence, et la douleur de mon cœur… Je ne peux pas dire, je ne sais rien encore…

Blandin le considéra d'un œil froid mais indulgent. Le mal était plus profond qu'il ne l'avait pensé, et il faudrait sans doute plus de temps pour ramener le calme dans cette tête ébranlée.

— L'avenir nous départagera, dit-il simplement » Continuons les observations.

Vers midi, la parcelle Z s'immobilisa dans la proche banlieue, rue de la Villette à Pantin, au-delà de la porte de Chaumont.

— Connaissez-vous quelque relation de Cécile qui habite par là ? demanda le patron.

Desmaisons secoua la tête et dit tristement :

— Non, d'elle, de ses relations, je ne connaissais rien. Elle a vécu près de moi comme une étrangère, et je m'en aperçois seulement depuis qu'elle n'est plus. Je croyais l'aimer, je l'aimais, je ne voyais que mon amour, et je ne savais pas la voir, elle. C'est maintenant seulement qu'il me semble apprendre un peu à la connaître…

En vain, lui représentant son état de fatigue, Blandin essaya de le retenir, il ne voulut rien entendre. Obéissant à ce qui lui semblait être une indication mystérieuse, il reprit sans tarder la poursuite du fantôme.

XI

La voiture le laissa dans un décor de palissades et de bicoques basses où poussaient çà et là, comme par surprise, quelques bâtisses de sept étages hérissées de pierres d'attente. D'immenses affiches aux couleurs affligeantes arrêtaient le regard dans toutes les directions. Dans le ciel, un fouillis affreux de fils électriques allait des balcons squelettiques à des pylônes de béton, seule végétation des terrains vagues. Pas d'endroit au monde qui n'eût d'abord paru moins digne de servir aux promenades d'un fantôme.

Dans un état de semi-prostration, il procéda aux mesures ordinaires d'arpentage qui le conduisirent devant un grand immeuble en briques. Le rez-de-chaussée était occupé par une boulangerie à façade de marbre et une boutique de tailleur, enserrant entre elles une porte d'entrée surmontée d'une plaque en émail bleu portant le numéro 108. Il prit du champ pour considérer la bâtisse. Par la tranche béant dans le vide, on pouvait voir sur toute leur hauteur une colonne de fenêtres de cuisine, une colonne de carreaux dépolis éclairant les cabinets, une colonne de passerelles aux minces garde-fous sur lesquels séchait mélancoliquement du linge. Toute la vie de la maison était ordonnée suivant la verticale. Devant cette coquille mal close, une affreuse tristesse lui serra le cœur. Pourquoi Cécile se réfugiait-elle là ?

Il fallait savoir ; il s'engagea dans le couloir d'entrée. Après avoir frappé au carreau, il poussa la porte de la loge. Dans une demi-obscurité, il distingua un châle des Indes recouvrant une table ronde sur laquelle le facteur avait jeté

la dernière levée. Il y avait aussi, sur le couvercle d'une machine à coudre, une petite bouteille d'encre surmontée de son bouchon couronné de cire. Du fond de la pièce monta une sorte de grognement. Il fit effort pour assurer sa voix :

— Un renseignement, madame. Parmi vos locataires, quelqu'un ne connaîtrait-il pas M^me^ Desmaisons, Cécile Desmaisons.

De l'ombre d'un rideau sortit un chignon gris curieusement dominé par une sorte de peigne espagnol, puis une tête qui s'arma d'un pince-nez à cordon.

— Jamais entendu ce nom-là, fit lentement la concierge soupçonneuse devant le visage étranger.

— Et M^lle^ Cécile Morhange ?

— Non plus.

La difficulté de la recherche entreprise s'imposa brusquement à l'esprit de Desmaisons. Ne sachant plus que dire, il glissa une pièce dans la main de la vieille.

— Prenez-donc la peine de vous asseoir, dit-elle alors en débarrassant une chaise d'un paquet de bas. Vous savez, on n'a jamais beaucoup de place dans notre métier.

Il prit la chaise face à la vieille qui, elle aussi, s'assit en poussant un soupir. Durant un temps, ils se regardèrent en silence. Desmaisons paraissait chercher pourquoi il était là. Il comprit enfin que c'était à lui de parler :

— Il s'agit d'une affaire importante, d'un héritage. Quelqu'un ici doit connaître une dame qui s'appelait Cécile Desmaisons… Elle est morte, précisa-t-il.

— Ah ! fit la concierge. Et où habitait-elle ?

— À Paris.

— Oh ! Alors ! Des fois qu'elle aurait habité en Algérie ou ailleurs, j'aurais peut-être pu deviner, à cause des lettres. Mais de Paris, des lettres on en reçoit tous les jours. Voyons dites-moi un peu comment elle était ?

Desmaisons fronça les sourcils, réfléchit. Comment était-elle ? Il devait le savoir, mais le moindre souvenir exigeait de lui un prodigieux effort.

— Une jeune femme, d'une vingtaine d'années, assez grande, brune aux cheveux coupés, avec des yeux…

Eh quoi ? Était-ce à cela que se réduisait Cécile ? Cette description de passeport lui faisait mal à entendre. Il ajouta brusquement :

— Elle travaillait dans les laboratoires du professeur Blandin. Ce nom-là ne vous dit rien ?

— Comment était-elle habillée ? fit la vieille.

La question le surprit encore. Il n'arrivait pas à comprendre que la réponse à des questions aussi simples pût être aussi difficile.

— En dernier lieu, elle devait avoir un tailleur de couleur claire, grise, à rayures, et un chapeau, un chapeau de paille, avec un ruban noir, ou gris peut-être, comme la jupe…

— Jamais encore vu entrer ici une dame avec un chapeau de paille : il pleut tout le temps ce printemps.

— Peut-être n'est-elle jamais venue ici, en effet, avoua Desmaisons, et il éprouvait un soulagement à l'espérer. Mais quelqu'un doit la connaître dans l'immeuble, continua-t-il.

— Si, des fois, c'était une cliente du tailleur ou du boulanger, il faudrait que vous demandiez dans les boutiques à côté… Comment voulez-vous que je sache les gens que connaissent mes locataires, surtout s'ils ne sont jamais venus ici ?

— Évidemment, évidemment, reconnut Desmaisons songeur.

La tâche s'annonçait vraiment comme étant au-dessus de ses forces présentes, et la vieille devait commencer à trouver qu'elle lui en avait donné pour son argent. Il demanda encore :

— Qui habite la maison ?

— Au premier, il y a M. Corbinet, le capitaine de la marine en retraite ; au deuxième c'est M^lle^ Séru qui travaille dans la mode ; au troisième le ménage Pisanelli, lui est plombier, ils ont trois enfants, le dernier est malade en ce moment ; au quatrième à droite, c'est M^lle^ Ledonnant avec sa demoiselle Jeanne ; à gauche les Liénard, lui est agent d'assurances, ils ont une petite auto. Au cinquième, ils sont quatre : Jérôme, l'employé du pharmacien, Servandon qui travaille à la Villette, la mère Canon qui fait les ménages, et la bonne des Ledonnant qui sort tous les soirs et ne rentre qu'à des une, deux heures du matin.

— Ça fait beaucoup, soupira Desmaisons accablé.

— Écoutez, dit la concierge dont l'œil s'alluma derrière son lorgnon, si la dame dont vous me causez était une

personne bien, on peut penser qu'elle ne connaissait que des gens comme elle. C'est très mêlé ici comme clientèle, forcément, avec-la proximité de Paris et les facilités de communication. Une personne bien devait connaître soit le commandant, soit les Ledonnant. Les autres, vous savez… je peux pas vous dire, mais enfin… Quand il faut payer le terme, c'est chaque fois des : « J'irai voir le gérant », ou des « Après-demain, sans faute. » Ah ! Ils m'en font voir, je vous assure…

— Eh bien ! Je vais monter, je vais toujours aller voir ceux-là, fit Desmaisons cédant sans enthousiasme à l'impulsion donnée.

Au premier, on n'ouvrit pas. Au quatrième, dès les premiers mots, il se fit fermer la porte au nez par une mégère irritée. Penaud, il se représenta à nouveau dans la loge : la concierge était partie.

Ne sachant que faire, il sortit pour examiner encore la maison de l'extérieur. Sa lassitude était telle qu'un doute lui vint sur l'exactitude des observations faites dans le cadre. Il lui semblait que si Cécile exigeait encore de lui quelque chose, elle devait l'aider par un signe. De lourds camions qui passaient sur la route pavée le secouaient brutalement jusqu'au fond du système nerveux. Il se mit en marche, au hasard, espérant se ressaisir. Il suivait la route de la Villette. Au premier bar rencontré, il prit un café, puis un jeton de téléphone pour appeler le quai de l'Horloge. Praslier vint répondre. À l'entendre Desmaisons retrouva un peu d'autorité pour demander :

— Voulez-vous me dire où est exactement la parcelle Z ?

— Un instant, ne quittez pas.

L'écouteur à l'oreille, il s'accota à la paroi de la cabine. Par la porte vitrée, il voyait le comptoir où s'accrochait un rais de soleil, la devanture du café avec ses lettres à l'envers et, au-dessus des rideaux, le haut des camions qui passaient sur la route. Il compta deux camions citernes, puis une voiture de déménagement, un autobus de banlieue… Tout cela défilait comme une cavalcade étrange, la figuration d'une pantomime incompréhensible sur une scène de théâtre en un pays fabuleux. L'insolite de sa situation le frappa. Depuis quarante-huit heures, il errait dans Paris baigné par une atmosphère de songe, à la poursuite d'un fantôme ; mais loin d'être le fait d'une imagination déréglée, d'une tête délirante, son comportement, si incohérent d'apparence, procédait des renseignements fournis par les plus délicats appareils nés de l'initiative humaine. Depuis la parcelle de Blandin jusqu'à ce téléphone d'où allait dépendre la suite de ses démarches, un stupéfiant édifice d'une effarante complexité, un enchevêtrement incroyable d'observations et de déductions, tissait pour lui un moderne fil d'Ariane qui le guidait dans le dédale des rues et carrefours, et plus encore jusqu'aux frontières du mystère-dans le labyrinthe plus secret des intentions des vivants et des morts. Du fond de ce bistrot de banlieue, ce fil qu'il tenait le reliait au pays des ombres, à sa Cécile morte. C'est de Cécile en personne, commandant au petit disque noir qui se balançait là-bas dans la lame liquide, qu'allaient venir les renseignements et les ordres qui régleraient l'étape suivante. Ce serait un peu sa voix, sa voix qu'on eût pu croire éteinte, qui allait encore dans un instant lui dicter par l'organe rauque de Praslier l'usage à faire de ses forces en ce monde étrange des vivants, ce monde de vitres et de reflets, d'agitations stériles et de vains bruits, dont lui, soumis aux ordres d'une pensée d'outre-tombe, était peut-être le seul parmi les hommes à

faire l'usage convenable et à approcher la signification mystérieuse…

— Allo ! Z est immobile rue de la Villette à pantin, sur le côté Nord, à cent-vingt mètres de la porte de Charonne, revint dire Praslier.

C'étaient les indications mêmes qu'il avait déjà relevées. La clé du mystère de sa présence en ce monde n'avait pas changé depuis tout à l'heure : le fantôme était au numéro 108. Ayant puisé une énergie nouvelle dans cette confirmation de sa mission, il reprit le chemin de la maison de briques et, planté devant la loge, attendit le retour de la concierge.

— Ah ! Vous êtes encore là, fit-elle en reparaissant, un paquet à la main, j'en ai déjà causé à la boulangerie et chez le boucher où j'ai été chercher du mou. Ce nom-là ne leur dit rien. Que voulez-vous ? Quelquefois on connaît des gens et on ne sait pas leur nom. Si vous aviez une photo, ce serait plus facile…

Une photo ? Il se souvint du simulacre de la prise de vues, de l'affreuse et menteuse comédie qu'il avait jouée avec Cécile. Une photo, il n'en avait pas. Était-ce là une ironique, vengeance d'outre-tombe ?… Mais la pseudo-photographie qu'il avait prise lui apportait des renseignements plus précieux qu'une simple image. Il savait grâce à elle que Cécile était là, invisible, impondérable, pensée pure à cette forme dont on lui redemandait l'apparence.

Armée d'une paire de ciseaux, la vieille découpait tranquillement le mou dans une vieille assiette.

— Pour mon chat, expliqua-t-elle. Et il va falloir que je lui porte ça au premier. Depuis que j'ai l'autre bête dans la cour, il reste toujours dans l'escalier et ne veut plus descendre. Ce n'est pas tant qu'il a peur, qu'il est jaloux.

— Il est jaloux ? répéta machinalement Desmaisons trop égaré dans ses songes pour être sensible aux répugnants préparatifs du repas.

— Les bêtes, c'est encore plus jaloux que les humains. J'aurais pas dû accepter la garde de cet animal. Avant, Félix, c'est mon chat, se contentait de son riz arrosé d'un peu de jus. Maintenant, si je ne lui donnais pas du mou, il refuserait de manger. Le mou est plus fort que la jalousie. Mais j'en ai pour vingt sous là. L'autre est méchant, il faut bien le dire. Il est attaché là, dans la cour. Je l'ai pris en pension, quatre francs par jour. Vous comprenez, si je n'avais pas de petits profits, ce n'est pas avec ce que le propriétaire me donne que je m'en tirerais. Mais, maintenant, avec mes oiseaux, mon chat et ce chien, je n'ai plus une minute à moi… Écoutez-le qui grogne à présent.

Elle ouvrit une fenêtre basse donnant sur la cour, et jeta :

— Vas-tu te taire !

— Un chien ? dit Desmaisons.

— C'est une assez belle bête, mais moi je n'aime pas les chiens, ça mange trop.

Desmaisons s'était levé. Il aperçut le chien attaché au barreau d'une grille, sous un morceau de carton qui lui servait de niche. Il songeait à une photo de Cécile, et, soudain, ce fut une autre photo qui lui apparut, celle que lui

avait montrée Nane. Ce poil, ces oreilles dressées… Brusquement, il appela :

— Cerbère !

Le chien se dressa et aboya violemment.

— Voyez s'il est mauvais, dit la concierge. Il ne s'appelle pas Cerbère, il s'appelle Costaud. Du reste il est à moitié sauvage. C'est près du loup ces bêtes-là. Méfiez-vous, ajouta-t-elle en voyant Desmaisons enjamber la fenêtre et s'approcher du chien.

— Cerbère, fit-il.

Le chien inclina la tête, fit entendre un cri plaintif. Puis il eut un mouvement brusque pour bondir vers le visiteur en agitant la queue avec frénésie.

Desmaisons porta la main à son front. Dans un éblouissement, il comprit : le chien de Cécile ; c'était là, auprès de cette bête que s'était réfugié le fantôme… Il se retourna tout d'une pièce :

— Qui vous a confié ce chien ?

— Un monsieur qui habite à l'Hôtel des Deux-Mondes, un peu plus loin, sur la route. Il ne pouvait pas garder l'animal, le patron de l'hôtel ne voulait pas. Comme il y avait un peu d'argent à gagner, c'est par la boulangère que je l'ai su, j'ai acceptée. Je le regrette bien.

— Comment s'appelle ce monsieur ?

— C'est un représentant de commerce, un monsieur bien correct, Alexandre Certain.

— À l'Hôtel des Deux-Mondes, répéta Desmaisons dont le visage s'épanouit.

Il y courut, sans donner plus d'explications. D'un seul coup toute sa vitalité lui était revenue. À l'hôtel, M. Certain n'était pas là, il ne rentrerait qu'à huit heures du soir.

— Je l'attendrai, déclara Desmaisons.

Tout était clair maintenant. Il achèterait la bête à n'importe quel prix, c'est cela que lui demandait Cécile. Il la prendrait, l'emmènerait avec lui, et le fantôme lui reviendrait, et peut-être serait-il pardonné… Cécile, il n'en pouvait maintenant douter, vivait toujours. Sa conception triomphait. Dans l'ivresse du succès, il griffonna un pneu à l'adressa de Blandin pour lui expliquer le secret de la dernière démarche de la parcelle : le chien, Alexandre Certain, l'Hôtel des Deux-Mondes. En cachetant le mot qu'un gamin allait porter à la poste, un étourdissement le prit : depuis quarante-huit heures, il n'avait pas dormi. Pour ne pas s'éloigner, il prit une chambre à l'hôtel même, et, en attendant le retour du propriétaire de Cerbère, il se jeta tout habillé sur le lit.

XII

Ouvrant les yeux, il ne comprit d'abord pas pourquoi le portrait de Victor Hugo ce trouvait en face de lui sur le mur. Il se frotta les joues où poussait une barbe déjà respectable et, se redressant avant d'avoir complètement repris ses esprits, murmura :

— Il faut que j'aille voir ce type…

— Alexandre Certain ? fit Blandin, qui, accoudé à la barre du lit le regardait en souriant, il ne s'en ira plus. Dès l'aube il a été coffré.

Assis sur le lit, les deux bras arc-boutés derrière lui sur le traversin, Desmaisons, qui avait éprouvé une première surprise en trouvant déjà ses chaussures à ses pieds, resta bouche bée devant le portrait parlant.

— Votre pneumatique m'a appris hier soir ce que nous cherchions depuis des semaines : l'adresse de cet Alex, ancien ami de la jeune Vinclair. Alex est Alexandre Certain, l'imbécile n'a même pas changé de prénom. C'est lui qui a commis le vol, pénétrant dans les bureaux à l'aide du chien de Cécile, qui connaissait les lieux, y ayant été amené souvent par sa maîtresse. Il a tout avoué.

— Où est le chien ? jeta Desmaisons qui renouait péniblement avec ses souvenirs.

— Dans ma voiture, il vous attend en bas. Toute l'affaire est dénouée. Le coup était monté par le nommé Siegfried qui n'est autre que l'agent A. 37, du service des renseignements.

Mais Alex, avant de lui livrer les papiers volés, a élevé ses prétentions. Ces messieurs discutaient chiffres et nous sommes arrivés à temps pour les mettre d'accord et à l'ombre. J'ai retrouvé tous les documents sous le tablier de la cheminée, dans la chambre d'Alex, ici, au-dessus de la vôtre. Tout est là dans ma serviette. Et me voilà délivré du plus gros de mes soucis, grâce à vous mon vieux, acheva-t-il en venant prendre la main de Desmaisons.

— Grâce à moi ? fit Desmaisons qui retira sa main. Vous voulez dire grâce à celle qui sait tout, ordonne tout…

— Allons, allons, protesta doucement Blandin. Mieux vaut peut-être que nous ne revenions pas tout de suite sur ce sujet.

— Mais il n'y en a pas d'autres ! s'écria Desmaisons. C'est elle qui m'a conduit auprès du chien par désir de rendre service, pour faire retrouver le voleur. Je le vois maintenant. Sinon, quelle opinion pourrais-je avoir de moi-même en voyant qu'elle s'est réfugiée auprès d'un chien, comme si c'était là le seul être qui l'eût aimée sur la terre ?… Où est ce chien ? Son chien ? Je veux le voir…

D'un seul coup, il se retrouvait reporté au maximum de l'excitation. Les mots se bousculaient dans sa bouche, et il parlait avec une fébrilité d'enfant qui en a trop à dire.

Blandin hocha la tête. Tout en le poussant dans la voiture, il essayait, fidèle à sa thérapeutique, de le calmer par le raisonnement, de l'arracher aux idées qui le faisaient divaguer :

— Je comprends très bien, mon cher ami, votre désir de sentir auprès de vous celle que vous aimez. La parcelle vous a conduit au chien, le fait est patent. Mais on peut

raisonnablement l'expliquer : la pensée du chien songeant à son ancienne maîtresse a provoqué le déplacement dans le cadre. Il me paraît inutile de faire intervenir là une survivance fantastique…

Les traits de Desmaisons se crispèrent. Il s'était un peu calmé en retrouvant Cerbère qu'il avait pris entre ses genoux et dont il caressait doucement la tête. L'animal tournait vers lui un regard qui semblait offrir plus de compréhension que l'esprit du patron. Blandin, le grand Blandin, refusait-il de voir ce qui crevait les yeux ? Pourquoi se cramponnait-il à sa vieille interprétation ? Obstination ? Orgueil ? Desmaisons haussa les épaules, puis, en guise de réponse, objecta :

— Si la parcelle était déplacée par la pensée des autres, pourquoi ne viendrait-elle pas me rejoindre, moi qui ne cesse de songer à elle nuit et jour ?

Blandin, sans paraître embarrassé suggéra :

— Peut-être y a-t-il dans votre cas impossibilité d'action, pour des raisons imprécises mais qui pourraient être la conséquence lointaine d'une certaine incompatibilité d'humeur, ou d'entente, dont vous et Cécile n'avez que trop pâti l'un et l'autre du vivant de celle-ci ? Nous sommes là dans un domaine nouveau, encore inexploré. Je suis décidé à entreprendre une série d'expériences avec des parcelles prélevées sur des agonisants. Il faudra attendre les résultats… Je compte sur vous pour m'aider ?

Desmaisons secoua la tête.

— Non, répondit-il, ma tâche est ailleurs maintenant, je le sens.

Sans insister, Blandin changea ses batteries :

— N’en parlons plus, fit-il. Vous venez de supporter plusieurs coups. Il faut vous reposer loin de Paris, quelques jours. Ma maison de Biarritz est à votre disposition. Partez là-bas sans tarder, pour un changement complet d’atmosphère.

— À Biarritz ! s’exclama Desmaisons. Et Cécile ?

— Je m’en occuperai.

— Jamais ! s’écria Desmaisons. M’en aller quand elle est ici ? Impossible ! M’en irais-je si elle était souffrante ? Et les morts ont sans doute plus de besoins que les vivants… Non, je dis non. Je ne rentrerai pas même chez moi, je vais dresser un lit auprès d’elle dans le bureau, je ne veux plus la quitter…

— Dans l’état de surexcitation où je vous vois… commença Blandin.

Alors Desmaisons se dressa face au patron, si brusquement que le chien aboya. Ses yeux brillaient étrangement, dans son visage qui portait encore les traces de sa fatigue et de ses angoisses. Un tremblement nerveux lui secouait le corps, et c’est avec peine qu’il achevait ses phrases, mais le trop-plein de son cœur déborda.

— Comprenez, comprenez donc. Pour la première fois au monde, il est possible de suivre les pas de quelqu’un dans l’au-delà, de percer les ombres qui enveloppent la mort. Et ce quelqu’un ne m’est pas un inconnu, mais celle que j’ai aimé, que j’aime, celle que j’ai tuée. Il me faudrait maintenant m’en aller, l’abandonner… Mais j’en deviendrais fou ! Du calme ! Du repos ! reprit-il avec ironie. Quand on est avec les morts, se soucie-t-on de prudence ? La vie, ces rues, ces gens qui passent, les mots qu’ils échangent, qu’est cela

pour moi ? Rien, moins que rien, du vent, du vide… Je suis, moi, au côté de celle que j'aime, et je fais mon chemin avec elle vers le mystère qui se cache à l'envers du décor. Un fantôme me guide… Quand je vais par les rues, comme tous ces jours, quand je cours exténué parmi la foule je ne suis pas semblable à ceux qui me croisent. Mes yeux devinent, croient voir, mon cœur espère… De ces vagabondages, je n'ai encore ramené que peu de choses : un chien, un voleur. De ce monde, sans doute, on ne peut tirer que ce qu'il contient. Mais si ce butin vous suffit, il ne me suffit pas, à moi. Quand je saurai mieux voir, comprendre plus finement, quand je me serai fait à la compagnie de l'au-delà, la clarté sera plus grande. Ah ! Je ne surveille plus l'expérience comme jadis, et comme vous faites toujours. Maintenant, j'y suis engagé tout entier, par ma chair et par mon âme… Et si vous ne me comprenez pas, tant pis.

Blandin le considéra en silence. Le cas était plus grave encore qu'il ne le craignait. Mais le mieux n'était-il pas de laisser à l'intoxiqué, au moins durant quelque temps, le libre usage de son poison ? Il dit :

— Vous ferez ce que vous voudrez, mon petit. Je n'ai rien à vous interdire, à vous refuser, vous le savez bien… Et je serai toujours là si vous avez besoin de moi…

XIII

Sans perdre une minute, Desmaisons s'installa, comme il l'avait souhaité, au quai de l'Horloge. Assuré désormais de la survie de celle qu'il aimait, il rassembla pieusement dans le bureau contenant la précieuse parcelle tout ce qui tenait au souvenir de Cécile : meubles, objets, et jusqu'à Cerbère qui trouva une niche dans l'ancienne cuisine. Puis, retranché du reste du monde, montant auprès du cadre une garde vigilante, il attendit avec confiance un nouveau signe de la chère présence. Chaque soir, il s'enfermait dans le bureau où ses gestes étaient réglés selon un rite minutieux. Il commençait par changer l'eau des vases où trempaient des fleurs, choisies parmi celles que la morte préférait, et toujours maintenues en état de fraîcheur. Puis il disposait autour de lui les divers objets ayant appartenu à Cécile : un peignoir, des mules qui se fussent ainsi trouvés tout prêts au cas d'une visite du fantôme. Le divan sur lequel elle aimait à s'étendre était là aussi, et jamais il n'en faisait usage, le réservant à elle seule pour la suprême entrevue. Le livre qu'elle n'avait pas terminé attendait à portée de la main sur la console auprès du fume-cigarette… Mais en nulle occasion ses soins ne se faisaient plus attentifs, plus minutieux que lors du renouvellement du sérum où baignait la parcelle. Il retrouvait alors toute sa précision de gestes et de pensée. Il lui semblait chaque fois qu'il y allait encore de la vie même de Cécile. Jamais chirurgien maniant un cœur sur la table d'opération, ne fut plus précautionneux que lui quand il ouvrait le robinet de purge du cadre ou dosait la nouvelle composition du liquide nourricier. N'était-il pas déjà trop

lourd de porter la responsabilité de l'avoir tuée une première fois ? Si, par sa faute, le lien si frêle, si ténu qui l'unissait à Cécile, fût venu à se rompre, il eût lui-même exigé d'être précipité aux enfers.

Et tous ces soins accomplis avec dévotion, toutes les précautions prises et redoublées, il se tenait debout, longuement, devant le cadre, ne quittant pas des yeux le disque noir immobile d'où dépendait sa vie, perdu dans ses pensées et les plus folles prières qui fussent jamais venues sur des lèvres humaines.

D'elle, il pressentait qu'il avait encore tout à apprendre. D'elle, il attendait l'indice de son pardon, et peut-être la révélation des sentiers mystérieux de l'au-delà… Mais, jour après jour, il attendait en vain : la parcelle avait rejoint le cimetière Montparnasse d'où elle ne bougeait plus.

Pourquoi le fantôme refusait-il de se laisser tenter par la chaude atmosphère et les pieux souvenirs qui l'attendaient ici ? Cerbère, seul et perdu, avait eu, le dernier, les honneurs d'un déplacement posthume. Depuis qu'il était à l'abri, le chien semblait aussi dédaigné que le reste du monde. Est-ce ma présence, se demandait Desmaisons, qui rend toute nouvelle visite impossible ? Ne peut-elle se résoudre à oublier, à pardonner ? Le signe de pardon, s'il devait jamais l'obtenir, quel pourrait-il être, sinon un dernier déplacement de la parcelle, une indication qu'un refuge était demandé et accepté en ces lieux où, plus chaudement qu'ailleurs, était entretenue la flamme du souvenir ? Mais les jours passaient et le fantôme continuait à préférer les nuits froides du cimetière. Devait-il rester en compagnie des autres morts ? Était-il contraint d'obéir à des lois inconnues qui commandent la vie d'outre-tombe ? Qui sait quels devoirs

obscurs s'imposent aux âmes des morts, quels décrets sévères président à la survie ?

Désireux de savoir quelle pouvait être cette vie que menait sa Cécile, Desmaisons se plongea dans les plus étranges lectures. Depuis les histoires de revenants jusqu'aux volumes de théosophie, de psychisme, d'occultisme, il lisait tout. L'aliment était nouveau pour sa cervelle, il se perdait entre toutes les hypothèses forgées par l'imagination humaine. Il pensa qu'après avoir mis en ordre, au cours d'ultimes démarches, les choses auxquelles elle avait été mêlée en ce monde, la chère âme faisait son purgatoire à l'emplacement de sa tombe. Mais pourrait-elle quitter ce purgatoire sans avoir pardonné, sans avoir cédé aux prières qu'il lui adressait chaque jour ?

Tant de pieuse ferveur eut enfin sa récompense : une nuit, la parcelle se mit en marche. L'heure était-elle venue du pardon ? Il n'eut pas à l'espérer longtemps. Le point noir prit son chemin vers le sud de Paris, à l'opposé du quai de l'Horloge, et s'immobilisa bientôt au 54 de la rue des Plantes.

L'énigme posée lors des déplacements antérieurs de la parcelle était ici à demi résolue. Au 54 de la rue des Plantes, – il le savait pour avoir effectué bien souvent les relevés de la parcelle Y – demeurait Jacqueline Blandin. Que fallait-il penser de cette promenade nocturne venant après un si long temps de repos ? Jacqueline s'était-elle remise à songer à son ancienne gouvernante, et, comme le voulait la théorie du patron, la parcelle dénonçait-elle simplement l'activité du souvenir ?… Quand une heure se fut écoulée sans que le point noir eût manifesté l'intention de quitter la rue des Plantes, il n'y tint plus. Elle m'appelle là-bas, songea-t-il, comme les autres fois, c'est un ordre. Laissant alors à

Cerbère la garde du sanctuaire, il se mit en devoir de rejoindre le fantôme.

Le souvenir de ses premières courses parmi les rues désertes de la ville endormie restait inoubliable. Mais cette fois, loin de courir, c'est sans hâte et gravement, qu'il prit le chemin de la rue des Plantes. Pour contourner l'îlot, bruyant encore, de Montparnasse, il s'engagea dans l'avenue du Maine. Il allait d'un pas régulier, méthodique, évitant la lumière déversée par les hauts lampadaires, glissant dans la grisaille des murs le long des *Défense d'afficher*, comme il sied à une ombre, l'ombre qu'il était à moitié devenue, et que les incidents monde extérieur ne pouvaient plus retenir.

Au 54 s'ouvrait une porte monumentale donnant sur un immense couloir qui menait vers des cours intérieures. Là prenaient terre des cages d'ascenseurs grimpant vers des ateliers aux larges baies, répartis sur toute la hauteur de l'immeuble. Il savait vaguement que Jacqueline faisait de la peinture. Qu'elle habitât cette caserne de peintres ne fut pas pour le surprendre. Des appels, des chants de phonographe ou de T.S.F. tombaient des étages supérieurs. Nombreuses étaient les allées et venues dans le dédale de cette bizarre ménagerie. Il se renseigna.

— Jacqueline Blandin ? Escalier D, au quatrième, là où ça gueule le plus, lui fut-il réponds.

Cette compagnie pouvait sembler étrange pour un fantôme, mais le renseignement était bon. Il n'eut pas à sonner, la porte était largement ouverte, montrant le grand atelier envahi par une foule dont le trop-plein débordait dans le couloir.

— Est-ce ici qu'habite… commença-t-il.

— C'est ici, mon vieux, entre et ne t'en fais pas, lui répondit un blanc bec en bras de chemise qui s'empara de son chapeau pour le jeter dans un réduit déjà plein de manteaux. Tu ne voudrais pas que le vestiaire tienne de la place quand nous en avons déjà si peu, fut-il ajouté en guise d'explication.

Il était dans un état d'esprit inaccessible à l'étonnement, et bien au-delà de ces contingences. Sans protester, il s'inséra dans le magma de couples qui dansaient tant bien que mal dans une atmosphère enfumée et étouffante. Louvoyant, s'excusant, carambolé, pressuré, il put gagner un balcon formant terrasse, au long duquel étaient alignées, en marge de la cohue, des personnes un peu plus calmes. Manifestement, il tombait mal : Jacqueline Blandin recevait, et il n'allait guère être commode de lui expliquer en cet instant le motif de sa visite. Mais il fallait à tout prix savoir pourquoi, ce soir précisément, Cécile avait tenu à venir en ces lieux.

Des facétieux éteignirent l'électricité. Après le « Ah ! » de circonstance poussé par le chœur, des briquets s'allumèrent. La voisine de Desmaisons se tourna vers lui pour demander une cigarette. Il s'excusa de n'en point avoir, mais, quand la lumière fut rallumée, pria en retour cette dame de lui indiquer la maîtresse de maison.

— Jacqueline ? fit l'autre en clignant des yeux vers la foule, attendez, je ne la vois pas…

— Elle est remontée tout à l'heure dans la loggia, fit un autre homme de la ligne, en se penchant.

Un domestique passa avec un plateau. Desmaisons prit un verre, le but : c'était un mélange de gin et de citron qui

eut tôt fait de le confirmer dans son attitude de détachement supérieur.

Que souhaitait Cécile en venant dans un endroit pareil ? Se distraire, s'amuser ? Devait-il y voir un avertissement posthume d'avoir à profiter de la vie ?…

Tous ces gens lui paraissaient affreux et tristes. Son voisin s'étant lancé dans des explications sur la décoration des salles de cinéma, il manœuvra pour s'échapper, gagna une pièce plus petite où il put trouver place sur un coin de divan. De là, il découvrait une partie de l'atelier. Un petit homme chauve était assez entouré. Il demanda qui c'était.

— Mais, c'est Poulouche ! lui répondit-on. Comment ? Vous ne connaissez pas Poulouche ?

Il fit :

— Ah !

Une étrangère le poussa un peu pour prendre place à son côté.

— Je n'en peux plus, dit-elle, pas un endroit pour s'asseoir. Du reste, chez Jacqueline, c'est toujours comme ça.

— Où est-elle donc ? en profita-t-il pour demander.

— Je ne sais pas, elle était là tout à l'heure… Vous avez un type curieux, continua-t-elle en dévisageant Desmaisons, une tête de prophète à lunettes, vos yeux n'ont pas l'air de voir… Vous devriez venir à mon atelier, j'aimerais vous photographier…

Elle s'interrompit pour crier à un jeune homme en blouson de sport qui passait en dansant :

— Bouchon apporte-moi une orangeade !

Bouchon, au cou duquel était pendue une petite femme noiraude dont le derrière se trémoussait assez drôlement, eut un geste assez précis pour dire qu'il avait mieux à faire.

— J'y vais, fit alors Desmaisons heureux de trouver un prétexte pour s'échapper.

Dans l'atelier, des voix réclamaient maintenant Jacqueline sur l'air des lampions. À la galerie de l'étage supérieur un homme se pencha :

— Elle va venir, patientez un peu, cria-t-il avant de descendre dans l'atelier.

— Taisez-vous, Enrico va nous jouer quelque chose, annonça une autre voix.

Des exclamations s'élevèrent. Desmaisons s'approcha de l'escalier, et, enjambant tant bien que mal les couples assis sur les premières marches, atteignit l'étage supérieur où il avait compris que se trouvait Jacqueline. Mais arrivé dans le couloir de la loggia, il craignit d'être indiscret. Était-il dans les appartements privés ou dans un endroit réservé à des invités plus intimes ? Plusieurs portes donnaient dans le couloir. L'une était entrebâillée, mais un rideau obstruait la fente. Le cocktail ingurgité stimulait son audace, il écarta le rideau, découvrit un petit cabinet, une sorte de penderie sans lumière, mais au fond de laquelle était entr'ouverte une autre porte donnant sur une pièce éclairée. Il s'avança et aperçut par réflexion dans la glace d'un cabinet de toilette une jeune femme appuyée à un lavabo. Elle eut un mouvement, et son

visage fit face à la glace. À ces yeux gris, à la rectitude de la ligne des sourcils, il reconnut sans peine la fille de Blandin. C'était aussi la même courbe du front et la même expression hautaine un peu distante, d'autant plus curieuse qu'elle se retrouvait là dans un visage jeune et féminin.

Fâché de l'avoir surprise ainsi, il allait se retirer quand il vit dans la glace le visage se crisper, et une brusque douleur tordre la jeune fille qui s'écroula presque sur le lavabo en poussant un gémissement. Sans réfléchir davantage, il entra, s'empara d'une serviette humide dont il lui tamponna le visage et, la soulevant dans ses bras, passa dans la pièce voisine pour l'étendre sur le lit.

Elle s'était laissée faire sans résistance, geignant doucement, les yeux clos. Enfin elle les ouvrit, et devant le visage de Desmaisons qui l'observait en silence :

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle.

— Je suis monté par inadvertance, excusez-moi.

— J'ai déjà dû vous voir, reprit-elle, mais je souffre trop de la tête pour vous reconnaître. Laissez-moi, je n'ai besoin de rien, ce malaise va passer.

Il se leva, mais ne put s'empêcher de formuler un reproche paternel :

— Vous ne devriez pas…

— Quoi ?

— Boire au point d'être ainsi malade.

Elle fixa sur lui le regard dur de ses yeux gris, et dit :

— Idiot, je n'ai pas bu, je suis malade… Mais qui êtes-vous donc ? ajouta-t-elle encore.

— Je suis Bernard Desmaisons, le collaborateur de votre père.

Sous le coup elle sursauta, et d'une voix furieuse :

— Qu'est-ce que vous fichez ici ? Qui vous a permis ?

— Je voulais précisément vous expliquer…

— C'est trop fort ! M'espionner ainsi jusque chez moi. C'est lui qui vous a envoyé. Il ne me fichera donc jamais la paix. Eh bien ! Allez lui dire au vieux que j'en ai assez, vous entendez. Assez. Puisqu'il est heureux avec sa grue, qu'il ne s'occupe pas plus de moi que pendant toute mon enfance. Je suis assez grande pour faire ce qui me plaît, tout de même. Je le lui ai déjà prouvé et je le lui prouverai encore, continua-t-elle en ricanant.

D'abord médusé par l'inattendu de cette sortie, Desmaisons se ressaisit devant son caractère rageur et puéril.

— M. Blandin ignore que je suis ici, et ne m'a chargé d'aucune mission vous concernant.

— Alors, qu'est-ce que vous faites ici ? Je ne vous ai pas demandé de venir tout de même…

— Je m'excuse encore… C'est bien long et délicat à expliquer. Je suis, j'étais le mari de Cécile Morhange.

— Cécile ? La boniche ?

Desmaisons encaissa le coup.

— La boniche, acquiesça-t-il. C'est à cause d'elle que je suis ici…

— Mais elle est morte, reprit Jacqueline.

— Elle est morte, répéta Desmaisons en fermant les yeux. Mais je pensais, j'ai pu croire que, peut-être vous songiez ce soir à elle…

Un instant, Jacqueline le dévisagea avec stupeur, puis dit en ricanant :

— Écoutez, mon brave, Cécile était au fond une bonne fille, mais quant à repenser à elle, ce soir, vous reconnaîtrez que j'ai d'autres soucis…

Et comme si tout en parlant machinalement elle avait réfléchi, elle s'interrompit pour déclarer :

— Mais, voyons, tout ce que vous me racontez ne tient pas debout.

— Tout ce que je vous raconte ne tient pas debout, reconnut bien volontiers Desmaisons.

— Oh ! Ma tête, soupira Jacqueline. Et vous venez me déballer tout ça au moment où j'ai cent personnes chez moi et une migraine à me faire péter le crâne… Dites-moi plutôt la vérité : c'est mon sacré père qui vous a envoyé ?

Devant cette insistance, et ce ton, Desmaisons lâcha sans ménagement, avec une lenteur calculée :

— Je répète qu'il n'y est pour rien. Je suis ici parce que j'ai des raisons de penser que le fantôme de ma femme est chez-vous ce soir.

La jeune Jacqueline en resta deux secondes les yeux ronds. Puis elle fit entendre une sorte de gloussement :

— Écoutez, mon vieux, vous qui donnez aux autres le conseil de ne pas boire, vous devriez commencer par vous surveiller. Mais je ne suis ni en humeur, ni en état d'entendre vos plaisanteries…

Elle n'acheva pas, une nouvelle nausée la saisit Desmaisons se précipita avec la serviette.

— Ah ! Le chameau soupira-t-elle. Et dire qu'il faut que ça arrive ce soir !

De douleur, elle roulait la tête sur le traversin comme un enfant rageur. Enfin, le mal parut céder, elle put se redresser.

— Vous, dit-elle à Desmaisons, commencez-moi par foutre le camp. Je ne veux pas avoir à le répéter. Je dégobille, mais ça passera. Et si ça ne passe pas, je le ferai passer. Laissez-moi seule.

Elle se retourna d'une seule pièce face au mur. Il n'y avait pas à insister. Desmaisons quitta la pièce. La musique le ressaisit dès la porte franchie. Il passa la main sur son front. Quoi ? Était-ce là Jacqueline Blandin ? Il songea au soupir du patron : « Ayez donc des enfants ! » On pouvait se lamenter, en effet. Il gagna l'entrée et, abandonnant son chapeau introuvable, retrouva avec plaisir la pureté silencieuse de l'air nocturne. Mais qu'était venu faire Cécile auprès de cette furie hargneuse ? Y avait-il eu malentendu ? Était-ce à quelque autre personne, perdue dans la foule des invités, qu'il aurait dû s'adresser ?

De retour chez lui, il consulta le cadre : la parcelle était encore rue des Plantes. Comment pouvait-elle rester en

pareille compagnie ? S'amusait-elle en cet atelier empuanti, au milieu de cette foule hurlante ? Fallait-il donc imaginer une Cécile si lasse de la paix des cimetières que la moindre réunion d'une bohème agitée pût lui sembler attrayante ? Était-ce cette vie-là qu'elle aimait, qu'elle regrettait peut-être ? La Cécile qu'il avait connue, cru connaître, douce, réservée, attentive à son intérieur, en apparence soucieuse de son seul bonheur domestique, dissimulait-elle sous ces dehors paisibles un appétit de bruit, de jeux, de chahut, le goût des nuits blanches et de l'alcool à pleins verres ? Il se souvint qu'un jour elle lui avait avoué qu'elle aurait aimé danser. Était-ce cela qu'il n'avait pas compris, et qu'on voulait maintenant lui donner à entendre ?

Il s'en trouva plus désemparé encore qu'au temps où il subissait les affres de la jalousie. Qu'était-ce à dire ? Même par-delà la mort, ne pourrait-il plus connaître à cause d'elle le calme ? Tous les tourments du soir où elle était passée poste restante, où elle s'était rendue dans la rue inconnue, revinrent l'assaillir, multipliés par le sentiment de son impuissance présente. D'elle, il ne pouvait plus espérer aucune explication. Le fantôme devenait plus inquiétant que la vivante… Et elle ne quittait toujours pas la rue des Plantes !…

Ainsi, pour celle qu'il avait promue son guide éthéré dans les régions ténébreuses, celle dont il attendait la révélation des grands mystères, il avait tout sacrifié : repos, travail, habitudes, pensées, et jusqu'à une part de sa raison peut-être… Et voilà qu'elle replongeait au plus noir, au plus bête, au plus vulgaire de la vie !… La statue de sa *Béatrix* tombait devant lui en poussière… Il en était plus cruellement frappé encore que de l'infidélité de la vivante. Il restait seul, stupide, anéanti, au milieu des reliques en vain rassemblées.

XIV

Les jours qui suivirent n'amenèrent aucune détente. La parcelle Z se conduisait de la plus étrange façon : elle ne quittait plus Jacqueline Blandin. Son itinéraire coïncidait point par point avec l'itinéraire journalier, et surtout nocturne, hélas ! de Jacqueline, tel qu'il s'inscrivait dans l'autre cadre. Que signifiait pareille intimité ? Pour la justifier, Desmaisons songea aux explications les plus folles : Cécile, promue ange gardien, chargée de veiller sur les démarches de la trop imprudente Jacqueline et poursuivant dans l'au-delà la mission protectrice qu'elle avait jadis assumée en ce monde…

Pour tirer au clair cette situation, il se décida à tenter une nouvelle démarche auprès de Jacqueline, et, un après-midi, reprit le chemin de la rue des Plantes. Le couloir, cette fois, était silencieux, la porte close, il sonna.

Une palette à la main, Jacqueline vint ouvrir en personne.

— Encore vous ! dit-elle.

— Je viens vous présenter des excuses, commença-t-il, pour la façon dont je me suis introduit chez vous l'autre soir.

Elle haussa les épaules en souriant devant ce vieux bonhomme gauche qui avait mis des gants pour lui rendre visite, et, sans lui dire précisément d'entrer, se lança dans un monologue qui pouvait être le prélude d'une conversation :

— Ça n'a aucune importance. Il vient ici des tas de types que je ne connais pas, et pourvu qu'il ne s'agisse pas de gens de ma famille, ça m'est égal. Vous, vous êtes un peu de la famille, d'où mon humeur l'autre soir… La famille, quelle invention ! Ça ne pense qu'à espionner, dénigrer, rapetisser…

Elle avait repris place sur le tabouret devant le chevalet, affectant de ne plus se soucier de lui, mais elle lui posa une question :

— À propos, qui vous avait amené ici ? Des amis, sans doute ?

Il comprit que sa présence était acceptée et s'assit avant de répondre :

— Des amis.

— Qui ?

— Bouchon, fit-il à tout hasard.

— Ah ! Bouchon.

Cette explication parut la tranquilliser.

— Il devait être bien saoul ce soir-là. Du reste, il l'est tout le temps. Il n'y a que dans ces moments-là qu'il peut se croire du talent… Vous ne voyez pas d'inconvénients à ce que je continue, à travailler ? demanda-t-elle avec une pointe d'insolence en reprenant ses brosses.

Il s'agissait d'une nature morte. Sur une table devant elle, étaient jetés en vrac un chapeau de paille, une boîte à violon ouverte, un objet sans forme définie et une étoffe froissée autour d'un manche d'éventail.

Desmaisons, tout en se dégantant, fit des yeux le tour de la pièce, comme pour chercher en quel recoin pouvait se dissimuler le fantôme. L'atelier lui parut plus grand qu'il n'en avait conservé le souvenir. Un piano à queue était repoussé dans un angle au milieu de quelques autres meubles qui mettaient là comme un rappel de salon bourgeois. Il reconnut une grande potiche de Chine, aperçue autrefois chez le patron : une part de l'héritage maternel que Jacqueline avait revendiquée sans doute. Un talon accroché au barreau du tabouret, l'échine courbée, elle travaillait tout en fumant. La grimace qu'elle faisait pour éloigner la fumée donnait à ses traits une expression plus dure et masculine qui accentuait sa ressemblance avec son père. Il remarqua qu'elle ne portait ni poudre, ni rouge.

— Vous ne venez pas en ambassadeur, j'espère ? Jeta-t-elle en cambrant le torse pour s'éloigner de la toile.

— Non, mais par politesse, je vous l'ai dit… Votre père, s'il me savait ici, ne comprendrait pas les motifs de ma visite.

— Il n'a jamais rien compris à rien, trancha Jacqueline, à moi moins encore qu'au reste… Mais je ne lui demande plus rien, que de m'ignorer comme je veux l'ignorer…

Il se garda de la contredire, se surprit même à éprouver de la sympathie pour ce jugement sommaire qu'il n'eût osé formuler.

— S'il ne m'avait pas légué un peu de sa sale caboche je m'en trouverais encore mieux, continua-t-elle…

Elle penchait la tête sur son épaule, fermant à demi les yeux pour considérer sa toile.

— Regardez-moi ça, murmura-t-elle comme pour elle-même, c'est clair, honnête, précis, consciencieux, mais si bêtement insignifiant qu'on dirait le travail d'un peintre d'enseignes. C'est à mon père que je le dois, à l'hérédité de son sale cerveau géométrique, de sa tournure d'esprit prudente, raisonnable… Je n'arrive pas à traduire les choses comme je les sens. Une boîte à violon vide, ce velours violet de la doublure dans ce gouffre informe entr'ouvert, rien de plus dramatique, ça devrait vous prendre au ventre… Au lieu de ça, moi, fille d'un grand homme trop lucide, j'en fais une boîte vide qui attend bien gentiment son violon !… La raison, c'est peut-être bon pour étudier les microbes, mais quant à développer un certain sens tragique… Ah ! Comme il faut lutter pour s'arracher à ce que l'hérédité et l'éducation ont fait de vous, et voir, voir enfin de ses propres yeux ! Il n'a jamais compris ça le pauvre cher homme, et qu'à suivre ses conseils je ne serais qu'une oie comme les autres. Pourquoi pas peindre à l'aquarelle les fleurs du salon de ma belle-mère ?

L'ombre montante projetée par l'autre façade de la cour atteignit la verrière et la clarté baissa rapidement dans l'atelier dont les recoins s'enténébrèrent. On eut dit l'effet rapide d'un jeu de lumière au théâtre. Desmaisons, recevant ces confidences, retenait son souffle.

— Ne protestez pas, dit-elle. Et surtout ne me faites pas de compliments. Cette toile ne vaut rien. Il faudrait que ça hurle. Tenez, quand j'entre ici, quand mes yeux tombent sur ce tas de formes et de volumes colorés, jetés là sur la table, j'ai un choc. Je sens qu'il y a une âme là-dedans, une âme souffrante, inachevée peut-être, l'âme de l'insolite, loin des hommes, loin des maigres significations qu'on veut donner à la vie. L'ange de l'étrange… Je crois le voir, je crois que je

vais pouvoir le rendre… Va te faire fiche !… Et voilà le soir, une journée perdue encore… Vous, vous devez être comme mon père, vous ne comprenez pas ça…

— Moi ? s'écria Desmaisons que l'émotion gagnait. Moi, ah ! Si vous saviez ? J'ai senti aussi… mais comment dire ? Moi, je chemine dans un monde étrange, je crois aux âmes souffrantes, aux anges, je crois aux ombres…

Jacqueline éclata d'un rire brusque.

— Ne m'avez-vous pas dit déjà quelque chose comme ça ? Un fantôme ? C'est une idée de veuf… Ce serait trop facile les fantômes… Non, continua-t-elle en redevenant rêveuse, c'est un autre secret, plus profond, plus caché qu'on poursuit… Savez-vous ce qu'on appelle une vocation, une vocation sans la foi ? Pour laquelle on sacrifie tout : famille, facilités d'existence, bonheur… honneur même, et soi-même… aussi… Et pourquoi ? Parce qu'on a cru entrevoir l'insaisissable… Ah !

Son exclamation se poursuivit en un petit rire dur et amer.

— Vous me rendez lyrique, cher monsieur. Avec les amis, je ne me risquerais pas à parler comme ça, ils me trouveraient ridicule. Mais avec vous, parce que j'espère que vous n'y connaissez rien, je peux être sincère. Et voilà : le premier venu en entend plus que les vieux camarades. C'est qu'entre augures on ne peut que sourire. Et pourtant, il n'y a pas qu'à sourire…

C'est quand elle eut parlé de vocation qu'il avait commencé à frissonner. Une bizarre sensation, très profonde, difficile à traduire. Par quelle étrangeté se faisait-il que cette Jacqueline, cette enfant odieuse, fût la seule à dire

des choses parentes de celles qu'il éprouvait confusément ? Dans cette voix acide, entrecoupant ses confidences de reprises ironiques pour les autres et elle-même, il lui semblait retrouver l'écho d'une lutte qu'il avait aussi menée contre lui-même, d'une lutte qu'il menait encore… Et cette poursuite de l'insaisissable à laquelle elle faisait allusion… Que cherchait-il, lui, en poursuivant un fantôme ?… L'ombre de la folie, l'attrait du vertige ?… Le mystère de la présence de Cécile en ces lieux paraissait s'éclaircir. La Jacqueline auprès de qui se réfugiait Cécile était peut-être celle-là qui venait de s'épancher avec un accent venu de mystérieuses profondeurs… Insaisissable, sacrifice, vocation, n'étaient-ce pas ces mots-là que le fantôme, par la voix de Jacqueline, voulait qu'il entendît ?

Mais il n'osa dire sa pensée. Était-il sûr qu'ils parlassent le même langage ? Leurs deux maladresses restèrent un instant face à face, silencieuses au sein de l'ombre.

— Eh bien ! Votre visite est faite, dit brusquement Jacqueline.

À ce retour d'agressivité, il se leva. Pourtant il eût voulu dire quelque chose de ce qu'il avait ressenti :

— Je ne pensais pas que…

— Que quoi ? interrompit-elle craignant d'entendre une bêtise. Que je puisse me laisser aller quand le soir tombe à des lamentations ? Que voulez-vous ? On doit pouvoir jouer la faiblesse aussi bien que la force.

Il eut une réponse de père :

— Je vous ai trouvée ce soir plus forte que l'autre nuit.

Elle fit la grimace.

— Vous me rappeliez des souvenirs pénibles, ou plutôt des décisions pénibles à prendre.

Gauchement, il désigna le bar qui occupait un coin de la pièce :

— N'allez pas trop chercher l'énergie de ce côté-là.

Cette recommandation eut le don de l'irriter, et de la rejeter dans ses soupçons tenaces. Elle lança d'une voix frémissante :

— Quand vous ferez votre rapport au vieux, vous lui direz que, s'il continue à m'espionner, je lui réserve une vengeance de ma façon : je lui apprendrai l'art d'être grand-père.

— Que voulez-vous dire ?

— C'est assez clair, reprit-elle en le bravant du regard.

Desmaisons commença seulement à comprendre.

— Alors, l'autre soir, dit-il, ces haut-le-cœur ?…

Elle fit « oui » de la tête. Sous le coup de la nouvelle, il se laissa aller de nouveau sur son siège.

— Qu'allez-vous faire ? demanda-t-il.

— Si ça ne passe pas, je le collerai à l'Assistance.

Il fallait ce mot pour que jouât enfin le déclic. Desmaisons ne comprit pas nettement ce qui arrivait dans sa tête, du moins dans les premiers instants. Mais la grande, l'incroyable révélation allait se faire, s'était faite, avant qu'il en fût devenu conscient. Assistance, enfant de l'Assistance, Cécile. Son visage s'illumina : il venait de comprendre, de

tout comprendre ! Qu'allait-il chercher des fantômes ! Tout s'expliquait. Si la parcelle ne pouvait abandonner Jacqueline, c'était tout simplement que l'âme de Cécile était là, réincarnée dans ce petit cœur d'enfant qui déjà battait dans le sein maternel. Tout devenait clair, évident, étourdissant de lumière… Cécile ! Elle, renaître… L'émotion fut si forte qu'il fondit en larmes.

Il s'empara de la main de Jacqueline et y colla ses lèvres :

— Mon enfant, mon enfant, balbutia-t-il.

— Duquel parlez-vous ? demanda Jacqueline incapable de garder son sérieux devant ce quadragénaire en pleurs.

— De vous, fit Desmaisons. Mais comment vous dire ? C'est impossible, trop prodigieux !

De seconde en seconde, à mesure que la pensée se faisait en lui plus précise, son exaltation ne faisait que croître. Cécile revenue de l'empire des morts, à nouveau vivante ! Cécile liée à un nouveau destin !… Les mystères de l'au-delà vaincus, les secrets de la survie et de ta réincarnation dévoilés, le flux de la vie se bouclant sur lui-même après son passage invisible dans les grottes d'outre-tombe, la mort enfin cessant d'être le grand épouvantail de la pensée humaine, c'était un éblouissement féerique !… En toutes ces choses, non plus matières à rêveries pour philosophes ou moines orientaux, mais scientifiquement, rationnellement établies par la possibilité de suivre méthodiquement, grâce aux parcelles, la piste d'une incarnation à la suivante. La dalle se soulevait sur tous les cimetières ! La résurrection s'étendait à toutes les cendres !

Mais par-dessus tout, de cette insensée descente aux enfers qui s'achevait là dans cet atelier de Montparnasse ; là, face à cette nature morte qui refusait d'être tragique, il ramenait, nouvel Orphée, son Eurydice. Cécile allait renaître, il allait la revoir en ce monde bien réel, ce monde des fleurs, des fruits, où l'eau fraîche désaltère, où le soleil caresse. Cécile allait renaître et, dès ses premiers pas, lui qui désormais savait, il pourrait enfin l'aimer comme elle méritait de l'être…

Dans cette vision de félicité, sa tête s'égarait. Combien de temps dura son ivresse ? Soudain, il entendit la voix de Jacqueline déclarer :

— Mais je le ferai descendre, c'est le plus simple.

Il eut un sursaut d'épouvante.

— L'enfant ? Jamais ! rugit-il.

Des cimes, il retombait au fond du gouffre.

— Qu'est-ce qui vous prend ? fit Jacqueline. Je vous parle comme à un ami, et vous pousser des cris de père au théâtre. On dirait vraiment que vous y êtes pour quelque chose. Je ne vous demande pas de conseils. Si j'ai tout sacrifié, ce n'est pas pour finir dans la peau d'une nourrice tout de même.

Le masque de Desmaisons était devenu tragique. Il répéta, hagard :

— Comment vous faire comprendre ? Mais c'est impossible !

Puis, il supplia :

— Jacqueline, ma petite Jacqueline, je vous prie…

Jacqueline haussa les épaules, et agacée jeta :

— Vous êtes d'un autre âge, mon ami. J'ai toujours fait ce qui me plaît, et je continuerai. Bonsoir.

Elle allait s'éloigner, regagner la galerie. Alors il passa la main sur son visage inondé de sueur, rejeta sa chevelure en arrière, et faisant brusquement trois pas la prit par les deux bras pour la maintenir de force face à lui.

— Écoutez-moi encore, dit-il en s'efforçant de parler calmement. Il s'agit d'une aventure inouïe où, sans le savoir, vous avez une part merveilleuse… Vous parliez d'un insaisissable, il est là, pour moi, et grâce à vous je pourrai l'atteindre. Aidez-moi, vous qui sentez ces choses qui nous dépassent, vous qui, après ce que vous m'avez dit tout à l'heure, êtes peut-être la seule à pouvoir entrevoir les raisons obscures au nom desquelles je vous supplie. « Nos voies ne sont pas les mêmes, mais elles se ressemblent. Tout le mystère de la destinée humaine, le drame des drames est là, pour moi, dans cet enfant. Donnez-le moi, je m'en chargerai, je ne vous importunerai jamais, vous n'entendrez jamais parler de lui si vous voulez. Ce sera pour vous comme s'il n'avait pas été, nul n'en saura rien. Il sera à moi.

— Lâchez-moi, fit-elle, où j'appelle.

— Non, vous devez m'entendre. Je suis sûr que vous pouvez me comprendre maintenant. Je ne plaide pas ma cause, ni celle de la morale, ni celle de la famille, je plaide la cause pour laquelle vous avez tout sacrifié. Je plaide pour une vocation, la nôtre. Puisque vous avez jeté le défi aux usages, à votre milieu, il est plus digne et plus grand d'aller jusqu'au bout. Promettez-moi que vous ne ferez rien pour

entraver le cours normal des choses. En échange je puis vous garantir que, sans le savoir, vous accomplissez là l'œuvre de votre vie. Le tragique qui vous hante ne laisse qu'un reflet glacé dans ces choses mortes que vous peignez, mais c'est son souffle vivant, brûlant, qui parle en ce moment en moi, il est impossible que vous ne le reconnaissiez pas…

Son visage se sculptait dans de grandes masses sombres, au milieu desquelles s'ouvraient, comme une double échappée sur un au-delà de lumière insupportable, l'extraordinaire transparence de ses yeux de fou. Face à ce masque étrange, jamais vu, elle frissonna ; un mouvement d'horreur devant ce qu'était enfin le secret d'un visage : une absence.

— Lâchez-moi, répéta-t-elle irritée, mais secrètement flattée d'avoir vécu cette minute curieuse.

— Vous me donnez votre promesse ?

— Je verrai.

— Je veux la promesse et j'ai le moyen de savoir si vous la tiendrez. J'ai déjà tué, sans le vouloir. Mais je tuerai volontairement, instrument d'une vengeance qui ne sera pas la mienne, si jamais par votre faute…

— Des menaces ? fit-elle en se cabrant.

Il baissa la tête.

— Une prière, la prière du néant implorant pour la vie…

Où trouvait-il ces mots ? À tout prix, il fallait d'abord qu'elle s'en débarrassât.

— Je vous le promets, dit-elle.

Il lui baisa les mains, un baiser visqueux de vieillard, une limace tiède tombant sur ses doigts. Elle retira avec répulsion son bras. Lui, pour marquer sa confiance dans la parole donnée, sortit sans ajouter un mot.

Dans le couloir il tituba, et pour ne pas tomber dut s'asseoir sur les marches de l'escalier. Il haletait, épuisé par le combat qu'il venait de mener, par l'effort, sans précédent pour lui, qu'avait demandé cette demi-confession. Puis une musique étrange s'éleva à l'intérieur de lui-même, une musique si douce qu'un sourire vint détendre son visage. « Elle va revivre », souffla-t-il dans un soupir.

XV

« Elle vit, elle va renaître ! » La chose était pour lui certaine, mais de cette certitude il se gardait de faire part à âme qui vive. Il n'était plus d'humeur à pouvoir supporter les incompréhensions blessantes, discuter, essayer de convaincre. Il vivait seul avec son secret autour duquel il enlaçait sa méditation solitaire.

N'eût-il pas été monstrueux que cette énigme de la mort pût peser sans fin de son horrible poids sur l'humanité ? À quoi eussent servi toute la science, ses efforts patients et infiniment obstinés, s'ils eussent dû éternellement achopper devant le seul mystère dont l'explication importât ? Maintenant, il comprenait la raison dernière de cet immense labeur. Toute la multitude des chercheurs, illustres ou obscurs, avait travaillé, peiné, non point tant pour que l'humanité pût vivre plus commodément, voler dans les airs, transmettre l'image et la parole, mais pour que l'édifice de la connaissance pût monter assez haut et recevoir enfin cette clé de voûte finale assemblant en un seul bloc sciences, philosophies, religions, et apportant à la destinée humaine la solution de son propre mystère. Plus de larmes, plus de désespoir, la mort était vaincue. « *De profundis clamavi ad te Domine*, que le fruit de l'arbre de science m'a fait pareil à toi et que je suis éternel ! » s'écriait-il dans ses instants d'orgueilleuse ivresse à travers le bureau désert.

Et, dans le cadre magique où les deux parcelles Y et Z, étroitement serrées l'une contre l'autre, se déplaçaient de conserve sous ses yeux attentifs, il suivait l'expérience des

expériences, celle qui apportait la réponse à ce qui, si longtemps, avait été l'énigme du Sphinx divin.

Par le plus curieux des retours, persuadé d'avoir vaincu la mort, il redevenait méticuleusement attentif aux choses de la vie. Le décor du bureau avait encore une fois changé : plus de mise en scène, plus de fleurs, de déshabillé, de mules attendant la visite d'un problématique fantôme, la pièce était redevenue sèche et nue ; et Cerbère lui-même, confié au concierge, n'encombrait plus l'appartement de sa présence devenue inutile.

Il avait retrouvé toute sa lucidité. Soucieux des formes, il avait écrit à Jacqueline une lettre confirmant leur convention et son intention d'adopter sa petite fille en mémoire de Cécile. Il n'eut pas de réponse, et n'en attendait pas. Mais revenu à une parfaite compréhension des mobiles humains et à une saine vision de la situation, il veillait au danger avec un remarquable sens pratique. Deux démarches suspectes de Jacqueline ayant été détectées par la parcelle, il put, grâce aux relations de Praslier à la Préfecture de Police, faire arrêter sur l'heure les deux femmes de réputation trop établie chez lesquelles s'était présentée la future maman. Dès lors, le jour vint où les parcelles prirent ensemble le chemin de l'hôpital américain à Neuilly. Il comprit que l'heure avait sonné.

Dans le taxi qui l'emportait, il comparait son allégresse présente aux angoisses qui avaient accompagné ses courses précédentes. Finies ces poursuites d'un spectre insaisissable, finies ces torturantes incertitudes d'un séjour au royaume des ombres. Cécile allait reparaître devant lui comme la petite fille qu'elle avait été ; et lui allait pouvoir écarter d'elle aussitôt toute souffrance, tous les malheurs de sa vie

antérieure et, par une paternelle tendresse, mériter devant sa propre conscience un pardon qu'il n'eût pas osé croire possible.

Aux questions de l'infirmière, il répondit qu'il était un ami de la famille. Qu'eût-il pu dire d'autre ? On crut comprendre, on sourit, on le fit entrer dans une petite salle d'attente, et, les bras croisés, sagement assis sur une chaise austère, il s'efforça d'être calme et de prendre patience.

Qu'il allait être doux maintenant de revenir aux certitudes du monde réel, de la revoir avec des yeux de chair, de la toucher de ses mains, de s'épargner les efforts épuisants et trompeurs de la mémoire et du songe ! Ce ne serait plus à sa trace seulement qu'il serait attaché, mais à sa présence même dans une chair nouvelle que, jour après jour, il verrait s'épanouir autour de son âme éternelle. De quelles nouvelles expériences allait-elle se trouver enrichie ? Comme ces essences de laboratoire qu'épure une distillation, le passage de l'état d'esprit devait conduire à une décantation de la personne et la laisser plus proche de son état parfait. Elle avait souffert ; d'un cœur malade, le nouveau serait fort. Elle aimait la peinture, elle serait peintre, comme sa mère, et mieux entourée, mieux soignée, dès l'enfance, elle serait délivrée de certaines langueurs pour lesquelles n'était pas fait son visage net et fin, elle n'aurait plus besoin de dissimuler, de ruser peut-être… Cette chaîne à la porte, pourquoi l'avait-elle laissé poser, alors qu'elle ne voulait pas s'en servir ? Il souriait maintenant de ce vieux souvenir.

Les minutes s'écoulaient. Une infirmière passa. À l'interrogation de son regard anxieux, elle répondit par un demi-sourire :

— Tout va bien, attendez.

Il se leva, s'approcha de la fenêtre. Les arbres du jardin, à demi effeuillés par l'automne, rougeoyaient dans le soleil couchant. Ces feuilles à terre, elles aussi, renaîtraient de l'humus souterrain, plus vertes, plus brillantes, au printemps prochain. Le circuit se fermait là aussi, mais le tour de force humain n'était-il pas d'avoir pu suivre l'âme et l'individu même sous les voiles sombres qui cachent l'entre-deux des saisons de la Vie ?

Six heures venaient de sonner à la pendule devant lui quand une porte s'ouvrit.

— C'est fait, dit l'infirmière souriante.

— Est-ce que je peux la voir ? jeta-t-il aussitôt.

— La maman ?

— Non, la petite.

— C'est un garçon, dit l'infirmière, il pèse huit livres.

Le sang se retira de son visage. Pour ne pas tomber, il dut s'accrocher au radiateur.

— Un garçon ? Êtes-vous sûre ?

— Auriez-vous préféré une fille ? fit l'infirmière. Les garçons sont plus faciles à marier.

Un garçon ? Cécile, un garçon ? Non, c'était impossible. La pensée d'avoir été dupe d'une monstrueuse erreur se présenta à lui, et le doute déchira d'un seul coup sa belle certitude. Où était donc la faute ? La parcelle avait-elle menti ? Alors qu'il touchait au but, le mystère devait-il renaître plus épais, plus impénétrable ?… L'épreuve n'était donc pas finie ? Cécile s'enfuyait-elle à nouveau, pour

toujours invisible ? Ce monde, ce monde réel, ne pouvait-il donc jamais que décevoir, et par d'éternelles ruses échapper à l'étreinte ?

Où était la faute ? Hagard, refusant d'en voir et d'en entendre davantage, il s'échappa. Jamais encore il n'était retombé de si haut et si brutalement. Ce coup-là l'emportait en dureté sur tous les autres, il sentit qu'il ne s'en relèverait point, que cette fois il sombrerait sans recours dans la folie.

Comme un ingénieur dont le bateau sombre au jour du lancement s'en retourne, la pensée égarée, aux plans qu'il a dressés et veut à toute force convaincre le réel d'erreur, il revint au laboratoire vers le cadre de la parcelle menteuse. Où donc était la faute ?

Praslier semblait l'attendre et, le voyant entrer, vint à lui d'un air embarrassé.

— Mauvaise nouvelle, commença-t-il, il faut vous montrer raisonnable.

Desmaisons, le regard vide, eut un geste d'indifférence : il était au-delà de toutes les mauvaises nouvelles.

— La parcelle Z… continua Praslier.

— Eh bien ?

— Elle est morte.

— Morte ? répéta Desmaisons.

Dans son intonation il n'entrait que de la surprise. Praslier, à titre de dérivatif, s'empressait d'accumuler les explications :

— Je faisais à ce moment les observations, je l'ai vue de mes yeux. Elle s'est soudainement détachée, puis est tombée sur le bord du cadre, en zigzags, comme une feuille quittant la branche, un déplacement aussi peu commandé que possible, une chute visiblement abandonnée au hasard… J'ai reconnu tout de suite la mort, il y avait là quelque chose de dramatique… Pourtant, tout était en ordre, je vous l'assure, tous les appareils fonctionnaient bien… Elle roule maintenant sur le bord du cadre, à la dérive dans le liquide. Elle est morte à six heures moins cinq.

— Six heures moins cinq ? reprit Desmaisons qui semblait ne pas comprendre.

Il réentendit à ce moment les six coups de l'horloge qui avaient précédé l'entrée de la garde dans la salle d'attente.

— Vous n'allez pas faire de bêtises ? demanda Praslier.

— Êtes-vous sûr de l'heure ?

— Absolument. La chose était trop exceptionnelle pour n'être pas relevée. Six heures moins cinq.

Ainsi, au moment même où là-bas naissait l'enfant, la parcelle Z, dernière relique de l'autre vie, disparaissait. Qu'était-ce à dire ? Simple coïncidence ? Ou n'était-ce pas plutôt que, jusqu'au bout, jusqu'à l'extrême du possible, la parcelle avait voulu témoigner en faveur de la filiation, attendant pour mourir, la première respiration de l'enfant ?…

Peu à peu, l'espérance à nouveau renaissait dans son cœur, son visage se transfigurait.

— Laissez-moi un instant, dit-il, laissez-moi, je veux réfléchir…

— Mieux vaut peut-être que vous ne restiez pas seul, dit Praslier. Le patron m'a fait des recommandations…

— Le patron n'y comprend rien, jeta alors Desmaisons en poussant Praslier dehors, Laissez-moi, j'ai besoin de solitude pour penser.

Pourquoi avait-il cru qu'une femme dût nécessairement renaître femme ? Aveuglé par l'amour, il n'imaginait pas qu'elle pût revivre autre qu'il l'avait connue. Mais dans l'au-delà les esprits en jugeaient sans doute d'un point de vue plus élevé. Quelle femme intelligente pourrait souhaiter renaître femme ? Et qui sait ? peut-être avait-elle pressenti qu'à reparaître sous la même apparence, lui, qui n'avait pas changé, serait repris par les mêmes anxiétés, les mêmes soucis de protection jalouse, et prêt à retomber dans les mêmes erreurs ? Dès lors, elle avait délibérément choisi de revêtir une autre apparence, plus harmonieuse peut-être à ses possibilités secrètes. Cécile en garçon, Cécile homme, les deux mots, les deux images ne juraient pas autant qu'on eût pu croire : sa démarche, ses hanches étroites, ses cheveux courts, son profil si net…

Et pourtant, tout cela n'était-il pas que rêveries dans les nuées pour les besoins d'une mauvaise cause ? Pour une identification certaine, scientifique, il eût fallu, au contraire, que la parcelle survécût afin que ses déplacements pussent être confrontés avec ceux du nouveau-né. Et voilà qu'elle choisissait de mourir à l'instant même où fût devenue possible l'ultime vérification, et comme pour laisser planer à dessein un doute. Était-ce ce doute qui était essentiel ? L'impossibilité d'obtenir une certitude, était-ce là la leçon que la chère âme dans l'au-delà voulait l'inviter à tirer de l'aventure ?… Il restait songeur, incertain, partagé entre les

hypothèses, quand on sonna. Il crut à un retour de Praslier et marcha vers la porte dans l'intention de le flanquer dehors : c'était une femme, une infirmière.

— Monsieur Bernard Desmaisons ?

— C'est moi-même.

— Je suis chargée de vous remettre ceci.

Elle écarta sa cape. Dans un panier d'osier s'allongeait la larve dormante d'un nouveau-né.

— On m'a dit que vous étiez au courant, et je dois vous prier de signer ce reçu, ajouta l'infirmière.

— Un reçu ? fit Desmaisons.

Il jeta un regard sur la petite tête fripée qui dormait au milieu des linges blancs, puis, signant machinalement le reçu, passa l'autre bras autour du panier. La porte refermée, il fit trois pas dans la pièce, et, bientôt embarrassé, ne sachant que faire du paquet, le posa sur un cadre.

Les deux mains appuyées à l'encadrement de nickel sur lequel il s'était si souvent penché avec une minutie de chercheur, il contempla alors cet objet nouveau, ce paquet vagissant échoué là sans raison. Tous les traits du petit visage, repliés, refermés comme autant de cicatrices couturées, évoquaient à peine un être humain. Les yeux de Desmaisons se firent plus vagues et comme plongeant à l'infini pour aller chercher au fond de ses souvenirs l'image, la longue et noble image de celle qu'il avait aimée… Cécile ! Sa Cécile !… Puis son regard reprit vie, revint aux langes, au bébé. Soudain, le gosse ouvrit les yeux et ce fut comme si dans le cadre la parcelle avait pris un visage : deux points noirs sur la lame de verre, non plus ces gouttes glycérinées

qu'il avait si inlassablement suivies, mais deux points noirs vivants cette fois d'une vraie vie.

Avant même qu'il eût arrêté sa réflexion, sa décision, le destin allait-il lui forcer la main, l'obliger à céder à l'appel informulé de ces yeux ?…

Un gémissement s'éleva. Alors il avança la main vers le panier d'osier et commença de le bercer doucement sur le verre qui grinçait.

Il en resta tout drôle, ahuri, ne comprenant pas ce qui lui arrivait. De nouvelles pensées l'envahirent : Pour se procurer une nourrice où s'adresse-t-on ? Un biberon doit s'acheter chez le pharmacien. Il faudra aussi passer à la mairie pour la déclaration. Peut-on légalement reconnaître l'enfant d'une mère inconnue ?

Le bébé continuait à gémir. Il lui chatouilla la joue sans succès. Puis, de guerre lasse, il prit le capuchon d'un compte-gouttes et le lui fourra dans le bec en guise de sucette.

Quelques jours plus tard, Blandin venu au quai de l'Horloge fut surpris de voir que Desmaisons déménageait pour réintégrer son ancien domicile. Avec précaution le patron engagea la conversation, et, le trouvant parfaitement calme et détendu, il lui confia :

— Il faut que je vous le dise, jusqu'ici je n'osais le faire ne sachant comment vous prendriez la chose, mais les expériences entreprises sur les agonisants ne donnent aucun résultat. Après la mort du sujet, les parcelles se déplacent au hasard, et il ne semble pas possible de tirer de leur comportement une indication quelconque.

— Ah ! vraiment ? fit Desmaisons avec indifférence.

— Je suis heureux de vous voir conserver votre calme et accepter ces conclusions. Voyez-vous, mon vieux, la passion est notre ennemie, et le sang-froid s'impose à nous chercheurs plus encore qu'au reste des humains. Et puisque, permettez-moi de le dire, le souvenir des durs moments que vous avez connus s'éloigne, me direz-vous à votre tour si vous pensez encore qu'il est une interprétation possible dans le cas particulier si étrange que vous avez personnellement suivi ?

Desmaisons lui jeta de derrière ses lunettes un regard de bon chien honnête.

— J'ai renoncé à toute interprétation, dit-il.

— Mais encore ?

— Voyez-vous patron, je crois que j'ai passé mon temps à me tromper… Au cours de mes pérégrinations j'ai rencontré une certaine personne, elle se trompait aussi, mais cela a contribué à m'éclairer. Ainsi je me demandais dans quelles voies mystérieuses se trouvait engagée ma pauvre chère Cécile, alors qu'en fait c'était moi, mon esprit, qui, sans s'en douter, faisait un long, très long chemin… Et tout au long de la route ce qui se présentait à lui l'abusait. Il a cru à un fantôme : erreur. Il a cru à une renaissance possible : erreur. Mais il fallait qu'il en soit ainsi, qu'il fût longtemps trompé, je l'ai compris maintenant, pour que je m'aperçoive enfin que l'insaisissable est ailleurs et que tout le long du chemin que j'avais suivi j'avais été manœuvré par une puissance obscure, plus obscure encore mais beaucoup plus sage que celle que j'imaginais… Mais cela, c'est l'histoire de ma pensée intime… Quant à ce que je me trouvai faire en ce

monde, les raisons que je me donnais pour agir, pensée posthume, fantôme, importaient peu au fond : il fallait seulement que ce que je faisais fût fait. La puissance dont je parle en avait ainsi décidé pour moi, comme elle fait pour nous tous.

Il eut un soupir.

— Ainsi, tenez, je croyais n'avoir ramené qu'un chien et un voleur, mais j'ai aussi sauvé un petit enfant qui, sans moi, n'aurait peut-être pas vécu. Quels qu'aient été mes mobiles, il est là, et c'est, je crois, le principal. Depuis qu'il est là, je vois beaucoup plus clair et je vais beaucoup mieux.

— Vous avez adopté un enfant ? fit avec ahurissement Blandin.

— Oui. Je le regarde et songe en le voyant que peu d'expériences sont aussi instructives que l'innocente volonté de vivre d'un petit être. J'ai appris de lui bien des choses, quoiqu'il ne parle pas et ne pousse que des cris.

— Par exemple ?

— Par exemple ? Que rechercher les explications, manipuler l'appareil de la science n'est qu'un jeu de l'esprit assez vain, et toujours incomplet. Nous n'obtiendrons jamais de réponse finale et un doute essentiel subsistera toujours… Mais si l'on agit avec un certain aveuglement, une certaine humilité, une certaine confiance dans la nuit du Hasard, on se trouve alors en présence de cette cause plus secrète, plus vraie dont je parlais : celle qui donne au Hasard figure de Providence. Et quand on s'en remet tout simplement à cette Providence, comme fait mon petit qui ne pense pas encore, on s'aperçoit qu'après tout elle existe peut-être… Voilà ce que j'ai si longtemps cherché sans le savoir, voilà ce que

voulait m'enseigner de l'au-delà celle que j'ai perdue, alors que je croyais naïvement poursuivre son fantôme…

— Mais vous parlez comme un grand-père ! Desmaisons, mon vieux Desmaisons, il ne faut pas renoncer à voir clair.

— Et que voyez-vous donc ?

— Peu de chose, mais nos successeurs en verront davantage… Je ne puis croire que vous abdiquiez pour devenir père nourricier, que vous renonciez à toute collaboration, que vous ne travailliez plus avec moi…

— Qui vous dit que je ne travaille pas pour vous ? Un peu de foi en la suprême Sagesse, et vous pourriez penser qu'en me consacrant à un petit être je travaille encore pour vous… Mais peu importe ; ce qu'on pense ne fait que peu à l'affaire… À part cela, il faut encore que j'achète une balance.

— Ah ! Vous voyez ! s'exclama Blandin dans sa barbe de pontife, vous y revenez.

— Non, pas une balance au milligramme, une balance pour peser mon fils, précisa Desmaisons avec un innocent sourire de supériorité.

L'épreuve était finie pour lui. Délivré des fantômes, dégagé de ses folies, il avait trouvé le repos dans l'humble acceptation de son ignorance. Soumis à la Providence, il tenait en toute simplicité sa certitude… Et au regard des étendues infinies qui s'offraient à sa nouvelle confiance, le vieux, le grand patron resté confit dans son souci de comprendre, lui paraissait petit, borné, plus ratatiné que la pomme dont la raison savante se serait, dit-on, servi pour prétendre expliquer les lois de l'univers.

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Juin 2015

—

— Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : BruceLimat, YvetteT, PatriceC, Coolmicro

— Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu…

— Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.